

INTEGRALE DU VENT DU CH'MIN

TABLE DES MATIERES

VOLUME 1 10

LES ABSINTHES	11
A L'AUBERGE DE LA ROUTE	12
ALCIDE PIEDALLU	13
L'AMOUR QUI S'FOUT DE TOUT	14
APRES VENDANGES	15
AU BEAU CŒUR DE MAI	16
AU COIN DU BOIS	17
L'AUMONE DE LA BONNE FILLE	18
AUTOMOBILISME	19
LA BELLE JEUNESSE	20
BERCEUSE DU PETIT BRISE-FER	21
LES BOHEMIENS	22
LES BORNES	23
LES BRACONNIERS	25
LES BREMAILLES	26
BRIN DE CONDUITE	27
LES CAILLOUX	28
CANTIQUE PAÏEN	29
LA CASSEUSE DE SABOTS	30
CAUSETTE	31
CE BON BOUGRE DE METAYER	32
C'ETAIT UN DIMANCHE	33
LE CHAMP DE NAVIOTS	34
LES CHAMPIGNONS	35
LA CHANDELEUR	36
CHANSON D'AUTOMNE	37
CHANSON DE BRACONNIER	38
LA CHANSON DE L'HERITIER	39
LA CHANSON DE PRINTEMPS DU CHEMINEUX	40
LA CHANSON DES CORBEAUX	41
CHANSON DE VENDANGES	42
CHANSON DU DIMANCHE	43
LE CHAR A BANCS DES MORIBONDS	44
LES CHARANÇONS	45
LE CHARRETIER	46
LES CH'MINS	48
LE CHRIST EN BOIS	50
LA CIGARETTE	51
COMPLAINTÉ DE L'ESTROPIÉ	52
COMPLAINTÉ DES RAMASSEUX D'MORTS	53
COMPLAINTÉ DES TROIS ROSES	54
LES CONSCRITS	55
CRUELLE ATTENTE	56
DANS LE JARDIN DU PRESBYTERE	57
LE DERAILLEMENT	58
LA DERNIERE BOUTEILLE	59
LES DEUX CHEMINEUX	60
LE DISCOURS DU TRAINÉUX	61
LA DOT	62
LES DRAGEES	64
DRAPEAUX	65
LES DRAPS SECHENT SUR LE FOIN	66

VOLUME 2 67

L'ECOLE	68
LES ELECTEURS	70
L'ENFERMEE.....	72
EN REVENANT DU BAL	73
L'ENSEIGNE	74
EN SEMANT DU BLE.....	75
EN SUIVANT LEU' NOCE.....	76
L'EPICIER	77
ET DIRE QU'ON S'AIME !	78
ETIONS-NOUS BETES.....	79
FEU DE VIGNE.....	80
LA FILLE A NOT' MEUNIER	81
LE FOIN QUI PRESSE.....	82
LE FONDEUR DE CANONS	84
GARÇAILLE PALIE	85
LES GAS ET LES FILLES.....	86
LE GAS QU'A MAL TOURNE.....	87
LE GAS QU'A PERDU L'ESPRIT	88
LES GAS QUI SONT A PARIS.....	89
LA GOMMEUSE PUDIQUE.....	90
LES GOURGANDINES	91
GRAND'MERE GATEAU.....	94
HYMNE AU VIN NOUVEAU.....	95
IDYLLE DES GRANDS GARS COMME IL FAUT ET DES JEUNESSES BEN SAGES.....	96
LES JACHERES	98
J'AI FAIT DES BLEUS SUR TA PEAU BLANCHE.....	99
JOUR DE LESSIVE.....	100
LE JOUR DU MARCHE.....	101
LA JULIE JOLIE	102
LEU' COMMUNE.....	103
MA CHATTE GRISE.....	110
LES MAINS BLANCHES, BLANCHES.....	111
LES MANGEUX D'TERRE	112
LES MANIES RIDICULES.....	113
MARCHE DES GARDES CIVIQUES.....	114
LA MAUVAISE HERBE	115
MA VIGNE POUSSE	116
MOSSIEU IMBU.....	117
LES MOULINS MORTS	119
NOËL DE LA FEMME QUI VA AVOIR UN PETIOT ET QUI A FAIT UNE MAUVAISE ANNEE	120
NOS VINGT ANS	121
NOUVEAU CREDO DU PAYSAN	122
L'ODEUR DU FUMIER.....	123
LES OIES INQUIETES.....	124

VOLUME 3 125

LE PANTALON DU COUSIN JULES.....	126
LE PATOIS DE CHEZ NOUS.....	127
LA PAYSANNE.....	128
PETIT PORCHER.....	129
PETIT POU CET.....	130
LES PETITS CHATS.....	131
LES PIES.....	132
POURQUOI ?.....	133
POUR UN VIOL.....	134
LE PRE D'AMOUR.....	135
LES P'TITS OISEAUX CHANTAIENT TROP FORT.....	136
RENOUVEAU.....	137
LE SACRILEGE IMPUNI.....	138
SAOUL, MAIS LOGIQUE.....	139
SAPRE VIN NOUVIEAU !.....	140
LA SEPARATION.....	141
SERA CELLE QUI M'AIMERA.....	142
STANCES A LA CHATELAINE.....	143
SUR LE PRESOIR.....	144
SUR UN AIR DE REPROCHE.....	145
LES TACHES.....	146
T'AS-T'Y BEN FETE MON JACQUES ?.....	147
LA TÊTE DE MORT.....	148
LA TOINON.....	149
LE TOURNEVIRE AUX VAISSELLES.....	150
LE TREFLE A QUATRE FEUILLES.....	151
UN BON METIER.....	152
VA DANSER !.....	153
VENGEANCE.....	154
LES VIGNES SONT GELEES.....	155
LE VILAIN GAS !.....	156
LES YEUX BLEUS.....	157
ŒUVRES DE JEUNESSE.....	158
L'AVEU.....	159
(Sonnet).....	159
BALLADE A JEHANNE.....	160
LA BOMBE.....	161
CHANSON DE MESSIDOR.....	162
LA CHANSON DU GUI.....	163
COMME LES GAULOIS.....	164
DANS VOS YEUX.....	165
DE L'INFLUENCE QUE PEUT AVOIR UN SIMPLE PALMPEDE SUR LES OPINIONS POLITQUES D'UN BRAVE RENTIER.....	166
LE DEUIL DU MOULIN.....	167
DEUXIEME LETTRE OUVERTE A M. LE CURE DE MEUNG.....	168
LES ECUS DE LA VIEILLE.....	169
GUEUX.....	174
LE GUEUX DES GRANDES ROUTES.....	175
IDYLLE ROUGE.....	176
« J'EN AURAI LE CŒUR NET !... ».....	177
LE PAUVRE GARS.....	178
LA PAYSANNE.....	179
LE PETIT QUI PLEURE.....	180
LE PLUS VOLE DES DEUX.....	181
POUR LES PETITS.....	182
REQUIESCAT IN PACE.....	183
LA ROSE DE L'ABSENT.....	184

SON DERNIER BOUQUET	185
SUR LA GRAND'ROUTE	186
LES TROIS CHANSONS DU CARILLON.....	187
LES TROIS QUENOUILLES D'AUDEBERTHE	188
UN CREPE AU BRAS	189
UNE LESSIVE QUI TOMBE UN JOUR DE FETE-DIEU.....	190
VALSE MYSTIQUE	191
VARIATION SUR L'AIR DE MALBROUGH	192
LE VIEUX TROUVERE	193

VOLUME 4 194

INTRODUCTION.....	195
CHANSONS DU LIBERTAIRE	197
L'AMOUR ANARCHISTE	198
LES TAUREAUX.....	199
CHANSON DE MOISSON.....	200
LA SEMAINE RIMEE.....	201
LOUPILLON 1910	202
STANCES A LEPINE	203
LE DINDON DE LA FARCE.....	204
LE PAIN CHER	205
DELICATESSES D'ELEPHANTS	206
CHANSONS DE LA SEMAINE	207
POUR FAIRE PLAISIR AU «COLON»	208
L'AFFAIRE CHEVAUX-JACQUELIN	209
LA CHANSON DES SILOS	210
QUE LE SANG RETOMBE SUR VOUS	211
CHANT DE REVOLTE DE CE 14 JUILLET	212
NOS Q. M. EN VACANCES	213
LE DOSSIER DE DAMOCLES	214
LA COMPLAINTTE DE GRABY	215
LES SOLDATS ONT LA JAUNISSE.....	216
L'OISEAU QUI VIENT DE France	217
LA SUPPRESSION DES DEMI-PORTIONS	218
VACHE-QUI-VOLE.....	219
LA PLAISANTE PREMIERE COMMUNION	220
UBU PRESIDENT	221
A LA FAÇON DE BARBARIE.....	223
LA GREVE DES CHARCUTIERS.....	224
CHANSON POUR LA CLASSE	225
LA CARMAGNOLE DES CHEMINOTS.....	226
CHEMINOTS, QUEL JOLI SABOTAGE !	227
ÇA VA, ÇA VA, LA GREVE MARCHE	228
VIVE LA LIBERTE !.....	229
NIB DE CONSPIRATEURS !.....	230
BRAVE CHAUSSETTE A CLOUS.....	231
LE SAUVEUR	232
CE POLICIER-LA.....	233
IL AVAIT UN TIRE-BOUCHON !	234
L'HONNETE HOMME	235
DISCOURS D'ARISTIDE.....	236
LES LOUPS	237
AU LIEU D'UN PAUV PETIT POMPON.....	238
LES JOYEUSETES DE LA GREVE PERLEE	239
NOEL	240
GLOIRE A ROUSSET	241
LA CHANSON DES FILS	242
PITOU LIT LA GUERRE SOCIALE	243
L'ELECTION DU PRESIDENT DE LA CHAMBRE.....	244
LE BEAU GESTE DU SOUS-PREFET	245
CANTIQUE A L'USAGE DES VIGNERONS CHAMPENOIS	246
AU 22e	247
BERCEUSE DU « DORMANT »	248
MOUCHARDS AMATEURS	249
ADIEUX A ARISTIDE	250
COMPLAINTTE DES TERR' NEUVAS.....	251
LES PIECES SOCIALES DE M. PAUL BOURGET	252
ON LES EMM... !.....	253

SERENADE A M. VAUTOUR	254
CES CHOSES-LA	255
NOUVEAU CREDO DU PAYSAN	256
COMPLAINTÉ DE L'ESTROPIÉ	257
PREMIER MAI	258
HELAS! QUELLE DOULEUR	259
ÇA SENT LA ROUSSE	260
LA MARSEILLAISE DES REQUINS	261
SA DERNIÉRE	262
LE CLAIRON	263
AH ! AH ! MOI J'M'EN	264
MOUCHARDS !	265
LA PETITE FLEUR BLEUE	266
ALMANACH DE LA GUERRE SOCIALE 1910 1911	267
REVISION	268
PRINTEMPS	269
ÉTÉ	270
AUTOMNE	271
HIVER	272

VOLUME 5273

ALLUMETTES DE CONTREBANDE	274
APRES LA LETTRE	275
L'AUTRE FAISEUR DE MIRACLES	276
GALILEEN TES MIRACLES D'UN JOUR.....	276
LA CHANSON DU LABOUREUR	277
LA DEBAUCHEUSE	278
LE FACHEUX MADRIGAL	279
LES FAUCHEUX DE COULMIERS	280
LES FOINS	281
LE JOLI JOLI BOUQUET	282
MES AGNEAUX... (1).....	283
MON COCHON DE BLAIR.....	284
NOEL DE LA PAUVRE FEMME	285
LA PAIX	286
SOUTANE.....	287
CHACUN DOIT AIMER	287
LE TEMPS D'AMOUR	288
LE TESTAMENT D'UN SALE PIERROT	289
LE TRISTE INDIVIDU !.....	290
LE VIN DE NOS VIGNES ET DE NOTRE AMOUR	291
LES VIOLETTES.....	292

TEXTES RETROUVES 293

LA CHANSON DES FUSILS294

REDEMPTION295

LETTRE OUVERTE A M. LE CURE DE MEUNG, EMPECHEUR DE DANSER EN ROND.....297

VOLUME 1

LES ABSINTHES

Attends-moi ce soir, m'as-tu dit, maîtresse ;
Et, tout à l'espoir d'avoir ta caresse,
Je me suis assis au banc d'un café ;
Mes yeux inquiets vont de la terrasse
Au clair va-et-vient des femmes qui passent,
Croyant chaque fois te voir arriver.

Tout en t'attendant j'ai pris une absinthe.
L'heure où tu devais venir, l'heure tinte
Tu n'es pas là. Mon verre est vide. Une autre absinthe !

L'eau tombe en mon verre à très lentes gouttes
Et mon cœur où tel vient tomber le doute
Pose des questions tout seul et tout bas ;
Gardant comme un leurre un brin d'espérance
Tandis que le soir s'engrisaille, il pense
Au deuil de ma nuit si tu ne viens pas.

Tout en t'attendant, j'ai pris deux absinthes.
Ton heure est passée, une autre tinte
Et rien encor ! Mon verre est vide... Une autre absinthe !

Non, décidément ! Assez de t'attendre !
Tu ne viendras pas, car je crois comprendre
Ce que je saurai peut-être demain ;
En partant me voir, d'autres t'ont suivie.
Tu m'as oublié puisque c'est la vie
Et t'es arrêtée à moitié chemin.

Tout en t'attendant j'ai pris trois absinthes,
Et compté trois fois les heures qui tintent.
C'est bien fini ! Mon verre est vide. Une autre absinthe !

Je veux me saouler à rouler par terre.
Comme un vrai cochon. Quant à toi, ma chère,
Si quelque regret te ramène ici,
Et que tu me voies sous les pieds des tables,
Ne t'arrête pas et va-t'en au diable !...
J'ai le cœur trop sale en ce moment-ci.

Je ne t'attends plus et prends des absinthes
Sans me soucier des heures qui tintent...
Holà ! garçon ! Mon verre est vide !... Une autre absinthe !

A L'AUBERGE DE LA ROUTE

C'est à l'auberge de la route
Autour
De douze litres de vin blanc ;
Les rouliers causent, en buvant,
D'amour !

"L'amour ! les fill's ! l' faut s'en fout'e,
Mes gàs ! "
Qu'a dit l'grand Claud'son verr' levé.
"Eun' de perdu', deux de r'trouvé's !
Et v'là !..."

"Moué ! l'Amour me tourne la boule ?...
Ah ben !
J'aim' mieux bouér' jusqu'à pard'e l'nord !
Hé ! l'aubargiste, apporte encor
Du vin ! "

Et les v'là qui r'lich'nt et qui s'saoulent
Tertous,
En gueulant coumm' des dératés,
Lâchant des fois des vérités
D'homm's saouls !

Au mitan des rouliers qui roulent,
Tout d'go,
V'là l'grand Claud'qui s'met à pleurer...
Tout en pleurant, a soupiré :
"Margot !... "

ALCIDE PIEDALLU

Alcid'vient d'qu'ri du grand papier, pour vingt centimes,
Cheu l'épicier' qu'en tient esprés à son sarvice.
Il ouv'er soun affér !..., son... dictionnaire ed'rimes
Et sauc'sa pleum' dans l'encr'!...
J'aurons bentout l'comice
Ou queuqu'fête en l'honneur des soldats d'souéxant'dix !

Pasqu'Alcid'ne fait guér' que su' les cochons gras
Ou su' les malheureux moblots d'l'Armée d'la Louère.
Les uns qu'on médailla, les aut's qu'on médaill'ra,
Les uns qu'ont fit tuer, les aut's que l'on tuera...
Chacun son genre ! Alcid'ne sait chanter qu'la glouère !

Le v'la parti... Les vers et les rimes s'épousent :
" Un, deux, troués, quat', cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onz', douze !
Agriculture et préfector'... France et Vaillance !...
Si ses rim's sont pas rich's, rich's, rich's : a' sont d'conv'nance !
Si ses vers n'ont pas d'aile, i's ont ben douze pieds !
Douz' pieds pour mieux sauter par-dessus vous souffrances
O les tach'rons peineux d'la terre aux grous fermiers
Et vous dont les carcass's engrais's'nt les blés d'Coulmiers !

Pasqu'Alcide a du taqute, et soun âme en est pleine :
l' sait coumm' ça les chous's qu'i' faut dire et pas dire
Au bieu mitan d'cérémoni's républicaines,
Quand l'mair' pouill'soun habit et que l'Préfet douét v'ni

Bref ! il a du mérite. l' songe, il imagine...
Et ses vers, en tombant su' l'papier d'l'épicière,
S'entass'nt coumm' les lauriers d'la couronn' qu'i' va fere
Pour la race héroïque ou la race porcine.

Ren ne l'dérange !... Y a ben un p'tit rossignolet
Qu'a pas besoin d'affér' pour tourner son couplet
Et qui chant' su' la f'nét'e ouverte au ras du ciel :
- "Ta gueul', moignieau ! ... T'es pas un chanteux officiel ! "

Y'a l'vent qui pouss'la sienn' dans la moisson bieauc'ronne,
Et ça n'est pas la v'nu' prochain' du député
Qui l'met en train (pas pus qu'a' ne l'frait s'arrêter)
- Chant', vent idiot !... Alcid'se fout d'quoué qu'tu chantonnes,
Pour li la poésie ça n'existe seul'ment
Qu'su' l'devant des estrad's, qu'au pied des monuments !

Y a ben itou queuqu's bergerets aux champs, à c'tt' heure,
Qu'ont un flutieu en poche avec eun' garce au coeur :
..." De quoué fére eun' chanson, c'est ben malin, pargué !
O gué ! j'aime ma mi' !... je l'aime ben, ô gué ! "
- Alcid'n'en bourdit pas d'son travail et d'son calme :
C'est pas des r'frains coumm' ça qui font avouèr les palmes !

Alcid'ne bourdit pas d'avant la Chanson d'la Vie...
Voui, mais v'là ses quat'sous d'papier qui sont remplis,
Et dimanche el'Préfet dira : " Très bien ! Bravo ! "

Ben ! si v'ét's pas contents, vous autr's, quoué don' qu'vous faut ?

L'AMOUR QUI S'FOUT DE TOUT

Le gas était un tâcheron
N'ayant que ses bras pour fortune ;
La fille : celle du patron,
Un gros fermier de la commune.
Ils s'aimaient tous deux tant et plus.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Petits de coeur et gros d'argent !
L'Amour, ça se fout des écus !

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal
Par les minuits clairs d'assemblée,
Au risque d'un procès-verbal,
Ils faisaient de larges roulées
Au plein des blés profonds et droits,
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qu'un bicorné rend grelottants !
L'Amour, ça se fout de la Loi !

Un jour, furent tous deux prier
Elle : son père ! Et lui : son maître !
De les laisser se marier.
Mais le vieux les envoya paître ;
Lors, ils prirent la clé des champs.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qui respectez les cheveux blancs !
L'Amour, ça se fout des parents !

S'en furent dans quelque cité,
Loin des labours et des jachères ;
Passèrent ensemble un été,
Puis, tout d'un coup, ils se fâchèrent
Et se quittèrent bêtement.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Mariés, cocus et contents !
L'Amour, ça se fout des amants !

APRES VENDANGES

V'là les pesans qu'ont fait vendanges !
V'là les perssoués qui pissent leu' jus ;
On travaille aux portes des granges
A "rassarrer" l'vin dans les fûts.
L'vin ! Ça met des moignieaux qui chantent
Dans les coeurs et dans les servieaux,
Mais moué qui n'fait qu'de bouer de l'eau
J'me sens dans les boyeaux du vente
Comm' des gernouill's qui font coin-coin...
J'voudrai ben m'foute eun' saoulé de vin !

Tout l'monde est saoul su'mon passage,
Mêm' le Maire qui vient d'marier
Deux bourgeouésiaux de l'environnage,
Et même itou Môssieu l'curé
Qu'a vidé trop d'foués son calice :
M'en v'là des gens qu'ont l'air heureux,
I's s'donn'nt la main ou l'bras entre eux,
I's s'étayent et s'rend'nt el sarvice
D'ramasser c'ti qu'a culbuté,
I's s'embrass'nt su'tous les coûtés
Au'nom de la fraternité.
Et leu's dégueulis s'applatissent
Coumm' des étouel's le long du chemin.
J'voudrai ben m'foute eun' saoulé d'vin !

Allons les homm's, allons mes frères !
Allons avancez- moué-z-un verre,
J'veux fraterniser avec vous ;
J'veux oublier tout' ma misère
En trinquant et buvant des coups
Avec les grands, avec les grous !

J'veux aphysquer les idé's rouges,
Les idé's roug's et nouer's qui bougent
Dans ma caboch'de gueux et d'fou :
J'veux vous vouer et vouer tout en rose
Et croer qu'si j'ai mal vu les choses
C'est p'têt' pas que j'étais pas saoul.
Allons, avancez-moué-z'un verre...
Je veux prend'e eun' cuite à tout casser
Et l'souer couché dans un foussé

Ou m'accottant à queuqu's tas de pierres
Pour cuver mon vin tranquillement
J'me rappell'rai p'têt' la prière
Que j'disais tous les souers dans l'temps,
Et l'bon Guieu et tout' sa bricole
Et la morale au maît' d'école,
Propriété, patrie, honneur,
Et respect au gouvarnement,
Et la longér' des boniments
Dont que j'me fous pour le quart d'heure.
Je trouv'rai p'têt'e itou qu'on a tort
D'voulouer se cabrer cont' son sort,
Que le mond'peut pas êt' sans misère,
Qu'c'est les grous chiens qui mang'nt les p'tits
Et qu'si je pâtis tant su c'tte terre
J'me rattrap'rai dans l'Paradis.

Allons les homm's, allons mes frères !
Je veux ben que j'n'ai pas l'drouet au pain,
Laissez-moué l'drouet à la chimère,
La chimèr' douc'des saoulés d'vin.

AU BEAU CŒUR DE MAI

Petiotte, ne t'en va pas,
Avec le grand Pierre au bras,
Parmi la plaine aux récoltes
Où les moulins virevoltent
Sous les étoiles qui brillent ;
Car, vois-tu,
C'est pas bien sûr pour la vertu
Des filles !
Bah ! si mon bonnet saute les moulins,
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer,
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiotte, si t'as fauté,
Pour aller le rapporter
Tous les oiseaux qui t'épient :
Vieux merle et méchante pie
S'envoleront à la ronde,
Et chez nous
Cela fera clabauder tout
Le monde
Bah ! Si les voisins m'appellent : catin,
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiotte, au beau cœur de mai
Quand on s'est permis d'aimer
Dans les foins et sous les haies,
En hiver l'Amour se paie
Par la douleur et la peine :
Le petit
Quelque jour de janvier tout gris
S'amène !
Après tout, mon Dieu! si le petit vient,
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

Petiotte. après tout cela,
Serments du temps des lilas
Roulent devant votre porte
Au milieu des feuilles mortes,
Et le grand menteux, le lâche!
Le beau gars !
Qui vous fit choir dans ses bras
Vous lâche !
Après tout, mon Dieu! s'il fait ça... le chien!
Je le verrai bien !
J'aime mon galant — au beau cœur de mai
Laissez-moi donc l'aimer !

AU COIN DU BOIS

La route est déserte aux nuits de Saint Jean...
Le bon métayer venait de la foire :
J'entendais chanter les écus d'argent
Qui dansaient au fond de ses poches noires.
Et je l'ai détroussé d'un geste, au coin du bois
Où j'ai vu promener des filles, une fois...

Holà ! bon métayer que j'ai volé !
Deux mots, en se quittant, pour te consoler !
On m'a volé... moi !
Et bien avant toi !
Au coin du bois...

C'était une fois au beau temps de mai...
Les filles allaient cueillir l'aubépine
Et mon cœur dansait et mon cœur chantait
Comme un sac d'écus dessous sa poitrine.
Des doigts étaient plus blancs que d'autres en les fleurs
Et c'est entre ceux-là que j'ai laissé mon cœur.

Car l'Amour n'est pas pour les va-nu-pieds...
(Tu fis ta bourgeoise avec ma jolie !)
Mais les va-nu-pieds n'ont pas de pitié
Pour le métayer tremblant qui supplie.
Elle avait des doigts blancs et toi de clairs écus !
Moi j'ai des poings de fer et puis n'en parlons plus !

Hélas, bon métayer que j'ai volé
Deux mots, encor deux mots, pour te consoler !
Je suis volé... moi !
Et bien plus que toi !
Au coin du bois.

L'AUMONE DE LA BONNE FILLE

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l'vent'vid', qu'allait l'vent'creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous !

Alla balancer le pied d'biche
De Monsieu l'maire à son château
Et fit demande aux gens du riche
D'un bout d'pain et d'un gob'let d'ieau ;
Mais les domestiqu's, qui se moquent
Des vent's en pein', des gens en loques,
Li dir'nt : " Va t'en chercher ailleurs !
Ici on n'dounn' qu'aux électeurs"

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l'vent'vid', qu'allait l'vent'creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous...

Alla cougner au presbytère
Dans l'espoir que l'on y dounn'rait
Queuqu's sous de d'ssus l'tronc d'la misère ;
Mais l'curé, qu'était'cor guill'ret,
Confessait eune pêcheresse
Qu'avait moins d'pêchés que d'joliesses ;
Et l'pauv' peineux eut bieu gémir,
Parsounn, s'am'na pour li'ouvrir !

Alors, s'assit en cont'e eun'borne,
Tout en r'gardant les p'tits moignieux
Picoter su' la grand'rout' morne
Dans l'crottin tout frais chié des ch'vaux,
Quand qu'eun' sarvant' qui m'nait à paître
Le bieu troupet d'vach's à son maître,
Passa tout prés d'où qu'était l'gas
Et li causa tout bas, tout bas.
Dans les foins hauts, les foins qui grisent,
A s'laissa faire ; et l'pauv' glouton
S'mit à boulotter les cerises
De sa bouche et d'ses deux têtions,
Lampa coumm' du vin chaud l'ivresse
De ses bécots et d'ses caresses ;
Pis, quand qu'i' fut ben saoul, ben las,
L' s'endormit ent' ses deux bras.

Un jour, un pauv'er trimardeux
Qu'allait l'vent'vid', qu'allait l'vent'creux
En traînant son bâton de houx,
Un jour, un pauv'er trimardeux
S'en vint à passer par cheu nous...

AUTOMOBILISME

l' fait bon à c'souér, en r'venant des champs...
La rout' devient grise et l'jour va mouri,
Sous les ombrag's ros's et doux du couchant,
Comme un vieux au bas des guigniers fleuris.

Pis les chous's appont'nt l'entarr'ment du jour :
L'vent s'lève et s'en va quêter des parfums
Dans les foins d'jà chus, dans les blés d'jà lourds,
Et l'silenc'développ' son drap su' l'défunt.

Mais tout d'un coup... teuf ! teuf ! teuf ! Un vacarme
Déchir' brutal'ment l'drap fin du silence.
Teuf ! teuf ! ... Et v'là l'vent qu'est d'eun' pestilence
A vous fér' jurer : ça, c'est les gendarmes !

C'est pas les gendarm's ! C'est des gas d'la ville
Qu'ont mis, sans excus's, mon rêve en dérouté ;
C'est des bourgeouésieux dans leu' tomobile
Qu'ont failli m' bocquer au tournant d'la route !

C'tte rout' ! J'ai passé troués bounn's journé's d'ssus
La corvé' nous t'nait jusqu'à la nuit nouère.
Nos tomb'reaux étin chargés à plein cul
Des tas d'jarr' pell'tés aux grév's de la Louère.

C'tte rout' ! J'ai cassé l'pierré des carrières
Pour boucher en-d'ssus, pour combler en d'ssous :
J'ai mis su' son dous des emplât's en pierre,
J'ai mis dans'son vent' des bouilli's de cailloux !

Et v'là que j'peux pus aller su c'tte route
En r'venant des champs, par le train d'mes pattes,
Les souérs qu'i' fait bon et qu'on oubli' toutes
Les tâch's échignant's et la vie ingrate !

Tout ça simp'elment pasque... teuf, teuf, teuf...
On a fait du ch'min d'pis quater vingt neuf !
Dans l'temps, nous seigneurs, pou' leu's amusettes
S'en allint coumm' ça fér' la chasse aux bêtes.

Les meut's trottallint dans l'blé plein d'promesses,
Queu joli grabuge aux champs d'nous grand-pères !
Et, des foués, pour ren, pour vouèr, pour l'adresse,
On visait l'manant penché su' la terre !

A'n'huï, c'est pus ça. Les seigneurs bourgeoués
Ont un joujou neu' qu'est la 'tomobile :
Ça fait du rafut, ça pue, et ça file,
Écouassant nous pou'l's, écouassant nous ouées.

Mém', si queuqu'pésan sortu des guérets,
Songeait su' la rout' coumm' moué tout à l'heure,
Ça te l'aplatit coumm' deux yards de beurre
Et c'est là qu'i' sent tout l'pouéd du Progrès !

Ah ! n'y r'venez pus, bon guieu d'écraseux !
J'counnais un moueyen pour vous rend'moins fiers :
Le souér, su la route, un bon grand fil fer,
Et v' écras'rez pus parsounne, moué, si j'veux !

LA BELLE JEUNESSE

C'est une habitud'qu'à Romorantin,
A Montélimar ou bien à Pontoise,
Tout bourgeois envoi' l'fils de sa bourgeoise
Etudier quéqu'chose au Quartier Latin.
Un' fois su'l'Boul'Mich', au papa qui pense
D'avant la docte foul'dont son gas sera
Le patriotisme inspir' ce cri là :
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Et la bell'jeuness's'en vient et s'en va
Ses représentants ont d'vingt ans à trente
Et tous étudi' la valeur des rentes
Qu'ont s'fait dans les Suifs ou les Panamas.
L'père les a gagnés. Eux, illes dépensent.
Ainsi va le monde. Et qu'est c'que ça fait ?
On s'marie un' fois qu'on est sous-préfet
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

D'aucuns ont en eux le petit talent
De savoir gueuler : " As-tu vu la ferme ?"
Et chez d'aut'l'amour des bell'letr' prend terme
Où l'on entend plus de refrains beuglants.
D'aut' encor' s'appliqu'de tout' leur constance
A faire un' cravate autour d'un faux col,
Et dépass'ainsi l'programm' des écoles
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Ah ! la bell'jeuness'! Les uns ont des moeurs
A fair' reverdir la muse à Coppée.
Manille et billard, bocks à p'tites lampées
Et l'on va s'coucher quand il est onze heures.
Dans la fin' vadrouill'les autres se lancent
L' caus'de danseus'de boxe et d'chevaux
Et s'saoul'à renifler dans un chalumeau
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Ça les prend parfois d'vouloir de l'amour
L' n' manqu'pas d'trouver des p'tit' goss'gentilles
Qui souvent leur donn'... ent' deux coups d'aiguille
Et lorsqu'i' les r'trouv' un soir au d'Harcourt
Après l'soulagement de leur petit' panse
L'r'çoiv' les pauv' grues avec des gros mots :
Va donc, eh sal'vache ! va donc, vieux chameau !
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

I'ont découvert un p'tit truc certain
Et très en honneur pour reprend'l'Alsace.
Ça consiste à faire du bruit où l'on passe
En braillant " A bas Chose, ou viv' Machin "
Mais comm' faut du temps pour fair' un puits
d'science
Surtout à piocher comme i' pioch' parfois
L'n'front qu'une année d'service au lieu d'trois
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

Puis ça partira quelque beau matin
Pour se marier à quelque bourgeoise
Et ça s'ra bourgeois soi-même à Pontoise
A Montélimar ou Romorantin.
Ça f'ra des discours sur la tempérance
Et ça jugera comme Père la Pudeur
Les infanticides et affair' de moeurs
" Ah ! la belle jeunesse ! L'espoir de la France ! "

BERCEUSE DU PETIT BRISE-FER

Mon Pierre aura voulu tantôt
Grimper encore à l'ormeteau
Pour y dénicher des corneilles
Et, ce soir, quand il est rentré,
Le pantalon tout déchiré,
Il avait peur pour ses oreilles.

Dodo, dodelinotte,
Petit brise-fer, chetit garnement...
Dodo, dodelinotte,
Tandis que ta maman
Ravaude ta culotte !

Mon Pierrot est si turbulent
On dirait notre biquin blanc
Qui fait toujours péter sa corde ;
Quand on le voit se trémoussant,
Dans tous ses mouvements on sent
La joie de vivre qui déborde
Dodo, &

Mon Pierre est beau, mon Pierre est fort
Dans son lit de 1er quand il dort
On croirait un doux petit ange.
Mais le matin, dès son réveil
Ça fait un brigand sans pareil
Que le diable partout dérange.
Dodo, &

Mon Pierre, je suis fière au fond
de le savoir si polisson,
En le voyant si frais, si rose ;
Car, s'il est toujours à sauter,
C'est signe de bonne santé,
Et son sang vif en est la cause...
Dodo, &

Aussi, dors tranquille. Pierrot.
Tu ne donneras jamais trop
De pareil travail à ta mère :
Pour les tout petits drôles blonds
Vaut mieux user des pantalons
Que des drogues d'apothicaire.

Refrain

Dodo, dodelinotte.
Petit brise-fer, chetit garnement...
Dodo, dodelinotte,
Tandis que ta maman
Ravaude ta culotte.

LES BOHEMIENS

Les Bohémiens, les mauvais gas
Se sont am'nés dans leu' roulotte
Qui geint d'vieillesse et qui cahotte
A la queu' d'un ch'val qui n' va pas ;
Et, pour fair' bouilli' leu' popote,
Nos biens ont subi leu's dégâts.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
Ces gueux d'Bohémiens m'ont volé :
Un tas d'bourré's dans mon bois d'chêne,
Un baiscieau d'gerb's dans mon champ d'blé,
Mais c'est pas tout ça qui m' caus'si grand'peine ! ...

Au mitan de c'tte band'de loups
S'trouvait eun' garce si jolie
Avec sa longu' criniér' fleurie
Comme un bouquet de soucis roux ;
Si joli' que je vous défie
D'en trouver eun' pareill'cheu nous.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
Pasque ces Bohémiens d'malheur
Qu'ont pillé mon bois et ma plaine
Ont encore emporté mon coeur.
Et c'est surtout ça qui m' caus'si grand'peine !

Les Bohémiens, les mauvais gas,
Sont repartis dans leu' roulotte
Qui geint d'vieillesse et qui cahotte
Au derriér' d'un ch'val qui n' va pas ;
Et la bell'qui fait leu' popotte
F'ra p'têt' cuir' mon coeur pour leu' r'pas.

Ah ! mes bonn's gens ! J'ai ben grand'peine !
J'veux qu'i's m' volent tout les Bohémiens
Mais qu'i's dis'nt à la Bohémienne
Qu'à m' rend'mon coeur qu'i' y' appartient,
Ou sans ça j'mourrai d'avoir si grand'peine ! ...

LES BORNES

- Hé l'arpenteux ! prends tes outils, et pis arrive !
L'vieux est défunt : je r'venons d'sa mess'de huitive.
Tréne ta chéne et toun équerr' de coins en cornes
Et toué, l'carrier, tri' moué-z-au mitan d'la carrière
Et m'équarris quat' blocs de ta pierr' la moins g'live...
V'la c'qui me r'vient ! Qu'on n'y touch' pus ! Posez les bornes !

Là-d'ssus, l'héritier rent'e en plein dans son avouèr.
I' r'nif'e au-d'ssus d'eun' mott' la qualité d'sa terre,
Il égueurne eun' épi pour vouer si l'blé s'ra bieu
Et va s'coucher, benheureux d'se vouer dans sa pieau,
Ben tranquill'pour son blé, ben tranquill'pour sa terre.
I' s'mél'ront pus aux biens et aux récolt's des aut'es,
A présent qu'on les a cagés ent'er quat' bornes.

Eun' foués au creux des draps, i'li prend des idées :
" Avouér des champs à soun à part, c'est ben, qu'i fait.
Ça n'empéch'point d'ét' deux à coucher dans l'mém' lit ;
Jusque là j'ai counnu qu'les fill's à fuméyiers,
Les fill's qui tomb'nt su' l'foin, les fill's qu'ont des pequits ;
A c'tt' heur', j'veux eun' femme à moué, qu'les aut's y vienn'nt pas !... "
Et l'lend'main i' s'habill'bieau et pouss'jusqu'au bourg
Trouver les arpenteux et les carriers d'l'Amour.

- Hé môssieu l'mair', môssieu l'curé ! ... Bonjour, me v'là !
C'est à caus'que la garce Françouèse est jolie
Et que m'la faut tout d'eun' piéc'sans miett' de partage.
Dressez les act's ! Sounnez les cloch's du mariage !
Qu'on n'y touch' pus ! Posez des bornes, que j'vous dis !

L'époux-propriétaire emporte sa mariée,
La r'nif' coumm' la tarr' chaud', la magn' coumme el'bon blé,
L'ouv'er coumme un sillon, l'ensarr' coumme eun' mouésson,
Et s'endort, ben sûr qu'alle aim'ra pus qu'li, à c't'heure :
Eun' femm' marié' porte eun' borne su' son coeur.

Ah ! vouiche ! ... Un moués?... Eun an ?... N'importe, c'est pas long !
I' pourrait la r'trouver, la born', dans un tas d'paill'e
Oùsque sa femme a pris coutum' de v'ni sans li.
Et les coucoux prenn'nt de la malic'dans l'Avri'.
Bref, un péquit s'amène et (c'est ben drôl', le monde !)
C't ancien coureux, qu'emplissait les fill's à la ronde
Sans jamés voulouère r'counnaît'e un brin d'sa s'maille,
V'la qu'i' r'counnaît à c't' heure un drôl'qu'il a pas fait !

- Hé l'gas ! T'es mon gas, t'entends ben ?... C'est moué ton père !
T'es à moué, comprends ben, coumm'ma femme et ma terre,
Et t'auras mes idé's su'les femm's et la terre...
Point d'aut's ! Baiss'ta têt' qui vire au vent. Qu'a'boug' pus !
C'est mon Autorité, la born', que j'pos'dessus !
Et l'pér'-propriétér' dort su' ses deux oreilles...
Mais, nom de Dieu ! v'la qu'un matin, v'la qu'i' s'réveille.
V'la qui tomb'le nez sur la borne du chaumier,
V'la que l'gâs li fait chouèr la sienn' su' l'bout des pieds
Et part avec d'aut's idé's, des idé's à li,
Su' les femm's et la terr', su'l'Amour et la Vie !

Ah ! queu coup qu'c'est pour li, pauv'e propriétaire !
C'tte gaup' qui l'fait cocu ! C'tt enflé qu'a mal tourné ! ...
Queu coup ! Sa femm' déborné, son gas déborné ! ...
D'ell'-même, eune larme s'en hasarde au long d'son nez.
Mais quoué ! tout est pas perdu : la récolte pousse
Ent'les quat' born's qui rest'nt planté's au creux d'sa terre,
Et soun oeil roug' s'adoucit d'vant la mouésson douce.

...l' s'couche et passe un quarquier d'nuit assez tranquille ;
Mais l'cauch'mar l'empougne à la fin d'son premier soume :
l'vouét la terr' qui s'enlèv' par-dessus les bornes
Coumme aux pays chauds, quand la mer engouff' les îles,
Et l'blé qui mont', qui mont', qui monte à grands flots roux,
Mêlant la part de l'un à la part de tertous !
Ah ! ce rév' ! ... Ce mém'rév' qui barce les sans-l'sou !
Ce rév', qu'était qu'un rév', coumm' les rév's qu'on peut faire...
Ce rév' a fait querver l'pauv'er propriétaire.

LES BRACONNIERS

Not' châ'tlain, qui laiss'son gibier
Trottailler dans ses bois d'Sologne,
Peut pas souffri' les braconniers ;
Et, si jamais i's les empognent,
Ses gardes les livr'nt aussitôt
Aus gendarmes qui les emmènent
Pour ren, pour un méchant lap'reau
Coll'té-z-au mitan d'ses garenn'es.

Un bon conseil Môssieu l'châ'tlain :
Ecoutez-le ben, il en vaut la peine.
Veillez-don' moins su' vos lapins.
Et veillez mieux su' vot' châ'tlaine.

Pour pas qu'son bien soit galvaudé
l' poste un garde au pied d'chaqu'chêne
Et pass'tout son temps à l'garder,
Mais, tandis qu'i court son domaine
A traquer comm' gibier nouveau
Les mauvais gas qui s'y hasardent,
l' laiss'sa bell'dame au château
Sans seul'ment y laisser un garde.

La pauv' tit' femme se dit comm' ça :
" Quelle existenc'que j'mèn', tout de même !
Les braconniers sont des beaux gas,
L'temps doit êt' moins long quand on aime ! "
Et c'est c'qui fait qu'pas mal de ceux
Qu'on chasse comm' des bêt's infâmes
Des grands bois de chên's à Mossieu
Rentr'nt dans les draps fins à Madame.

En leu's bras coum' dans un collet
Les mauvais gas lui prenn'nt la taille
Et, tout l'long d'son p'tit corps follet,
Leu's gueul's s'en vont en maraudaille ;
Les voleux, d'pis sa bouch' fleuri'
Lui prenn'nt un par un, c'qu'all'a d'charmes
Et quand qu'is y ont tout pris, tout pris,
A s'garde ben d'qu'ri les gendarmes.

LES BREMAILLES

Vers la land'tout' ros'de bremailles
Déval'nt le gas et la garçaille
Quoué don' qu'c'est pour fair', si vous plaît ?
P'têt' ben qui va qu'ri des balais,
P'têt' ben qu'all'va rentrer ses vaches ?
Mais à c'cas-là pourquoi qu'is s'cachent
Quand on fait pas d'mal on craint ren....
D'quoué qu'alle a peur ? Quoué qu'c'est qu'i craint ?

Dans la land'tout' ros'des bremailles
Rodaill'nt le gas et la garçaille
I's r'gard'nt tous deux, d'tous les côtés
Des fois qu'on s'rait à les guetter
En s'apercevant qui gna personne
I mord à même sa bouch' mignonne
Coum' dans eun mich' quand il a faim.
All's'laiss'fair', si ben qu'à la fin,

Sur la land'tout' ros'de bremailles
Roul'le gas avec la garçaille
Et tout en s'en r'tournant, tandis
Qui s'dis'nt tous deux : pas vus, pas pris,
Gn'a des brins d'bremailles qui pendillent
Après les cotillons d'la fille
Après les pans d'la blouse du gas
Et l'mond'devin' en voyant ça
Quoué qu'ont fait l'gas et la garçaille,
Dans la land'tout' ros'des bremailles.

BRIN DE CONDUITE

Dis, sais-tu, ma jolie
en revenant du bal danser
On A pris les sentiers.
Les sentiers s'en vont dans la nuit
Dis, sais-tu, ma jolie
Où s'en vont les petits sentiers ?

Nous mèneront-ils au seuil de la ferme
Où dans le lit à rideaux bleus
Ta vieille s'endort tandis que ton vieux
Visite l'étable avec sa lanterne ?
Nous mèneraient-ils au plein des éteules
Où les grillons chantent ce soir,
Comme des petits curés tout en noir,
Pour les épouses du revers des meules !

Nous savons jusqu'où les vieux nous permettent,
I i nous respectons trop les vieux
Qui sont à l'étable ou dans le lit bleu
Pour- aller plus loin qu'un baiser honnête...
Mais comme, ce soir, tu parais plus blonde
Que' le clair de lune en ton cou !
Et comme il te fait frissonner partout
Le vent qui s'embaume en les meules rondes !

Ah ne rêvons pas de choses pareilles !
Ça serait mal, bien mal, vois-tu ?
Pour ta dot, les blés ne pousseraient plus,
Et ton vieux viendrait me prendre aux oreilles!...
Mais, pourtant, mon Dieu ! pourtant il me semble...
Les meules sont là, devant nous !
Chez vous est bien loin... on ne sait plus où ?
Et comme je brûle !... et comme tu trembles !...

Dis, sais-tu, ma jolie
En revenant du bal danser
On a pris les sentiers.
Les sentiers s'en vont dans la nuit
Dis, sais-tu, ma jolie
Où s'en vont les petits sentiers ?

LES CAILLOUX

Lorsque nous passions sur le bord du fleuve
Au temps où l'Amour murmurait pour nous
Sa chanson si frêle encore et si neuve,
Et si douce alors en les soirs si doux
Sans songer à rien, trouvant ça très drôle,
De la berge en fleurs où mourait le flot,
Comme des gamins au sortir d'école,
Nous jetions tous deux des cailloux dans l'eau.

Mais j'ai vite appris le couplet qui pleure
Dans la chanson douce en les soirs si doux
Et connu le trouble angoissant de l'heure
Quand tu ne vins plus à mes rendez-vous ;
En vain vers ton cœur monta ma prière
Que lui murmurait mon cœur en sanglots
Car ton cœur était dur comme une pierre
Comme les cailloux qu'on jetait à l'eau.

Je suis revenu sur le bord du fleuve,
Et la berge en fleurs qui nous vit tous deux
Me voit seul, meurtri, plié sous l'épreuve,
Gravir son chemin de croix douloureux.
Et, me souvenant des clairs soirs de joie
Où nos cailloux blancs roulaient dans le flot,
Je songe que c'est ton cœur que je noie
A chaque caillou que je jette à l'eau.

CANTIQUE PAÏEN

Je suis parti sans savoir où
Comme une graine qu'un vent fou
Enlève et transporte :
A la ville où je suis allé
J'ai languï comme un brin de blé
Dans la friche morte

Notre Dame des Sillons!
Ma bonne Sainte Vierge, à moi !
Dont les anges sont les grillons
O Terre! Je reviens vers toi !

J'ai dit bonjour à bien des gens
Mais ces hommes étaient méchants
Comme moi sans doute.
L'amour m'a fait saigner un jour
Et puis j'ai fait saigner l'Amour
Au long de ma route.

Je suis descendu bien souvent
Jusqu'au cabaret où l'on vend
L'ivresse trop brève;
J'ai fixé le ciel étoilé
Mais le ciel, hélas! m'a semblé
Trop haut pour mon rêve.

Las de chercher là-haut, là-bas
Tout ce que je n'y trouve pas
Je reviens vers celle
Dont le sang coule dans mon sang
Et dont le grand cœur caressant
Aujourd'hui m'appelle.

Au doux terroir où je suis né
Je reviens pour me prosterner
Devant les miracles
De celle dont les champs sans fin
De notre pain de notre vin
Sont les tabernacles.

Je reviens parmi les guérets
Pour gonfler de son souffle frais
Ma poitrine infâme,
Et pour sentir, au seuil du soir,
Son âme, comme un reposoir
S'offrir à mon âme.

Je reviens, ayant rejeté
Mes noirs tourments de révolté
Mes haines de Jacques,
Pour que sa Grâce arrive en moi
Comme le dieu que l'on reçoit
Quand on fait ses Pâques.

LA CASSEUSE DE SABOTS

Refrain :

La Marie va-t-à cloche-pied :
Elle a cassé son sabot blanc
Pour s'en aller au sabotier ,
Au sabotier qu'est son galant !

Ah! dit sa mère, tout en peine,
Des sabots de l'autre semaine !
Les voilà beaux, les voilà frais !
C'en est honteux pour ta famille :
Tu casses des sabots, ma fille,
Comme l'évêque en bénirait !

Hou ! L'imbécile qui sautille
Comme un grillon sous les faucilles,
Prends les trente sous que voilà
Et va-t'en jusqu'à la clairière
Pour y quérir une autre paire
De sabots meilleurs que ceux-là !

Elle s'en court comme une folle
Vers la clairière où volent, volent
Les copeaux blonds du sabotier ;
Et ma foi ! La première chose
Qu'elle offre là, de son corps rose,
N'est pas du tout son petit pied.

Lorsque la nuit vient à paraître
Entre les fûts noirs des vieux hêtres,
La Belle s'en retourne avec
Des sabots neufs dessus les pattes,
Des copeaux partout qui la grattent
Et des baisers tout plein le bec !

Leur amour ne fait que d'éclorre :
Les sabots casseront encore !
Mais quand Marie pourra passer
Un mois sans en casser trois paires,
C'est que l'Amour de la clairière,
L'Amour aussi sera cassé.

CAUSETTE

Le jour meurt au ras des guérets
Et son parfum dernier embaume.
La belle Lison prend le frais
Au seuil de la maison de chaume ;
Pierre, un gâs qu'elle a remarqué
Parmi ceux qui s'approchent d'elle,
Revient des champs, bien fatigués :
" Holà ! " dit la belle.

Holà ! Monsieur Pierre, bonsoir !
Vous rentrez des champs de bonne heure ;
Venez donc un brin vous asseoir
Sur mon banc, devant ma demeure.
- Ma foi ! ça n'est pas de refus ;
Je suis si las, mademoiselle,
Que mes pieds ne me portent plus !
- Ah ! Ah ! dit la belle.

Mais, faisons la causette un peu ;
Connaissez-vous quelque nouvelle ?
- Rien du tout, du tout, hormis que
Vous êtes toujours la plus belle !
Les raisins sont-ils bien rosés ?
- Oui !... mais moins doux, Mademoiselle,
Que doivent être vos baisers !
- Chut ! Chut ! dit la belle.

Car le monde, à cette heure-ci,
Du fin tond des labours remonte ;
S'il entendait parler ainsi
Il jaserait sur notre compte.
Lors, dit en soupirant le gâs,
Comment faire, Mademoiselle,
Pour que les gens n'entendent pas ?
- Rentrons !... dit la belle.

CE BON BOUGRE DE METAYER

Vous dormirez en paix, à riches !
Vous et vos capitaux,
Tant que les gueux auront des miches
Pour planter leurs couteaux!
(Moralité du couteau de Th. Botrel.)

Quand le gueux eut décanillé
A l'aurore approchante,
Ce bon bougre de métayer
Que le barde nous chante,
Fit des explications à sa femme
Qu'il venait d'ézyeuter
Par montre d'une si belle âme,
Par tant -de charité.

" Pour protéger les capitaux
Et le somme des riches,
Quand la Faim brandit ses couteaux,
Sacrifions quelques miches ! "
L'honnête homme, sans qu'on l'y pousse,
Nous dit ta parenté :
Fille directe de la Frousse,
O sainte Charité !

Si ton sein est un beau coussin
Où quelques-uns se vautrent ;
Elle naît aussi de ton sein,
La bassesse des autres !
Au gîte affamé, Quand tu rentres,
C'est pour précipiter
La saine lâcheté des ventres,
Infecte charité !

Tu te saoules dégoûtamment
Malgré ton eau bénite !
Et, saoule, tu t'en vas semant
Ta pudeur hypocrite :
Alors, tu n'es plus qu'une grue
Dansant à la santé
Des mille douleurs de la Rue...
Garce de charité !

Pauvret qui laissas ton couteau
Dans la miche alléchante,
Partons le quérir aussitôt,
Viens avec nous et chante :
" Métayer du blé que féconde
L'amour blond de l'Eté,
Il faut du pain pour tout le monde
Et plus de charité !

C'ETAIT UN DIMANCHE

Qu'il est loin le jour de notre rencontre !
Pourtant, vois la croix que mon doigt te montre
En face d'un Saint du calendrier ;
Ou si, par hasard, ton cœur se rappelle,
Cherche dans ton cœur ; tu verras, ma belle,
Que c'était encore au printemps dernier...

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
Nous étions au bois à courir tous deux ;
Les petits oiseaux chantaient dans les branches...
Nous, dans les sentiers, nous faisons comme eux.

On chantait l'amour, Dieu de la jeunesse,
Qui fleurit les cœurs où luit sa caresse,
Comme le printemps fleurit les buissons...
A leurs becs mignons, à nos lèvres folles
C'était le même air, les mêmes paroles,
Et c'était toujours la même chanson.

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
Le soleil de Mai brillait dans les cieux ;
Les petits oiseaux s'aimaient dans les branches...
Nous, sur l'herbe en fleur, on a fait comme eux.

Mais après le temps des extases saintes,
Des baisers brûlants, des folles étreintes,
Nous vîmes venir le dégoût prochain,
L'insipidité des fausses caresses
La stupidité des vaines promesses
Et notre amour mort au bout du chemin.

Refrain

Ce jour-là c'était un jour de dimanche.
La neige tombait tristement des cieux ;
Les petits oiseaux mouraient dans les branches...
Notre pauvre amour avait fait comme eux.

Souvent, maintenant, alors que je songe
Même à nos douleurs, même à tes mensonges
Dans l'ennui profond où je suis tombé
Je rêve qu'un jour prochain nous rapproche
Et souventes fois je fais le reproche
A mon cœur naïf de s'être trompé.

Refrain

Mignonne, aujourd'hui c'est encor dimanche
Si nous retournions au bois tous les deux ?
De nouveaux oiseaux chantent dans les branches...
Veux-tu que l'on fasse encore comme eux ?

LE CHAMP DE NAVIOTS

L'matin, quand qu'j'ai cassé la croûte,
J'pouill'ma blous', j'prends moun hottezieau
Et mon bezouet, et pis, en route !
J'm'en vas, coumme un pauv' sautezieau,
En traînant ma vieill'patt' qui r'chigne
A forc'd'aller par monts, par vieaux,
J'm'en vas piocher mon quarquier d'vigne
Qu'est à couté du champ d'naviots !

Et là-bas, tandis que j'm'esquinte
A racler l'harbe autour des " sas "
Que j'su', que j'souff', que j'geins, que j'quinte
Pour gangner l'bout d'pain que j'n'ai pas...
J'vois passer souvent dans la s'maine
Des tas d'gens qui braill'nt coumm' des vieaux ;
C'est un pauv' bougr' que l'on emmène
Pour l'entarrer dans l'champ d'naviots.

J'en ai-t-y vu d'pis l'temps que j'pioche !
J'en ai-t-y vu d'ces entarr'ments :
J'ai vu passer c'ti du p'tit mioche
Et c'ti du vieux d'quater'vingts ans ;
J'ai vu passer c'ti d'la pauv'fille
Et c'ti des poqu's aux bourgeoisieaux,
Et c'ti des ceux d'tout' ma famille
Qui dorm'nt à c'tt' heur' dans l'champ d'naviots !

Et tertous, l'pésan coumme el'riche,
El'rich' tout coumme el'pauv' pésan,
On les a mis à plat sous l'friche ;
C'est pus qu'du feumier à pesent,
Du bon feumier qu'engraiss'ma tarre
Et rend meilleurs les vins nouveaux :
V'là c'que c'est qu'd'êt' propriétaire
D'eun'vigne en cont' el'champ d'naviots !

Après tout, faut pas tant que j'blague,
Ça m'arriv'ra itou, tout ça :
La vi', c'est eun âbr' qu'on élague...
Et j's'rai la branch' qu'la Mort coup'ra.
J'pass'rai un bieu souèr calme et digne,
Tandis qu'chant'ront les p'tits moignaux...
Et quand qu'on m'trouv'ra dans ma vigne,
On m'emport'ra dans l'champ d'naviots !

LES CHAMPIGNONS

Sous les bois, l'automne s'enfonce
Avec ses gros sabots pleins d'eau ;
Sur ses pas, au travers des ronces,
Naissent les champignons nouveaux...
Va, ma mie, aux bois de chez nous,
(Il est un peu tôt pour qu'on danse !)
Fais bonne cueillette et surtout
Pas d'imprudence !

Les champignons, les champignons !...
Y en a des mauvais et des bons !

Les vrais mousserons sont tout roses
Comme un baiser entre nous deux,
Mais, à ça près, la même chose,
Y a des faux mousserons près d'eux.
Les trahisons sifflent toujours
Derrière le baiser qui sonne.
Comme en les jours de notre amour
Qui suit l'Automne.

Les champignons, les champignons !...
Y en a des mauvais et des bons !

Que l'on se trompe et que l'on s'aime :
On ne peut pas changer son cœur !
Mais on peut encor, tout de même,
N'y cuisiner que du bonheur...
Les faux mousserons ont poussé
Comme les vrais, sans nous attendre,
Mais c'est à nous de les laisser
Ou de les prendre !

Les champignons, les champignons !...
Y en a des mauvais et des bons !

Laisse à pourrir dans la clairière
Comme champignons vénénéux
Tous les soucis et les misères .
Et reviens où sont les vielleux.
Là, vers ton devantier à fleurs
Et vers ta caresse fleurie,
Je tends mon bec, je tends mon cœur,
Ce soir, ma mie.

Qu'ils soient tous bons les champignons !
Et que tous nos baisers soient bons !

LA CHANDELEUR

L'hiver est long, les temps sont durs
Et la vie n'est pas gaie.
J'avons pus d'farin' qu'eun' mesur'
Dans un racoin d'la maie.
J'avons qu'un bout d'salé pas cuit
Dont l'dessus est tout blême ;
Mais coumm' c'est la Chand'leur an'hui,
Faisons des crêpes tout d'même !

C'est la Chand'leur, mes pauvr'ers gens,
Faisons des crêp's dans la ch'minée
A seul'fin d'avouèr de l'argent
Toute l'année !

Pour dev'ni' rich' faut travailler.
Que tout le mond'se hâte !
Mari', dans le grand saladier
Tu vas battre la pâte.
V'là d'l'ajonc qui brûle en lançant
Des tas d'petit's étouéles.
Allons ! pé Mathieu, cré bon sang !
T'nez bon la queu' d'la poêle !

Disez les fill's, disez les gas !
Qui qu'en fait sauter eune ?
Ah ! la bell'crêpe que voilà !
Alle est rond'comme eune leune,
Eune' Deuss'! Mari' je n't'aim'rai p'us
Si tu veux pas la prendre...
- Sacré couillon tu l'as foutu'
Au beau mitan des cendres !

Depis que je fêtons cheu nous
Quand la Chand'leur s'amène
Je soumm's core à trouver un sou
Dans l'talon d'nout' bas d'laine ;
Mais pisqu'an'hui nous v'là chantant
Devant les crêp's qui dansent,
C'est toujou's eun' miett' de bon temps
D'gagné su' l'existence !

Pendant c'temps-là j'ruminons pas
Nos mille et mill'misères :
Les vign's qu'ont le phylloxera,
Et la vache qu'est en terre.
Et moué que je vas être vendu !
Bah ! si l'huissier arrive
Je lui coll'rons la poêle au cul
Pour y montrer à vivre !

CHANSON D'AUTOMNE

Je ne t'aime plus comme avant,
Et toi ?... ne mens pas de la sorte !...
Je sens ton baiser dans le vent
Tomber comme une feuille morte.
Qu'importe ! Au fond du bois glacé
Coule encor la sève éternelle.
Notre amour vient de trépasser,
Crions : Vive l'Amour, ma belle !
Nous sommes là deux amoureux,
Deux ! Au bois où l'hiver va s'abattre,
Mais quand fleuriront les coucous,
Ah ! combien, combien serons-nous ?
Quatre !

C'est pas la peine de pleurer
Puisque l'on en a pas envie...
D'autres galants vont t'adorer,
Et j'ai confiance en la Vie.
Car ici-bas, les amours sont
Comme ces rouges vers de terre,
Que la bêche met en tronçons
Un jour, dans un coin de parterre.

Pas besoin de se dire adieu
En faisant des cérémonies...
Nous nous reverrons en ce lieu
Parmi les choses rajeunies.
Nous nous retrouverons, berçant
Un nouvel amour l'un et l'autre,
Et nous saluerons en passant
Ces amours : les petits du notre

CHANSON DE BRACONNIER

Pour tous les bougres qui braconnent
Dedans la Sologne aux bourgeois
Ça n'est pas quand la lune donne
Qu'il faut aller au bois :
Sous les sapinières profondes
On rampe dans le noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde
Faut pas voir tout en noir.

Par la nuit de poix et d'angoisse
Quand on rentre, le carnier plein,
Coucher auprès de sa Françoise,
Le garde au châtelain :
Ce chien vendu qui fait sa ronde
Vous happe dans le noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde
Faut pas voir tout en noir...

Lors, même le jour devient sombre,
Car les juges, ces salopins,
Vous foutent des six mois " à l'ombre >
Pour trois méchants lapins.
En prison, le cœur pleure et gronde
Seul ! tout seul dans le noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir.

J'ai fait ça que je vous raconte
En retournant vers mes amours
Un soir où j'ai réglé le compte
D'un garde d'alentour-
Le sang faisait des flaques rondes...
C'était rouge, et puis noir.
- J'aime la Françoise qu'est blonde
Faut pas voir tout en noir.

LA CHANSON DE L'HERITIER

J'avais, à l'aut' bout du village,
Un vieux cousin à héritage
Qu'était riche... on sait pas comben !
Mais, l'malheur ! i' s'portait 'cor ben
Et, malgré sa grande vieuture,
l'n'tenait point à sauter l'pas.
Moué, j'me disais : " Querv'ra donc pas ?...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure ! "

A la fin des fins, las d'attendre,
Un bieu soér qu'i g'lait à piarr' fendre
Et qu'i f'sait partout noér coumm' poué,
Sans ren dir', j'caval'de d'cheu moué ;
J'entre en coup d'vent dans sa mesure,
J'tomb'dessus, j'y sarre el'collet ;
Mais l'bougre i' v'lait pas, i' r'naclait...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure !

A pesent qu'j'ai soun héritage,
On m'respect' partout dans l'village ;
On est prév'nant, on est poli...
Mais, chaqu'fois que j'couch' dans son lit,
Pendant tout le temps qu'la nuit dure,
l' vient rôder tout près d'mon ch'vet
Pour m'en faire autant qu'j'y en ai fait...
Bon Gueu ! qu'les morts ont la vi' dure !

LA CHANSON DE PRINTEMPS DU CHEMINEUX

J'sais pas c'qui m'produit c't'effet là,
Mais, j'cré ben qu'c'est l'Printemps que v'là ;
Son cochon d'soleil m'émoustille,
Mon coeur bat coumme eun enragé !
Dam', vous savez, à l'âg' que j'ai
J'aurais grand besoin d'me purger ;
J'veux eun' fille !

A chaqu'maison que j'vas frapper,
Ça m'rend tout chos'd'entendr' japper
Les chiens en chass'darriér' leu' grille.
Et, quand que j'les vois deux par deux,
Les moignieaux m'ont l'air si heureux
Qu'ça m'dounn' des envi's d'fair' coumme eux ;
J'veux eun' fille !

Pisque les gâs qui foutent rien,
Les chanceux, les ceuss'qu'à l'moyen
D'avoér eun' femme et d'la famille
Font ben l'amour itou queuqu'fois...
Pourquoué que j's'rais moins qu'les borgeois ?
Moué, non pus, bon Guieu ! j'se'pas d'bois...
J'veux eun' fille !

Des fill's ! on peut pas vivr' sans ça ;
On s'en pass'pas pus qu'on s'pass'ra
De l'air, du "boère" et d'la croustille ;
Et, mêm', pour casser un morcieau,
J'attendrai ben jusqu'à tantôt...
A c'tte heur', c'est d'la fumell'qu'i m'faut ;
J'veux eun' fille !

Et quoiq'j'soy' pas appétissant
Quand qu'on m'voit coumm'ça, en passant,
Dans ma p'lur' qu'est pus qu'eun' guenille,
Ej'm'en fous... à d'main coumme à d'main,
Et gare aux fill's, le long du ch'min...
Faura que j'mang' pisque j'ai faim ;
J'veux eun' fille !

LA CHANSON DES CORBEAUX

Dans le matin clair, où meurt sa chanson,
Le bon paysan, qui jette à mains pleines
La bonne semence aux sillons des plaines
A l'espoir de faire un jour la moisson...
Mais les corbeaux, dont le vol brun
Passe en l'air comme une tempête
En faisant du soir sur sa tête,
Les corbeaux mangeront son grain.

Après avoir mis ses sous dans son bas,
Le bon paysan ferme son armoire
Lorsqu'il s'en revient de ,>endre à la foire
Le veau que sa vache un jour a mis bas.
Mais les corbeaux, dont jamais rien
Ne peut repaître l'avarice,
~ Gens de loi et gens de justice, ~
Les corbeaux voleront son bien.

Tout en lui chantant " dodo, l'enfant do "
Le bon paysan demande à son mioche :
"Petiot, prendras-tu ma hotte et ma pioche
<Quand le poids des ans courbera mon dos ?>
Mais les corbeaux cruels, ~ qui sont
Les puissants et les gens de guerre, ~
Aux pauvres vieux ne songent guère :
Les corbeaux tueront son garçon.

Parmi la splendeur des soleils couchants,
Le bon paysan dont la tâche est faite
Pense avoir la fin d'une bonne bête
Qui meurt de vieillesse au milieu des champs.
Mais les corbeaux viendront encor,
~ Qui sont les marchands de prière, ~
Et du défunt, clos dans sa bière,
Les corbeaux se feront de l'or 1...

A la fin, pourtant, l'heure sonnera
Ou, lassé de voir les corbeaux qui voltent
En prenant ses gars, ses sous, ses récoltes,
Le bon paysan se révoltera...
Et dam ! à grands coups de sabots,
A coups de faux, à coups de pioches,
Pour ses blés, ses biens et ses mioches
Il abattra tous les corbeaux !...

CHANSON DE VENDANGES

L'automne sourit au flanc des coteaux
En le rouge orgueil des grappes vermeilles,
Allons les beaux gas ! Hotte sur le dos !
Filles, emportez serpes et corbeilles
Et, tout en chantant, bras dessus dessous
Dans les vignes d'or prenez la volée.

Refrain

Allez en vendange et dépêchez-vous
(Les raisins sont mûrs, les raisins sont doux)
N'attendez pas la gelée,
N'attendez pas la gelée.

Mordant ou frôlant les raisins rosés,
Les lèvres ont l'air de raisins farouches
Allons les beaux gas ! Cueillez des baisers,
Filles, pour cela, tendez-leur vos bouches ;
Et vers le bonheur d'au-dessus de nous
Vendangeurs d'amour prenez la volée.

Le temps de vendange et celui d'amour
Durent dans la vie une nuit de rêve,
Hélas les beaux gas ! Le bonheur est court
Filles ! La jeunesse est encor plus brève !
Et l'hiver blanc, fils des automnes roux,
Glace le baiser qui prend sa volée.

CHANSON DU DIMANCHE

Queu jour don' qu'c'est aujourd'anhui ?
J'sés seu'ment pas coumment que j'vis
Depis que j'vas clopan-clopi,
Su' la rout' blanche
Et sous l'souleil qui m'abrutit !
Vouéyons ! c'était hier venterdi
Et ça douet ét'e anhui sam'di ?
C'est d'main Dimanche !

Au matin, coumm'les cloch's sounn'ront
Pou' la grand'mess', les houmm's pouill'ront
Eun' blous'prop'e, et les femm's mettront
Eun' cornett' blanche
Pour prier l'bon guieu des brav's gens,
Qu'est un bon guieu qu'exauc'seul'ment
Les voeux des ceuss's qu'a des argents...
C'est d'main Dimanche !

Les famill's mettront l'pot-au-feu,
Lich'ront la soupe et bouff'ront l'boeuf
Autour d'eun' napp' blanche et dans l'creux
Des assiett's blanches.
Et pis les homm's, après baffrer,
Iront s'saouler au cabaret.
Coumm'tous les aut's jours j'me tap'rai...
C'est d'main Dimanche !

Garçail's et gâs iront cueuilli
Au long des hai's le mai fleuri
Qu'est si blanc qu'on dirait quasi
De la neig' blanche ;
Et j'vouérai rouler en bas d'moué
Des coupl's en amour et en joué,
Et j'me tap'rai 'core c'tte foués ! ...
C'est d'main dimanche !

Le souér, les garçail's et les gâs,
Et les mamans et les papas,
Iront s'coucher ent'er les draps
Des vieill's couch's blanches
Pour pioncer jusqu'au matin v'nu ;
Moué, pistant le gîte inconnu,
J'irai, eun' band'de chiens au cul...
C'est d'main Dimanche !

Tous mes dimanch's i' sont coumm'
Depis bentout dix ans que j'vas
Su' la grand'route ! Et ça n'chang'ra
Qu'quand la mort blanche
M'foutra l'coup qui m'délivrera...
Et je n'pourrai dire que c'jour-là,
Comm' tous les heureux d'ici-bas :
" C'est d'main Dimanche ! "

LE CHAR A BANCS DES MORIBONDS

Des coups, faut' d'un point : on gagn'pas !
C'est ben pour ça qu'nous candidats
Veul'nt embaucher tout l'monde !
A l'auberge d'l'Ecu d'Argent
Z'ont fait att'ler l'grand char à bancs
Pour ceux qui moribondent !

Et hue !... Ai don !
V'là l'char à bancs des moribonds :
C'est queuqu's vouéx d'pus qu'ça va nous foute !
Mais hue ! ... Ai don !
Pour que leu's bull'tins soi'nt 'cor bons,
Faut pas qu'ces gas-là crèv'nt en route !

C'est pas tant qu'on veut les ach'ter,
Mais, pour la peïn' qu'i's vienn'nt voter
Malgré leu' mal aux tripes,
On yeu' baille un paquet d'taba' :
C'qu'est ben consolant pour des gas
Qui vont casser leu' pipe !

P'têt' tout à l'heure, à c'souèr, ou d'main,
I's diront pus d'bêtis's, voui ben !
Aussi, tandis qu'i's roulent,
I's discut'nt 'cor leu's opignons,
Mais i's peuv'nt 'ja pus s'mett' de gnons
Su' l'tournant d'la margoule !

C'tte foués, vot'ront tout d'mêm' tertous,
Mais, faurait p'têt' pas, après tout,
Leu' d'mander davantage !
Pasqu'i's s'rin partis su' l'grand tour,
Si qu'on v'nait les r'qu'ri dans huit jours,
Au scrutin d'ballottage !

Ma foué !z'un coup qu'on est dans l'trou
I' faut ben créer' que l'on s'en fout
Des soeurs ou d'môssieu Chose,
Car ces électeurs turbulents
Présent'rint, comme un bull'tin blanc
La pierr' carré' d'leu' tombe.

LES CHARANÇONS

Les pésans tertous s'sont ben échignés
Autour des mouéssons, autour des batteuses
Mais à c'tt' heure le blé r'gorge leu' gueurgner :
Z'en prenn'nt eun' pougné' dans leu' mains calleuses
Qui r'jitt'nt en gueulant après l'mauvais sort :
Les tas d'blé sont pleins d'ces bestiol's malines
Qui s'font eun' maison d'chaqu'petit grain d'or
Après en avouer sucé la chair fine.

Pésans ! i' va fallouér chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s'sont ben échignés
Pour él'ver les p'tiots qui croutillin ferme,
Et déjà les grands sont partis gagner
Le pain -de chaqu'jour aux tâch's gris's des fermes ;
Mais les gas d'mossieux Untel et Untel
Vont ét'dans queuqu'temps noummés fonctionnaires
Dans eun' plac'tranquill'coumme un bieu coin d'ciel
Où qu'c'est qu'is coul'ront la vi' sans ren fére !

Pésans ! i'va fallouér chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s'sont ben échignés
Pour payer l'impôt, pour fér' les corvées ;
Les queuqu's tit's piéc's d'or tiré's au meugner
Vars el parcepteur se sont ensauvées ;
C'est pou' graisser l'bec à ces foutus gas
Car, si ça n'fait ren, faut vouer coumm' ça mange !
Sûr que dans l'budget, ça fait pus d'dégâts
Qu'les mauvais's bestiol's dans tout l'blé des granges

Pésans ! i' va fallouér chauler :
Y a trop d'charançons dans vout' blé !

Les pésans tertous s'sont ben échignés,
Mais i's s'en vont qu'ri deux pierr's de chaux vive
Qu'i's mett'nt à s'éteind'dans l'ieau d'un baquet
Et v'la qu'i's arros'nt de c'tte blanch' lessive
Les pau'ers tas de blé pourris d'charançons ;
Alors, tous ces sal's inséqu's agonisent,
Tout' la varmine querve, et les pésans sont
Les maît's à présent, d'leu Miche r'conquise !

Pésans, d'main, i' fera chauler,
Chauler pus loin que vaut' tas d'blé !

LE CHARRETIER

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est un charr'quier qu'engueul'ses chevaux...
Les pau'ers bêt's s'en vont avec
Eun' charge terrible au derrière
Et, du garot à la croupière,
A's ont pus pas un pouél de sec :
I' s'en fout, c'est pas soun affaire !
Esquinté's ou pas esquintées
La côte est là... faut la monter !
Et v'lan ! ... et j'te gueule et j'te fouette :
C'est coumme eun'pleu' d'grêlons d'avri'
Qui leu'tomb' su'l'dous, et s'arrête
Qu'un coup rendu's à l'écurie.

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qu'est d'venu sargent
En fesant son temps d'régiment :
Les soldats marchent coumm'les ch'vaux ;
Mém' qu'les ch'vaux pouvin 'cor répond'e
Aux coups de fouet du charr'quier
Par un coup d'tête ou un coup d'pied :
Mais les soldats, qui sont du monde
Eux aut's... i's ont pas l'drouet d'répond'e :
Gn'a s'ment pas d'loué Grammont pour eux.
Et l'charr'quier leu' coummande : Eun, deuss...
J'm'en fous ! ... Rompez ! ... Huit jours de bouéte !
Par file à gauch' ! ... Par file à drouéte ! ...

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qu'est d'venu fermier
Après s'avouer ben marié ;
C'est un grous électeur de France
Qui fait manger des ouvrieres
Et, pour la peïn', mén' leu's consciences
Coumm' des ch'vaux et coumm'des soldats :
Allez à la mess' ! ... Y'allez pas ! ...
Lisez ci !... Votez pour c'ti-là ! ...

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau !

C'est l'charr'quier qui voit v'ni' la mort
Et qui voudrait ben vivre encor...
Viv'... c'est rouler, rouler toujou's
En dévalant eun' route en pente
Qui conduit su' l'rabord d'un trou.
Un coup qu'on est à la descente
Gn'a pus moyen d'caler la roue.
Et l'charr'quier, qui m'nait gens et bêtes,
Peut pus s'mener... son coeur s'arrête,

Ses yeux s'brouill'nt, sa raison fout l'camp ;
Et, dans la fiév'er du délire,
En s'raidissant, i' cess'pas d'dire
C'qu'i' gueulait à ses ch'vaux, dans l'temps :

Hu, Dia, Huo !
Bon Guieu d'cochon, Bon Guieu d'chameau ! !...

LES CH'MINS

En ce temps-là, c'était l'Empire ou la République
Ou c'était l'Roué : ça vaut pas la peine d'eune esplique !
Dans un bourg, par le val de Louére ou la Bieauc'blon.de,
Deux femm's fir'nt chouér eun' bessounné d'leu' gidouill'ronde :
La p'ermière eut deux gas, et deux garces la s'conde.
On apla les gas : Jean et Jacques,
Les garces : Touenette et Marie.
Les gas étint coumm' deux grous oeufs de Pâques
Et les garces frél's coumm' des oeufs d'pardrix.
I's poussèr'nt près des blés : d'eune an à chaqu'récolte.

On mit les gas en culottes
Et les garc's en cotillons ;
Et i's s'trouvèr'ent - bessons, bessoun'ns - après l'école,
Les gas portant barbes folles,
Les garc's avec des tétons.

I's s'trouvèr'nt dans eune plaine oùsque c'était la vie
Par les bissons d'mûr's douc's et les tallé's d'orties,
Et i's voi'nt le bounheur, en mêm' plac'que l'souleil,
Leu' fer' signe, au fin bout d'la plain' nouère et varmeille,
Et i's partir'nt - bessons, bessoun'ns - tout quat' d'un coup
Pour agripper l'bounheur oùsque j'courons tertous.

Jean et Mari' pri'nt la rout', la grand'rout' tout dréte
Oùsqu'l'aubargiste fum' sa pip' devant l'aubarge,
Oùsqu'la port' des Mairi's s'ouvre aux blancs mariages
Et oùsqu'les gens dounn'nt le bonjour au gard'champête.
La rout', la bounn' route oùsqu'on est hounnête !
Touénette et Jacqu's pri'nt, à tous les hasards des champs,

Les ch'mins d'travar's, les mauvés ch'mins
Oùsqu'on s'aim' sans aut' consent'ment
Que l'consent'ment d'l'Avri' qui vient,
Et oùsqu'on détrousse, à nuit nouère,
Les marchands d'boeu's qu'ont fait des pistol's à la fouère.
Les ch'mins d'travar's, les mauvés ch'mins.

Mari' s'achiésa su' eun' born' de la grand'route,
Ses deux mains su' ses tétons, pour pas qu'on y touche,
Et a r'garda longtemps passer les épouseux :
Ceuss dont les sablots sal's dis'nt les arpents fertiles
Et ceuss'qui sont flusqués pour teni' plac's en ville.
Enfin, a suivit Jean l'pus rich' de ces moncieux.
I's sortir'nt de d'cheu l'mair' pour entrer cheu l'curé
Et l'souér des noc's pour fer' le compt' des billets d'mille,
A r'tira ses deux mains crouésé's su' son corset.

Touénette, en counnaissanc'd'amour,
Courantina, tétons au vent,
Ecoutant aux poch's des passants
C'tte chanson des écus sonnants
Qui fait r'dresser l'oreille aux sourds.
Un jour à Jacqu's, un jour à Jean
Et'core à eun aut'e eun aut' jour,
Pour senti' su sa pieau la chatouill'des jaunets

A'laissa leu's mains les fourrer dans son corset.

Jean et Marie eur'nt eun'boutique au long d'la route.
Et leu' noms à la porte en lett'ers grand's et grousses.
Pernant l'Argent, derrière un comptouér soulennel
Aux ceuss qu'avint l'moueyen d'et' de leu' clientèle,
I's am'nér'nt la faillit' du concurrent du coin
Qui s'en alla fini d'eune hounourab'el mort
Dans l'foussé aux vaincus, sous les yeux des pus forts !
Jacqu's jeta par d'ssus les moulins sa blous'd'enfance
Et échappa dans l'vent large des mauvés ch'mins
Aux p'erjugés qui vous r'vienn'nt coumm' des vieill's romances.

Pernant l'Argent, en farfourillant dans les sarrures,
Simp'elment oùsqu'y en avait, aux ceux qui 'nn'avint,
I'mit un pauv' chat'lain dépouillé en posture
D'endousser eun' besace et d'aller qu'ri son pain !

Et l'mond'par les cités novell's et les bourgs vieux,
R'gardait aller, avec des jug'ments dans la bouche :
Jean et Mari' su' la grand'route.
Môssieu ! Madam' ! Madam' ! Môssieu !
La Touenette et l'Jacqu's, dans les michants ch'mins,
Putain ! Voleux ! Voleux ! Putain !

Mais eun hivar la neig' tomba
Quinz' jours, troués s'main's, sans fin ni cesse ! ...
Epésse, épésse !
Par d'ssus les born's, par d'ssus les pa's,
De tell'magnier' qu'alle enterra
La dret' route et les ch'mins tortus
Et qu'les deux garc's, et qu'les deux gas,
Malgré tout's les étouél's du ciel
S'y trouver'nt bel et ben perdus !

Si ben perdus ! ... qu'au moues d'dégel
L'même mond', par les cités novell's et les bourgs vieux
R'gardait aller, avec d'aut's jug'ments dans la bouche
L'Jacqu's et la Touénett' (par maldounn !) sur la grand'route,
Môssieu ! Madam' ! ... Madam' ! Môssieu !
Marie et Jean (par maldounn) dans les michants ch'mins,
Putain ! Voleux ! ... Voleux ! Putain !

Et moun histouer' s'arrête à c't'heure...
Vous v'lez savouér si qu'i's ont agrippé l'bounheur ?
Non ! ... l'bounheur,
I' s'agripp' pas ! Pus on l'approch', pus i' s'racule.
Mais ça se r'ssemb'el tout d'mêm' ben
Eune hounnet' femme et eun' putain,
Eun hounnéte houmme et eun' crapule !

LE CHRIST EN BOIS

Bon guieu ! la sal'commune ! ... A c'souèr,
Parsoune a voulu m'ar'cevouér
Pou' que j'me gîte et que j'me cache
Dans la paille, à couté d'ses vaches,
Et, c'est poure ren qu'j'ai tiré
L'cordon d'sounnette à ton curé
Et qu'j'ai cougné cheu tes déviotes :
Les cell's qui berdouill'nt des pat'nôt'es
Pour aller dans ton Paradis...
S'ment pas un quignon d'pain rassis
A m'fourrer en travars d'la goule...
I's l'gard'nt pour jiter à leu's poules ;
Et, c'est pour ça qu'j'attends v'ni d'main
Au bas d'toué, su' l'rabôrd du ch'min,
En haut du talus, sous l'vent d'bise, .
Qu'ébran'les grands bras d'ta crouéx grise...
Abrrrr ! ... qu'i' pinc'fort el'salaud !
E j'sens mon nez qui fond en ieau
Et tous mes memb'ers qui guerdillent,
Et mon cul g'lé sous mes penilles ;
Mais, tu t'en fous, toué, qu'i' fass'frouéd :
T'as l'cul, t'as l'coeur, t'as tout en boués !

Hé l'Christ ! T'entends-t-y mes boyaux
Chanter la chanson des moignieaux
Qui d'mand'nt à picoter queuqu'chose ?
Hé l'Christ ! T'entends-t-y que j'te cause
Et qu'j'te dis qu'j'ai-z-eun' faim d'voleux ?
Tell'ment qu'si, par devant nous deux,
L'passait queuqu'un su' la route,
Pour un méyion coumm' pour eun' croûte,
I' m'sembl'que j'frais un mauvais coup ! ...
Tout ça, c'est ben, mais c'est point tout ;
Après, ça s'rait en Cour d'assises
Que j'te r'trouv'rais ; et, quoué que j'dise
Les idée's qu'ça donne et l'effet

Qu'ça produit d'pas avouer bouffé,
Les jug's i's vourin ren entend'e,
Car c'est des gâs qui sont pas tend'es
Pour les ceuss'qu'a pas d'position ;
I's n'me rat'rin pas, les cochons !
Et tu s'rais pus cochon qu'mes juges,
Toué qui m'voués vent' creux et sans r'fuge,
Tu f'rais pas eun' démarch' pour moué :
T'as l'vent', t'as l'coeur, t'as tout en bois !

L'aut'e, el'vrai Christ ! el'bon j'teux d'sôrts
Qu'était si bon qu'il en est mort,
M'trouvant guerdillant à c'tte place,
M'aurait dit : " Couch' su'ma paillasse ! ... "
Et, m'voyant coumm'ça querver d'faim,
I'm'aurait dit : " Coup'-toué du pain !
Gn'en a du tout frés dans ma huche,
Pendant que j'vas t'tirer eun'cruche
De vin nouveau à mon poinson ;
T'as drouét coumm' tout l'monde au gueul'ton
Pisque l'souleil fait pour tout l'monde
V'ni du grain d'blé la mouésson blonde
Et la vendange des sâs tortus... "
Si, condamné, i' m'avait vu,
Il aurait dit aux jug's : " Mes frères,
Qu'il y fout' don' la premier' pierre
C'ti d'vous qui n'a jamais fauté ! ... "
Mais, toué qu'les curés ont planté
Et qui trôn' cheu les gens d'justice,
T'es ren ! ..., qu'un mann' quin au sarvice
Des rich's qui t'mett'nt au coin d'leu's biens
Pour fair' peur aux moignieaux du ch'min
Que j'soumm's... Et, pour ça, qu'la bis'grande
T'foute à bas... Christ ed'contrebande,
Christ ed'l'Eglis ! Christ ed'la Loué,
Qu'as tout, d'partout, qu'as tout en boués ! ...

LA CIGARETTE

Aujourd'hui le temps est épouvantable :
Il pleut et mon coeur s'embête à pleurer.
J'ai pris, d'un paquet traînant sur ma table,
Une cigarette au fin bout doré ;
Et j'ai cru te voir en toilette claire
Avec tous tes ors passés à tes doigts,
Traînant par la vie, élégante et fière
Sous les yeux charmés du monde et de moi.

Refrain

Ah ! la bonne cigarette
Que j'ai fumée...
Pourtant mon coeur la regrette,
O bien-aimée !
Ah ! la bonne cigarette
Que j'ai fumée...
Pourtant mon coeur la regrette,
O bien-aimée !

J'ai pris une braise au milieu des cendres
Et je me suis mis alors à fumer
En m'entortillant dans les bleus méandres
De ma cigarette au goût parfumé ;
Et j'ai cru sentir passer sur mes lèvres
Un baiser pareil aux baisers brûlants
De ta bouche en feu, par les nuits de fièvres
Où je m'entortille entre tes bras blancs.

J'ai jeté ce soir parmi la chaussée
Cigarette morte au feu du tantôt ;
Un petit voyou qui l'a ramassée
Part en resuçant son maigre mégot ;
Et, devant cela, maintenant je pense
Que ton corps n'est pas à moi tout entier,
Que ta chair connaît d'autres jouissances
Et que je te prends comme un mégottier.

COMPLAINTE DE L'ESTROPIE

Au vieux moulin bieauceron
Qui tourne quand la bis'vente,
Qui tourne en faisant ron ron
Coumme un chat qui s'chauffe el'vent'e,

Y'avait eun' fois un pauv'gâs
Qu'avait pour viv' que ses bras.

l'trimait à s'échigner,
En s'maine et même el'dimanche,
Pour qu'les mangeux d'pain gagné
N'n'ayin toujou's su'la planche.

Mais, un jour que son moulin
Grugeait du blé pour la gueule
Des bourgeoisieaux du pat'lin,
S'fit prende el'bras sous la meule...

Et, d'pis qu'i peut pus masser,
l's'trouv' sans l'sou et sans croûte ;
Mais ceuss'qu'il a engraissés,
Tous les bourgeoisieaux, s'en foutent...

Car l'vieux moulin bieauceron
Tourn'toujou's quand la bis'vente,
Tourn' toujou's, en f'sant ron ron
Coumme un chat qui s'chauffe el'vent'e...

Et gn'a core eun aut' meugnier
Qui trim'la s'maine et l'dimanche
Pour qu'les mangeux d'pain gagné
N'n'ayin toujou's su'la planche ! ...

COMPLAINTE DES RAMASSEUX D'MORTS

Cheu nous, le lend'main d'la bataille,
On est v'nu quéri'les farmiers :
J'avons semé queuq's bott'lé's d'paille
Dans l'cul d'la tomb'rée à fumier ;
Et, nout' jument un coup ett'lée,
Je soumm's partis, rasant les bords
Des guérets blancs, des vign's gelées,
Pour aller relever les morts...

Dans moun arpent des " Guerouettes ",
J'n' n'avons ramassé troués
Avec Penette...
J'n' n'avons ramassé troués :
Deux moblots, un bavaroués !

La vieill'jument r'grichait l'oreille
Et v'la-t-y pas qu'tout en marchant,
J'faisons l'ver eun' volte d'corneilles
Coumm' ça, juste au mitan d'mon champ.
Dans c'champ qu'était eun'luzarnière,
Afin d'mieux jiter un coup d'yeux,
J'me guch' dessus l'fait' d'eun' têtierre,
Et quoué que j'voués ?... Ah ! nom de Dieu ! ,,,

Troués pauv's bougr's su' l'devans des mottes
Etint allongés tout à plat,
Coumme endormis dans leu' capote,
Par ce sapré' matin d'verglas ;
Ils'tin déjà raid's coumme eun' planche :
L'peurmier, j'avons r'trouvé son bras,
- Un galon d'lain'roug' su' la manche -
Dans l'champ à Tienne, au creux d'eun' râ'...

Quant au s'cond, il 'tait tout d'eun' pièce,

Mais eun' ball'gn' avait vrillé l'front
Et l'sang vif de sa bell'jeunesse .
Goulait par un michant trou rond :
C'était quand même un fameux drille
Avec un d'ces jolis musieaux
Qui font coumm' ça r'luquer les filles...
J'l'ont chargé dans mon tombezieu ! ...

L'trouésième, avec son casque à ch'nille,
Avait logé dans nout' maison :
Il avait toute eun' chié' d'famille
Qu'il eusspliquait en son jargon.
I' f'sait des aguignoch's au drôle,
Li fabriquait des subeziots
Ou ben l'guchait su' ses épaules...
I' n'aura pas r'vu ses petiots ! ...

Là-bas, dans un coin sans emblaves,
Des gâs avint creusé l'sol frouéd
Coumm' pour ensiler des beutt'raves :
J'soumm's venu avec nout' charroué !
Au fond d'eun'tranché', côte à côte,
Y avait troués cent morts d'étendus :
J'ont casé su' l'tas les troués nôt'es,
Pis, j'ont tiré la tarr' dessus...

Les jeun's qu'avez pas vu la guarre,
Buvons un coup ! parlons pus d'ça !
Et qu'l'anné' qui vient soit prospare
Pour les sillons et pour les sas !
Rentrez des charr'té's d'grapp's varmeilles,
D'luzarne grasse et d'francs épis,
Mais n' fait's jamais d'récolt' pareille
A nout' récolte ed'd'souéxant'-dix ! ...

COMPLAINTE DES TROIS ROSES

Ah ! quand j'avais vingt ans sounnés,
Ah ! quand j'avais vingt ans sounnés,
Margot s'en allait vouer ses boeufs
Avec eun' ros'roug' dans les ch'veux.
A' m' l'a donné.
Viv'nt les fill's dont j'suis l'amoureux !
J'ai eun' rose, et j'en aurai deux !

Paf ! quand qu'j'étais cor' ben rablé,
Paf ! quand qu'j'étais cor' ben rablé,
J'ai vu la garce au pér' Françoué's
Qu'avait eun' ros'blanch' dans les doué'ts
Et j'y a' volée !
Viv'nt les fill's qui s'fleuriss'nt pour moue !
J'ai deux ros's, et j'en aurai troués !

Bah ! quand j'sés dev'nu ben renté,
Bah ! quand j'sés dev'nu ben renté,
Catin est v'nu m' chatouiller l'nez
Avec eun' rose au coeur fané !
Et j'la ach'tée !
Viv'nt les fill's qui vend'nt ces ros's-là !
J'ai troués ros's, mais j'en veux pus qu'ça.

Las ! me v'là vieux, me v'là ruiné,
Las ! me v'là vieux, me v'là ruiné,
Y a pus d'ros's roug's à l'âge que j'ai.
Des blanches ? Foli ! Faut pus songer
Mém' aux fanées.
Viv'nt les fill's qui m'aimeront pus !
Moué, j'ai troués ros's et j'meurs dessus.

LES CONSCRITS

V'là les conscrits d'cheu nous qui passent ! ...
Ran plan plan ! L'tambour marche d'avant ;
Au mitan, l'drapieau fouette au vent...
Les v'là ceuss'qui r'prendront l'Alsace !

I's vienn'nt d'am'ner leu' numério
Et, i's s'sont dépêchés d'le mett'e :
Les gâs d'charru' su' leu' cassiette,
Les gâs d'patrons su'leu' chapieau.

Tertous sont fiârs d'leu'matricule,
Coumme eun' jeun' marié d'son vouél'blanc ;
Et c'est pour ça qu'i's vont gueulant
Et qu'on les trouv' pas ridicules.

I's ont raison d'prend'du bon temps !
Leu' gaîté touche el'coeur des filles ;
Et, d'vouèr leu's livré's qui pendillent,
Les p'tiots vourin avouèr vingt ans.

Les vieux vourin êt'e à leu'place ;
Et, d'avant leu's blagu's de saligauds,
Des bouhoumm's tout blancs dis'nt : " I faut
Ben, mon guieu ! qu'la jeuness'se passe... "

Et don', coumm'ça, bras-d'ssus, bras-d'ssous,
I's vont gueulant des cochonn'ries.
Pus c'est cochon et pus i's rient,
Et pus i's vont pus i's sont saouls.

Gn'en a mém' d'aucuns qui dégueulent ;
Mais les ceuss'qui march'nt core au pas,
Pour s'apprend'e à fair' des soldats,
I's s'amus'nt à s'fout' su' la gueule.

Pourquoué soldats ? I's en sav'nt ren,
- I's s'ront soldats pour la défense
D'la Patri' ! - Quoué qu'c'est ? - C'est la France...
La Patri' !... C'est tuer des Prussiens !...

La Patri' ! quoué ! c'est la Patri' !
Et c'est eun' chous'qui s'discut' pas !
Faut des soldats ! ... - Et c'est pour ça
Qu'à c'souér, su' l'lit d'foin des prairies,

Aux pauv's fumell's i's f'ront des p'tits,
- Des p'tits qui s'ront des gâs, peut-être ? -
A seul'fin d'pas vouer disparaître
La rac'des brut's et des conscrits.

CRUELLE ATTENTE

Un soir qu'il gelait à tout fendre,
Un gâs de chez nous fut attendre
Une garçaille de chez nous
Au coin du bois, leur rendez-vous
Et, dessous la lune blêmie,
Histoire de passer le temps,
En attendant sa mie
Le gars allait chantant...
Le gars allait chantant
En attendant sa mie,
En attendant sa mie.

Du haut des cieux tendus de crêpes,
Comme un essaim de folles guêpes
De la neige dégringola.
Et la belle n'était pas là...
Lors, par la campagne endormie,
Dans son lit glacial et blanc,
En attendant sa mie
Le gars allait tremblant...
Le gars allait tremblant
En attendant sa mie. (bis)

Pendant tout ce temps la garçaille
Faisait d'amour grande ripaille
Au coin du feu bien chaudement,
Entre les bras d'un autre amant;
Et, pressentant cette infamie,
Pauvret au cœur naïf et franc,
En attendant sa mie
Le gars allait pleurant...
Le gars allait pleurant
En attendant sa mie. (bis)

Le mordit de baisers la bise;
Le gel à travers sa chemise
Ses fines aiguilles planta,
Et pour lui le hibou chanta,
Si bien que, quand l'aube palie
Au-dessus du bois apparut,
En attendant sa mie
Le pauvre gars mourut...
Le pauvre gars mourut
En attendant sa mie. (bis)

DANS LE JARDIN DU PRESBYTERE

Y a des pouériers en espaliers
Qu'écartent des branches grises :
Leu's bras qu'on a crucifiés !
Au long des murs de l'église, '
Et ces pouériers, coumme il convient
A la natur' de la terre,
Sont des pouériers de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

Aux alentours du moués d'mari',
Aux temps des mess's printanières,
L'parfum des vieux pouériers fleuris
Monte a coûté des prières ;
Et quand l'automne à son tour, vient
Accompli' son ministère,
On cueill'des pouér's de "Bon chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

Ah ! bell's pouér's douc's au grain léger,
C'est y pas - putout qu'eun' poumme !
Vous, qu'et's cause -du premier péché
Dans l'jardin du premier houmme ?...
Ah ! pouér's fondant's coumme un miel fin
Qu'embaume et qui désaltère...
Ah ! pouér's, bounn's pouér's de "Bon Chrétien",
Dans l'jardin du presbytère !...

Nout' curé mang' les fruits piochés
Par les merl's et les abeilles,
Pis, il emporte à l'Evêché
Les plus bieux dans eun' corbeille,
Mêm' je n' sais pas queue qui le r'tient
D'en envoéyer au Saint-Père...
Y a tell'ment d'pouér's de "Bon Chrétien"
Dans l'jardin du presbytère.

LE DERAILLEMENT

Un peineux avait pris eun' foués
L'mêm' train qu'son voisin : un bourgeoués.

L'train les roulait ben doucett'ment
Chacun dans leu' compartiment :

En troisiém' classe el'pauv' peineux
Guerdillait su' un banc pouilleux,

Tandis qu'en première el'bourgeoués
S'carrait l'cul dans l'v'lours et la souée.

Mais'tt' à coup, avant d'arriver
V'là l'train qui s'met à dérailler,

Et, quand qu'après on détarra
Deux morts qu'avint pus d'têt's ni de bras,

Parsounn' put dir' lequel des deux
Qu'était l'bourgeoués ou ben l'peineux

LA DERNIERE BOUTEILLE

Les gas ! apportez la darniér' bouteille
Qui nous rest' du vin que j'faisions dans l'temps,
Varsez à grands flots la liqueur varmeille
Pour fêter ensembl'mes quat'er vingts ans...
Du vin coumm' c'ti-là, on n'en voit pus guère,
Les vign's d'aujord'hui dounn'nt que du varjus,
Approchez, les gas, remplissez mon verre,
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

Ah ! j'en r'boirai pus ! C'est ben triste à dire
Pour un vieux pésan qu'a tant vu coumm' moue
Le vin des vendang's, en un clair sourire
Pisser du perssoué comme l'ieau du touet ;
On aura bieu dire, on aura bieu faire,
Faura pus d'un jour pour rempli' nos fûts
De ce sang des vign's qui rougit mon verre.
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

A pesant, cheu nous, tout l'mond'gueul'misère,
On va-t-à la ville où l'on crév' la faim,
On vend poure ren le bien d'son grand-père
Et l'on brûl'ses vign's qui n'amén'nt pus d'vin ;
A l'av'nir le vin, le vrai jus d'la treille
Ça s'ra pour c'ti-là qu'aura des écus,
Moué que j'viens d'vider nout' dargnier' bouteille
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus.

LES DEUX CHEMINEUX

Hé ! l'cabaretier, au tournant du ch'min,
J'somm's deux chemineux qu'ont chacun eun' gueule
Pus chaude et pus sèch' que l'chaum' des éteules.
Hé ! l'cabaretier, au tournant du ch'min,
Toué qu'as des futail's et un cellier plein,
Va quéri à boire et vers'-nous un coup !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! le boulanger, su' la plac' du bourg,
J'somm's deux chemineux qu'ont l'vent' qui commence
A leur chantouanner eun' drôle ed romance !
Hé ! le boulanger, su' la plac' du bourg,
Apport'-nous la mich' que tu r'tir's du four,
Et pass' ton coutieau, qu'on s'en coupe un bout !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! la garce bell', dans l'boug' plein d'soulauds,
J'somm's deux chemineux qui pass'nt leurs nuitées
Sans jamais r'cevoir la moindr' bécotée.
Hé ! la garce bell', dans l'boug' plein d'soulauds,
Ouvre-nous tes bras, et bourr'-nous d'bécots
Jusqu'à c'que tu voi's que j'en soyins saouls !
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

Hé ! Môssieu l'curé, au templ' du bon Dieu,
J'somm's deux chemineux qui cassons nout' pipe,
Mais qu'ont ben vécu dans les bons principes !
Hé ! Môssieu l'curé, au templ' du bon Dieu,
Vous nous direz-t-y eun' prière ou deux
Avant qu'on nous jitt' tertous dans l'mêm' trou ?
- Les gâs, v'avez-t-y des sous ?

LE DISCOURS DU TRAINEUX

Môssieu, j'traînais coumme ed' coutume.
J'tomb' dans eun' foule où qu'des légumes
En queue d'morue :
L'préfet, l'mair', l'archiviss du bourg,
Inaugurint en troués discours
Vout'e estatue !

Tertous ont fièr'ment ben parlé :
On vouét qu' c'est des gâs qu'est allé
Dans les écoles !
Moué, môssieu, j'sés guère orateur ;
Mais quoué ! j'soumm's pus qu'nous deux, à ct'
heure :
J'prends la parole !

Et, d'abord, j'ai dans les vingt ans ;
Vous, v'ét's morts, mais ça dit pas quand
Qu'v's avez pu naît'e ?
V'ét's du pat'lin : moué, j'sés d'ailleurs ;
J'ai, par conséquent, pas l'honneur
De vous counnaît'e !

J'peux pas discuter : j'discut' pas
Les victouér's ou les almanachs
D'vout'e existence ;
Et, tout c'que v's avez dit ou fait,
C'est parfait, môssieu, c'est parfait !
J'l'approuv' d'avance !

Vout' figur' n'a ren qui déplaise :
J'en ai crouésé des plus mauvaises
Au coin des routes !
Mais, pour la fer' vouér en plein bronze
Plac' du Martroué, sous les quinconces,
Comben qu'ça coûte ?

Dix mill' francs ! Et putôt pus qu' moins !
Qu'i's gueul'nt partout, les citouéyens
D'vout' vill' native.
Dix mill' francs ! Au prix oùsqu'est l'pain
Ça f'rait comben d'hotté's, comben
D'mich's de quat' liv'es ?

Or, moué, j'ai pas bouffé, môssieu,
Depis un jour, depis huit lieues.
Ça, c'est trop fort !
Mais, si tant haut qu' v' avez pété,
Vous pétez pus à l'heure qu'il est.
Moué, j'pète encore !

Dix mill' francs ! Ça vous fait bell' jambe,
A vous qu'on r'trouv'rait pas un memb'e
Dans la terr' nouére !
Dix mill' francs pour eune estatue !
Dix mill' francs ! Dix mill' francs d'foutus !
C'est ça, la glouére !

Et v'là c'que c'est qu'eun homme illust'e
Qu'a p't-ét'e été humain et juste
Dans l'temps jadis !
C'est queueque rev'nant en ferraille
Qu'entass' dans son vent' sans entraille
Le pain d'nout' vie !

Et c'est tout, tout c'que ma langu' trouve
Au travers d'la faim qui m'alouve
A tourner d'mieux...
Mais, dans leu's discours à flafla,
Pas un des aut's avait dit ça :
J'vous l'dis, môssieu ! ..,

LA DOT

O les parcepteurs ! O les capitaines
Qu'épous'nt des femm's qu'ont des grou's sacs de dot,
Ah ! la dot ! la dot ! la dot ed' la mienne !...
- V'allez-t-y m'trouver berlaudin vous aut'es,
O les parcepteurs ! O les capitaines !

V'là l'histouère : Avant qu' je n' parte au sarvice,
J' m'étais fait cheu nous eun' tit' bonne amie ;
A c't âge, alle avait quasiment point d' vices
Et ça me r'tenait d'la biger pus loin
Qu' son bec ros' qui v'nait de li-même me qu'ri'
Des bécots pus simpl's qu'eun' becqué' d'bon pain.

J'y réclamaï s'ment : « Attends-moué qu'je r'vienne...
Troués ans, ça pass' vite ! ... et j'nous marierons...
Tu s'ras tout en blanc, du vouéle à la tréne !
Gn' aura des pogné's d'rubans au violon ! »
Et pis, j' sés parti !

- « Eun'! deuss !... par l'flanc douéte !
Poch'té !... filer doux !... fout' huit jours ed' bouéte ! »
...Enfin, du moment qu' c'est pour la Patrie !...
Mais, pendant c'temps-là, ma 'tit' bonne amie
S' faisait enjôler par un bourgeoisieu,
Et quand j'sés r'venu, après mon rabiote,
Je n' l'ai pus r'trouvée au mitan d'la ronde
Des jeuness's ben sag's qui dans'nt aux fins d' vêp'es :
All' 'tait à Paris, qu'jaspotait tout l'monde,
All' 'tait à Paris, qui fesait la gouépe !

- Allons bon !... c'est dit !... je n'la r'vouerrai pus ! -
Et j'ai rempogné l' manch'ron d'la charrue ;
Labours et charroués ont mangé mes s'maines,
J'ai jité mes Dimanch's dans la bouésson
Tandis qu' les aut's fill's passin dans la plaine...
All's 'tin tout en blanc, du vouéle à la tréne,
Gn' avait des pogné's d'rubans au violon !

Mais un bieau matin... Ell'... v'là qu'à's'raméne...
Non ! tout's les gothons n'amass'nt pas des rentes :
Ses cott's tout's guené's aux filoch's qui pendent,
Ses façons d'causer, ses façons d'sourire,
Ses façons d'aller sont là pour el' dire !...
L'Monde y a fait deux goss's qu'alle a su' les bras ;
A' rapporte queuqu's restants d'maladies
Qui vous guett'nt toujou's dans ces méquiers-là,
A' rapporte un coeur qu'est tell'ment aigri
Qu'i' s'peux ben qu'l'Amour ne r'vienn' pus cheu li,
Et des pauv'ers vic's pour oublier ça !

C'est tout d'même eun' fill' de pus dans l'pays,
Eun' fill' de pus qu'est bonne à marier...
Hé ! les parcepteurs ! hé ! les capitaines,
Les bieaux épouseux !... qui qu'c'est qui veut qu'ri'
La fille, et la dot que l'Monde y a baillée ?

Eh ben ! ça s'ra moué !... pis qu'ertous dis'nt non...
Aprés tout, c'était ma 'tit' bounne amie...
Dam' du coup ! gn'aura vouél' blanc ni blanch' tréne !
Gn' aura pas d'rubans !... gn' aura pas d'violons !
Mais j'nous marierons tout d'même et quand même.

O les parcepteurs ! O les capitaines
Qu'épous'nt des femm's qu'ont des grous sacs de dot,
La mienne a coumm' dot un grous sac de peine :
Faut qu'un gâs racheut' les sal'tés aux aut'es,
O les parcepteurs ! O les capitaines !!!

LES DRAGEES

Maintenant le drôle est chrétien.
— Tant mieux, ça va bien !
Et nous sortons de la chapelle
Tous les deux ma belle.
Vite, elle met la main au fond
D'un bleu pocheton.
Et, parmi la foule aguichée,
Jette des dragées.

Refrain

Jette des dragées, Madeleine !
(C'est toi la marraine !)
Mais garde-m'en-z-une en ta main ?
(C'est moi le parrain !)

Aux gas qui tendent leur chapeau :
— Par ici, plus haut !
Elle sème, en son gai délire,
Dragées et sourires !
Les sourires qui me sont chers
Et les bonbons clairs
Vont choir sur les gas qu'ils arrosent
D'une averse rose...

Faut voir se bousculer les gas !
— Mais poussez donc pas !
Autour de la manne fleurie
Que répand ma mie :
S'il ne tombe pas, à tout coup,
Des dragées pour tous,
Les sourires, pour tout le monde,
Tombent, à la ronde !

Cela ne me rend pas jaloux.
— Mais non, pas du tout !
Car cette dragée qu'elle garde
Dans sa main mignarde,
Tantôt, quand nous serons rentrés,
Je la croquerai
Entre sa bouche où viendront luire
De nouveaux sourires !

DRAPEAUX

L'heure patriotique du tirage au sort
A fait vibrer le beffroi légal des mairies,
Les gas aux grands yeux bons sont devenus conscrits
Et leur troupeau dévale par les rues
Sous le geste dur des houlettes tricolores.

En les voyant ainsi passer, les filles belles
Qui s'avancent par la paix fleurie des venelles,
Se demandent en leur naïveté, pourquoi
L'on gaspille ainsi bêtement si belle soie.

Holà ! nos galants aimés. Holà ! disent-elles,
Baillez-nous l'étoffe jolie de vos drapeaux,
Nous en ferons des robes bleues, rouges ou blanches
Et nous les froisserons aux danses des dimanches
Contre votre cœur qui s'en montrera plus tendre.

Mais les galants passent et s'en vont sans comprendre
Le bon désir des amantes qui restent seules...
Et demain les drapeaux leur seront des linceuls.

LES DRAPS SECHENT SUR LE FOIN

Quoué qu'a tombé su' la prairie
Pour qu'on la rev'i coumm' ça tout' blanche ?
Tomb' pas d'neige en plein coeur d'avri' :
Ça f'rait framer l'yeux aux parvenches.

Eh ! ben, v'là c'que c'est : à c'matin
On a fait la lessive à la ferme,
Et les draps prop's séch'nt su' le foin
Et sous le hâl' qui souff'el ferme.

Les draps sèch'nt, les draps oùsqu'on s'fourre ;
Quasi coumme el' soulé se couche,
Ereintés par la tâch' du jour
Et oùsqu'on s'endort coumm' des souches.

Les draps d'sommeil, les draps d' repos
Qu'entend'nt ronfler sans fin ni cesse,
Mais qu'entend'nt pas souvent d'bécots
Et qui sent'nt pas souvent d'caresses.

Les pauv'ers draps à qui qu'll'amour
S'en vient pas souvent fair' visite,
Et, si ça y arrive un bieu jour,
Il ent'e, i' sort, et r'fil' ben vite.

Les draps sèch'nt et par-dessous eux,
Sans qu'on y voi' ren, les foins poussent,
Les foins oùsque les amoureux
Ont coulé des minut's si douces,

Les foins pleins d'petits creusillons
Qui sont autant d'gîtions d'amour
Que les coup'les en contravention
Ont s'més coumm' ça su' leu' parcours.

Les draps sèch'nt, et les foins sent'nt bon,
I's sent'nt la chair de fille et d'mâle
Et guerdill'nt encor des frissons
Du gas qu'ensarr' la garc' qui râle.

Les draps sèch'nt et, tout en séchant,
Les foins qui sent'nt bon les parfument,
Les v'là secs ! au soulé' couchant
I's s'ront à leu' plac' de coutume

Dans les grands lits aux grands ridieaux
Et, à c'souer, la chandell' soufflée,
L'mait' ed' ferme encore tout vieillot
Sentira son coeur s'éveiller.

L'charr'quier ira r'trouver la bonne
Et la bonn' le coursera point,
L' porcher r'grett'ra d'avouer parsonne
Pasqu' les draps sentiront les foins.

VOLUME 2

L'ECOLE

Les p'tiots matineux sont 'jà par les ch'mins
Et, dans leu' malett' de grouse touél' blue
Qui danse et berlance en leu' tapant l'cul,
I's portent des liv's à coûté d'leu pain.

L'matin est joli coumm' trent'-six sourires,
Le souleil est doux coumm' les yeux des bêtes...
La vie ouvre aux p'tiots son grand liv' sans lett'es
Oùsqu'on peut apprend' sans la pein' de lire :
Ah ! les pauv's ch'tiots liv's que ceuss' des malettes !

La mouésson est mûre et les blés sont blonds ;
I's pench'nt vars la terr' coumm' les tâcherons
Qui les ont fait v'ni' et les abattront :
Ça sent la galette au fournil des riches
Et, su' la rout', pass'nt des tireux d'pieds d'biche.
Les chiens d' deux troupets qui vont aux pâtis,
Les moutons itou et les mé's barbis
Fray'nt et s'ent'erlich'nt au long des brémailles
Malgré qu'les bargers se soyin bouquis
Un souèr d'assemblé', pour eune garçaille.
Dans les ha's d'aubier qu'en sont ros's et blanches,
Les moignieaux s'accoupl'nt, à tout bout de branches,
Sans s'douter qu'les houmm's se mari'nt d'vant l'Maire,
Et i's s'égosill'nt à quérrier aux drôles
L'Amour que l'on r'jitt' des liv's de l'école
Quasi coumm' eun' chous' qui s'rait pas à faire.
A l'oré' du boués, i' s'trouve eun' grand crouéx,
Mais les peupéiers sont pus grands dans l'boués.
L'fosséyeux encave un mort sous eun' pierre,
On baptise au bourg : les cloches sont claires
Et les vign's pouss' vart's, sur l'ancien cim'tière !

Ah ! Les pauv's ch'tiots liv's que ceuss' des malettes !
Sont s'ment pas foutus d'vous entrer en tête
Et, dans c'ti qu'est là, y a d'quoué s'empli l'coeur !
A s'en emplir l'coeur, on d'vienrait des hoummes,
Ou méchants ou bons - n'importe ben coumm' ! -
Mais, vrais coumm' la terre en friche ou en fleurs,
L'souleil qui fait viv'e ou la foud' qui tue.
Et francs, aussi francs que la franch' Nature,
Les p'tiots ont marché d'leu's p'tit's patt's, si ben
Qu'au-d'ssus des lopins de seigle et d'luzarne,
Gris' coumm' eun' prison, haut' coumm' eun' casarne
L'Ecole est d'vant eux qui leu' bouch' le ch'min.

L'mét' d'école les fait mett'e en rangs d'ougnons
Et vire à leu' têt' coumm' un général :
« En r'tenu', là-bas !... c'ti qui pivott' mal !... »
Ça c'est pou' l'cougner au méquier d'troufion.

On rent' dans la classe oùsqu'y a pus bon d'Guieu :
On l'a remplacé par la République !
De d'ssus soun estrad' le mét' leu-z-explique
C'qu'on y a expliqué quand il 'tait coumm' eux.
I' leu' conte en bieu les tu'ri's d' l'Histouère,

Et les p'tiots n'entend'nt que glouère et victouère :
l' dit que l'travail c'est la libarté,
Que l'Peuple est souv'rain pisqu'i' peut voter,
Qu'les loués qu'instrument'nt nous bons députés
Sont respectab's et doiv'nt êt respectées,
Qu'faut payer l'impôt... « Mòssieu, j'ai envie !...
- Non !... pasque ça vous arriv' trop souvent ! »
l' veut démontrer par là aux enfants
Qu'y a des règu's pour tout, mêm' pou' la vessie
Et qu'i' faut les suiv' déjà, dret l'école.

l' pétrit à mêm' les p'tits çarvell's molles,
l' rabat les fronts têtus d'eun' calotte,
l' varse soun' encr' su' les fraîch's menottes
Et, menteux, fouéieux, au sortu' d'ses bancs
Les p'tiots sont pus bons qu'à c'qu'i' les attend :

Ça f'ra des conscrits des jours de r'vision
Traînant leu' drapieau par tous les bordels,
Des soldats à fout'e aux goul's des canons
Pour si peu qu'les grous ayin d'la querelle,
Des bûcheux en grippe aux dents des machines,
Des bons citoyens à jugeotte d'ouée :
Pousseux d'bull'tins d'vote et cracheux d'impôts,
Des cocus devant l'Eglise et la Loué
Qui bav'ront aux lèv's des pauv's gourgandines,
Des hounnètes gens, des gens coumme i'faut
Qui querv'ront, sarrant l'magot d'un bas d'laine,
Sans vouèr les étouel's qui fleuriss'nt au ciel
Et l'Avri' en fleurs aux quat' coins d'la plaine !...

Li ! l'vieux mét' d'école, au fin bout d'ses jours
Aura les ch'veux blancs d'un déclin d'âg' pur ;
l' s'ra ensarré d'l'estime d'tout l'bourg
Et touch'ra les rent's du gouvernement...

Le vieux maît' d'écol' ne sera pourtant
Qu'un grand malfaiseux devant la Nature !..

LES ELECTEURS

Ah ! bon Guieu qu'des affich's su' les portes des granges !...
C'est don' qu'y a 'cor queuqu' baladin an'hui dimanche
Qui dans' su' des cordieaux au bieau mitan d'la place ?
Non, c'est point ça !... C'tantoût on vote à la mairie
Et les grands mots qui flût'nt su' l'dous du vent qui passe :
Dévouement !... Intérêts !... République !... Patrie !...
C'est l'Peup' souv'rain qui lit les affich's et les r'lit...

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'en vont aux champs, ni pus ni moins qu'tous les aut's jours
En fientant d'loin en loin l'long des affich's du bourg.)

Les électeurs s'en vont aux urn's en s'rengorgeant,
« En route !... Allons voter !... Cré bon Guieu ! Les bounn's gens !...
C'est nous qu'je t'nons à c't'heur' les mâssins d'la charrue,
J'allons la faire aller à dia ou ben à hue !
Pas d'abstentions !... C'est vous idé's qui vous appellent...
Profitez de c'que j'ons l'suffrage univarsel !... »

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Pâtur'nt dans les chaum's d'orge à bell's goulé's tranquilles
Sans s'ment songer qu'i's sont privés d'leu's drouéts civils.)

Y a M'sieu Chouse et y a M'sieu Machin coumm' candidat.
Les électeurs ont pas les mêm's par's de leunettes :
- Moué, j'vot'rai pour c'ti-là !... Ben, moué, j'y vot'rai pas !...
C'est eun' foutu crapul' !... C'est un gas qu'est hounnête !...
C'est un partageux !... C'est un cocu !... C'est pas vrai !...
On dit qu'i fait él'ver son goss' cheu les curés !...
C'est un blanc !... C'est un roug' !... - qu'i's dis'nt les électeurs :
Les aveug'els s'chamaill'nt à propos des couleurs.

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'fout'nt un peu qu'leu' gardeux ait nom Paul ou nom Pierre,
Qu'i' souét nouér coumme eun' taupe ou rouquin coumm' carotte
I's breum'nt, i's bé'l'nt, i's glouss'nt tout coumm' les gens qui votent
Mais i's sav'nt pas c'que c'est qu'gueuler : « Viv' Môssieu l'Maire ! »)

C'est un tel qu'est élu !... Les électeurs vont bouére
D'aucuns coumme à la noc', d'aut's coumme à l'entarr'ment,
Et l'souèr el' Peup' souv'rain s'en r'tourne en brancillant...
Y a du vent !... Y a du vent qui fait tomber les pouères !

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Prenn'nt saouilé' d'harb's et d'grains tous les jours de la s'maine
Et i's s'mett'nt pas à chouèr pasqu'i's ont la pans' pleine.)

Les élections sont tarminé's, coumm' qui dirait
Que v'là les couvraill's fait's et qu'on attend mouésson...
Faut qu'les électeurs tir'nt écus blancs et jaunets.
Pour les porter au parcepteur de leu' canton ;
Les p'tits ruissieaux vont s'pard' dans l'grand fleuv' du Budget

Oùsque les malins pèch'nt, oùsque navigu'nt les grous.
Les électeurs font leu's courvé's, cass'nt des cailloux
Su' la route oùsqu' leu's r'présentants pass'nt en carrosses
Avec des ch'vaux qui s'font un plaisi' - les sal's rosses ! -
De s'mer des crott's à m'sur' que l'Peup' souv'rain balaie...

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
S'laiss'nt dépouiller d'leu's oeufs, de leu' laine et d'leu' lait
Aussi ben qu's'i's -z- avin pris part aux élections.)

Boum !... V'là la guerr' !... V'là les tambours qui cougn'nt la charge...
Portant drapieu, les électeurs avec leu's gâs
Vont terper les champs d'blé oùsqu'i's mouéssounn'ront pas.
- Feu ! - qu'on leu' dit - Et i's font feu ! - En avant Arche !-
Et tant qu'i's peut'nt aller, i's march'nt, i's march'nt, i's marchent...
...Les grous canons dégueul'ent c'qu'on leu' pouss' dans l'pansier,
Les ball's tomb'nt coumm' des peurn's quand l'vent s'cou' les peurniers
Les morts s'entass'nt et, sous eux, l'sang coul' coumm' du vin
Quand troués, quat' poun's solid's, sarr'nt la vis au persoué
V'là du pâté !... V'là du pâté de peup' souv'rain !

(Les vach's, les moutons,
Les oué's, les dindons
Pour le compte au fermier se laiss'nt querver la peau
Tout bounnement, mon giéu !... sans tambour ni drapieu.)

...Et v'là !... Pourtant les bét's se laiss'nt pas fér' des foués !
Des coups, l' tauzieu encorne el' saigneux d'l'abattoué...
Mais les pauv's électeurs sont pas des bét's coumm's d'aut'es
Quand l'temps est à l'orage et l'vent à la révolte...
I's votent !...

L'ENFERMEE

J'vis cheu mes enfants pasqu'on m'trouv' berlaude :
I's m'coup'nt du pain blanc, rapport à mes dents ;
I's m'donn'nt de la soup' ben grasse et ben chaude,
Et du vin, avec deux bouts d'sucr' dedans.
I's font du ben-aise autour de moun âge ;
Mais, ça c'est l'méd'cin qu'en est caus', ben sûr !
I's m'enferm'nt dans l'clos comme eun pie en cage,
Et j'peux pas aller pus loin qu'les quat'murs.

La porte !
I's veul'nt pas me l'ouvri'... la porte !
Quoué que j'leu-z-ai fait, qu'i's veul'nt pas que j'sorte?
Mais ouvrez-la moué don'..., la porte !...

...Hé ! les biaux faucheux qui part'nt en besogne !
Non ! j'sés pas berlaud'... j'ai tous mes esprits !
J'sés mêm' 'cor solide, et j'ai forte pogne ;
S'i'vous faut queuqu'un pour gerber, v'nez m'qu'ri.
J'voudrais ben aller aux champs comm' tout l'monde ;
J'ai hont' de rester comm' ça sans oeuvrer,
A c'tte heur' qu'i' fait doux et qu'la terre est blonde...
Si vous m'défermez, c'est vous qu'hérit'rez !

...Hé ! mon bieu Jean-Pierr', qu'est déjà qui fauche,
I's dis'nt que j'ses vieill'... mais tu sais ben qu' non :
A preuv' c'est que j'sés 'cor si tell'ment gauche
Que j' fais l'coqu'licot en disant ton nom.
Va, j'nous marierons tout d'même et quand même,
Malgré qu't'ay's pas d'quoué pour la dot que j'ai !...
Viens-t-en m'défermer, si c'est vrai qu'tu m'aimes,
Et courons ach'ter l'bouquet d'oranger !

Mais... l'galant qu'j'appell'... c'est défunt mon homme...
Mais... les biaux faucheux... pass'nt pas, de c'temps-là :
(Mais... ça s'rait don'vrai que j'sés berlaud' comme
I's racont'nt tertous !) l'fait du verglas.
Pourtant, y a queuqu'un qui passe à la porte ?
C'est môssieu l'curé, les chant's et l'bedieau
Qui vienn'nt défermer su' terr' les vieill's mortes
Pour les renfermer dans l'champ aux naviots...

La porte !
On me l'ouvrira ben..., la porte :
L'jour de l'enterr'ment faudra ben que j'sorte...
Vous l'ouvrirez, que j'dis !... la porte !

EN REVENANT DU BAL

Allons, petiot', faut s'en aller !
Les violons ont perdu parole,
Et su' la plac' de l'assemblée
V'là la nuit grand' qui dégringole.

I' faut profiter d'la nuit grande !
Dounn' moué ton bras et partons vite
Pour êt' pus longtemps dans la lande
Avant d'gangner chacun nout' gîte.

Prenons les sent's oùsqu'y a pas d'place
A pouvouèr teni' côte à côte ;
De c'tt' affér'-là, pour que l'on passe,
I' faurra s'sarrer l'un cont' l'autre.

Viens par ici ; des bouffées d'brise
Pass'nt dans les broussail's déjà hautes,
Et ça sent bon dans la land' grise...
Ah ! coumme t'es belle à c'souèr, petiote !

Ah ! coumm' t'es belle ! Et qu'tes yeux brillent !
Ta main ! Coumme alle est p'tiote et blanche !
On dirait eun' main d'petit' fille
Que j'sens qui s'agrippe à ma manche !

Tes ch'veux, c'est eun' soué souple et fine,
Eun' vrai' caress' quand qu'on les touche,
Et ta bouche est fraîch' coumm' deux guignes,
Que j'présume ét' si douc's, si douces !

Mais j'cause-t-y point pour ne ren dire,
Pasqu'après tout c'tte bouchett' rouse
Et ces deux yeux jolis qu' m'attirent,
C'est fait pour d'aut's qu'un pas gran' chouse ?

J'sais ben qu'tu tomb'ras en d'aut's pattes,
- Ça, c'est fatal, - un jour ou l'aut'e,
Ma pauv' mignonn', ma bell' tit' chatte
Mais ton pèr' veut : c'est pas d'ta faute...

Aussi, à c'tt'heure oùsqu'on s'promène
Ren qu' tous les deux, j'me d'mande à cause
Que j'm'ai' mis à causer d'ma peine
Quand ton amour réclame aut' chose !

Viens par ici ! Gn'a eun' cachette,
Un p'tit nid que les grands g'nêts dorent.
Faut pus songer qu'gna des loués bêtes
Et des parents pus bêt's encore !

L'ENSEIGNE

Su' la rout' d'Orléans à Bloués
C'est un rouleux qu'est pris d'froued,
Et v'là qu'i' s'laiss' prend', par la nuit,
A c'tte heure, en avant d'Beaugency !
L'aubargiste a mal à ses nerfs,
Qu'il en fout tout à l'envers !

Ah ! queu cochon d'vent !
Su' la rout' i' vous coupe en deux !
Au bourg, i' farrail' l'enseign' du « Ch'val Blanc » !
Ah ! queu cochon d'vent !
Pauv'er rouleux ! Pauv'er logeux !

« Môssieu, s'ou plaît !... ça vient du nord
A pas fout'e un chien dehors.
Logez-moué sous la r'mise aux ch'vaux ?
- Non ! L'aut' jour, j'ai r'çu deux ch'minots :
(Les gâs coumm' vous, ça n'a pas d'soin)
I's ont mis l' feu dans mon foin ! »

Là-dessus, l'bon logeux s'fourre au lit.
Mais queu nuit ! Coumment dormi ?
C'tte garc' d'enseign' qui gueul' tout l'temps !
Quant au rouleux, s'couch' en plein vent...
Les grains d'sable d'la Mort sont lourds,
Et v'là qu'i' dort coumme un sourd.

Ah ! queu cochon d'vent !
Su' la route i' vous coupe en deux !...
Au bourg, i' farrail' l'enseign' du « Ch'val Blanc » !
Ah ! queu cochon d'vent !...
Chanceux d'rouleux... pauv'er logeux !...

EN SEMANT DU BLE

Belle, en songeant à tes yeux frais,
Mon geste fendant l'aube monotone,
Entre les cieux et les guérets
Je fais mes semailles d'automne !
Mon grain est sain, mon grain est lourd,
Les sillons sont pleins de mystères...
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, avril me fera-t-il voir ?
Du silence roux des glèbes désertes
Jaillir comme des brins d'espoir
Le fin bout des sigelles vertes ?
L'été bondera-t-il ma cour
D'un tas d'or tendre et salulaire ?
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, si, dans mon champ d'avril,
Je ne voyais rien que les quatre bornes ?
Hélas ! le blé sc mourra-t-il
Dans le berceau des sillons mornes ?
Mon champ d'août muet et sourd
Ne sera-t-il qu'un cimetière.
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

Belle, vas-tu faire fleurir
La douce moisson aux gerbes de joie ?
Ou bien mon coeur doit-il mourir
Etouffé dans ta main de soie
Comme le sillon de velours.
Je te sens pleine de mystère...
J'ai mis mon coeur dans ton amour
Comme un grain de blé dans la terre.

EN SUIVANT LEU' NOCE...

On d'vait s'marier su' l'coup d'nos vingt ans,
- (Tes jou's étin douc's comm' le v'lours des péches) - ;
Mais quoué ! dans la vi' du monde, y a tout l'temps,
Quand on veut eun' chos', d'aut's chos' qu'en empêchent.
On s'est en allé chacun d'son côté
Pour pas contrarier des idé's d'famille...
Et, trente ans après, v'là qu'j'allons fêter
Les blanch's épousaill's d'mon gâs et d'ta fille...

En suivant leu noce, ô gué la Marie
Ta fill' c'est 'cor toué !
Mon gâs c'est 'cor moué !
C'est don' ben un peu nous aut's qui s'marient
En suivant leu' noce, ô gué la Marie !...

Voui, ma bounn', ta fille alle a hérité
Des deux p'quit' péch's fréch's de ton doux visage,
Et pus j'm'aperçoués, à la ben zieuter, .
Qu'c'est toué tout' craché' quand qu't'avais soun âge...
Poure c'qu'est d'mon gâs, j'y'ai passé mon coeur,
- Mon coeur de vingt ans qu'a pus ren à fère
Dans eun' vieill' carcass' qui li port' malheur -,
Et l'pauv' coeur a r'pris sa rout' coutumière !...

l' s'est envolé comm' la premiér' foués
Par les champs qui dorm'nt et les blés qui bougent,
Par les vign's en fleurs et le coin du boués,
Pour arriver d'avant l'mêm' touét en tuil's rouges :
Il a r'cougné d'l'aile aux mêm's volets verts
Ousque s'accrochin les vrill's de la vigne ;
Mais, du coup, les deux volets s' sont ouverts
Comm' des bras de bon accueil qui font signe...

Qu'i's ont l'air heureux, à c'tte'heur', nos pequits ! ...
- (Dam ! i' pouss' des fleurs su' tous les cim'tières !) -
Et la joi' qu'i's cueill'nt au jour d'aujord'hui
A poussé su l'tas d'nos ancienn's misères !
... Alle est tout en blanc, li marche à côté,
Et le violoneux râcle avec tendresse :
Tu l'voués, là d'avant nous, qu'est ressuscité
Le bieu rév' défunt de tout' not' jeunesse !

L'ÉPICIER

V'là trois ans qu'je m'sés marié
Pasqu'i' fallait ben qu'je m'marie :
Faut eun' femme à tout épicier
Pour teni' son fonds d'épic'rie ;
J'en ai pris eun' qu'avait quéq'ssous
Mais vieille à pouvoir êt' ma mère.
Songeant qu'bouchett' rose et z-yeux doux
Val'nt moins qu' vieux bas plein, en affaire.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

A c't'heure, après la r'cett' du jour
Quand ej' me couch' comme m'incombe
Après d'ma femm' qu'a pus d'amour,
Mon lit me fait l'effet d'eun' tombe ;
Et dir' que j'me bute à chaqu' pas
Dans joli' brune et belle blonde
Mais ren qu' de m'voir leu causer bas
Ça pourrait fair' clabauder l'monde.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

Quant à c'tte vieill' qui m'fait horreur,
Pas possibl' de m'séparer d'elle :
C'est comme eun' pierr' que j'ai su l'coeur
Et qui yempêch' de bouger l'aile ;
La fair' cornette, en vérité
F'rait ben mal aux yeux d'la « pratique »
Et, si j'venions à nous quitter,
Ça s'rait la mort de ma boutique.

Va chemineux, va, lidéra !
Suis ton coeur oùs qu'i t'mèn'ra !

ET DIRE QU'ON S'AIME !

V'là cor la natur' qui m'taquine,
Dir' qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !
J'partirai dimanche, au tantoût,
Devinez où ?
Dir' qu'i' faut qu'j'aill' charcher des fill's si loin d'cheu nous !

Aux grouss's lanternes, ça s'devine.
Dir' qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !
J'me f'rai mett' des bécots au bout
D'mes quarant' sous.
Dir' que j'pourrais trouver tout ça pour ren cheu nous !

Tant que j'saut'rai des gourgandines
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
La pauv'e en mal de désirs fous,
S'gratt'ra partout... .
Dir' qu'y a des chous's qui f'rins si grand benais cheu nous !

Un jour j'attrap'rai d'la varmine,
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
Ou des mals qu'on entend toujou's
Causer qu'en d'ssous...
Dir' qu'i' faudra que j'rapporte tout ça cheu nous !

Après toute c'te pantomine
(Dire qu'on s'aim' tous deux, la vouésine !)
Quand qu'j'aurai l'âge, et elle itou,
J's'rai soun époux !
Et j'aurai pas manqué aux conv'nanc's de cheu nous !

ETIONS-NOUS BETES

Au temps encor tout frais passé
Où l'on pouvait à chaque danse
Se causer bas et s'embrasser
Sans que ça tire à conséquence ;
Dans ce temps-là d'un air sérieux
Nous causions comme chose faite
De nous marier tous les deux...
Hein !... Crois-tu que nous étions bêtes ?

Non, mais vois-tu cela d'ici ?
La demoiselle de la ferme
Epouser un gâs de Paris
Qui ne peut pas payer son terme ;
Jeune et belle, se marier
Avec une mauvaise tête,
Qui n'a même pas un métier...
Hein ! Crois-tu que nous étions bêtes ?

Il ne chôme pas d'épouseux :
Le gros voisin ou le notaire
Ont des cahiers de billets bleus
Ou des arpents de bonne terre ;
Tu prendras l'un d'eux et feras
Une petite femme honnête ;
Et moi j'irai... je ne sais pas ?...
Hein ! Crois-tu que nous étions bêtes ?

Et, s'il nous arrive jamais
De nous rencontrer dans la vie,
Toi que j'aimais, toi qui m'aimais,
Toi qui voulait qu'on se marie ;
Peut-être en me voyant passer
Las ! détourneras-tu la tête,
Pour ne pas avoir à causer
Du temps où nous étions si bêtes !...

FEU DE VIGNE...

Ils avaient de très belles vignes
Dont le vin loyal et rosé
Était couleur de leur baiser :
Leurs vingt ans furent doux et dignes ;
Puis, champ par champ, pièce par pièce,
Dans le sol de pierre à fusil
La vigne est morte de vieillesse,
Et le bon temps est mort aussi.

Refrain

Y a plus de vin dans le cellier !
Y a plus d'amour sous l'oreiller !...
Mais (jette une souche, la vieille !)
Une flamme rose ensoleillée
Leur âtre et leur cœur de janvier.

L'esprit du bon Vin qu'ils révèrent
S'en vient pour eux flamber encor
Parmi le feu de sarment mort
Comme il a flambé dans leurs verres.
Leur Passé, sur leurs lèvres blêmes,
Brûle à ne pouvoir préciser
Si ce qui s'envole d'eux-mêmes
Est un mot ou bien un baiser.

Devant la flamme enchanteresse
Le vieux buveur qui ne boit plus
Sent, parmi ses membres perclus,
Couler les douceurs de l'ivresse ;
Et la Vieille dont la pensée
S'échauffe au feu du souvenir
Sent battre en sa pleine poitrine usée
L'Amour qui ne veut pas mourir.

Ils avaient de très belles vignes
Dont le vin loyal et rosé
Était couleur de leur baiser :
Leurs vingt ans furent doux et dignes ;
Et dans l'attente de l'épreuve
Qui doit faire passer un jour
Leur âme en quelque vigne neuve
Au vin clair comme un peu d'amour...

LA FILLE A NOT' MEUNIER

Not' meunier avait un' fille,
Lon, lon, la,
Qu'il avait fait trop gentille,
Lan dé ri ra,
Pour qu'ell' put rester longtemps
Au moulin de ses parents.

Un bourgeoisieu du village,
Lon, lon, la,
R'marqua son p'tit air volage,
Lan dé ri ra,
Ses grands yeux bleus comm' le ciel,
Et ses ch'veux couleur de miel.

Il l'emm'na dans la grand' ville,
Lon, lon, la,
Pour manger quelqu'billets d'mille,
Lan dé ri ra,
Puis quand il eût mieux trouvé,
Il la laissa su' l'pavé.

Mais ell' reprit son courage,
Lon, lon, la,
Et s'mit à chercher... d'l'ouvrage,
Lan dé ri ra,
Sachant qu'on n'est jamais pris
Quand on est belle à Paris.

Son honneur fit la culbute,
Lon, lon, la,
Roula dans la bou' d'la butte,
Lan dé ri ra,
Ell' travaill' dans un moulin
Qui moud autr' chos' que du grain.

Pendant c'temps là dans l'village,
Lon, lon, la,
Tout cassé, tout chargé d'âge,
Lan dé ri ra,
Son pèr' le pauvre meunier
Pleur' : « Ma fille a mal tourné ».

Et comm' ce n'était qu'pour elle,
Lon, lon, la,
Que le moulin tournait d'l'aile,
Lan dé ri ra,
Le vieux fut quérir des gâs,
Et le fit jeter à bas.

LE FOIN QUI PRESSE

Ah ! Pour eun' bell' noc', c'était eun' bell' noce !...
Y avait - oui, d'abord ! - eun' joli' mariée,
Y avait d' la famill' des quat' coins d' la Bieauce,
Offrant des coch'lins à plein's corbeillées !

Y avait d'la mangeaille à s'en fout' ras là :
Des tourt's à la sauce et des oies routies,
Avec un bringand d' petit vin d' Saint-Y
Qui r'montait d'avant le phylloxéra !

Y avait l' vieux Pitance, un colleux d' bêtises,
Et l' cousin Totor qu'est au « Bon Marché »...
Ah! ces Parisiens !... i's sont enragés :
Des chansons à fér' pisser dans sa ch'mise !...

Y avait des volé's d' jeuness's raquillantes
Qui dansint en t'nant les gâs par el' cou ;
Y avait d'l'amus'ment et d'la bounne entente,
Des gens ben gaîtieux, d'aucuns mêm' ben saouls !

Ah! pour eun' bell'... Mais c'est fini, la noce !...
Au r'vouér à tertous ! l' fait presque jour...
Pitanc' s'est r'levé su' l' fumier d' la cour,
Et les parents d' Bieauc' mont'nt dans leu's carrosses,

Si ben qu'i's rest'nt pus qu' tous les deux, à c'tte heure,
Ell', l'enfant gâtée élevée en ville,
Et li l' grous farmier !... Dans la cour tranquille,
Les coqs matineux saluent leu' bounheur...

Et v'là la joli' marié' qui s'appresse
En faisant ronron comme eun' tit' chatt' blanche
Qui veut des lichad's et pis des caresses.
Mais quoué don' ?... Soun houmme est là... coumme eun' planche ;

Piqué vis-à-vis le peignon d' sa grange,
Il a r'luqué l'ciel d'eun air si étrange !
C'est-y qu'i sarch'rait à lir' dans les nuages
La bounne aventur' de leu' jeun' ménage ?...

« Hé ! Pierr', - qu'a soupir' - c'est tout c' que tu contes ? »
Mais li, s'emportant coumme eun' soupe au lait :
« Non mais, r'garde don' un peu l' temps qu'i' fait,
Couillelt' ! Tu vois pas la hargne qui monte ?

Ca va mouiller dur, et ça s'ra pas long !
Mon foin, nom de guieu ! qu'est pas en mulons !
La mangeaille aux bêt's qui va êt' foutue !...
En rout' ! Mulonnons avant qu' l'ieau sey' chue ! »

Et la v'là parti', la marié' tout' blanche,
Piétant dans son vouéle et ses falbalas,
Portant su' l'épaule eun' fourche à deux branches,
L'âm' tout' retourné' de se r'trouver là...

Quand qu'il était v'nu, pour li fér' sa d'mande,

Dans la p'tit' boutique où qu' mourait son coeur,
Alle avait dit « oui », tout d' suite, sans attend'e,
Se jitan vars li coumm' vars un sauveur.

Alle avait dit « oui », songeant, sans malice,
- Ell' dont l' corps brûlait à l'air des bieux jours
Qu' c'en était, des foués, coumme un vrai supplice - :
« Quand on a eun houmme, on a de l'amour ! »...

Et la v'là fourchant le treufe incarnat,
Sous l' désir féroce et l'aube mauvaise,
- A'nhui, dret l' moment qu'a' d'vrait êt' ben aise,
Coumme au Paradis, dans l' fin fond des draps -

Pasque, auparavant que d'êt' dev'nu' femme,
All' est devenue eun' femm' de pésan
Dont la vie est pris', coumm' dans un courant,
Ent' le foin qui mouille et les vach's qui breument...

Les tâch's, l'agrippant au creux de sa couette,
Mang'ront les baisers su' l' bord de ses lèv'es
Et séch'ront son corps, tout chaud de jeun' sève,
Qui tomb'ra pus fréd qu'eun arpent d' « guérouette ».

Les gésin's bomb'ront son doux ventrezieau,
Les couch's râchiront sa pieau fine et pâle ;
Et, vieille à trente ans, traînant ses sablots,
Abêti' d' travail, écoeurdée du mâle,

All' aura pus d'yeux qu' pour vouér, à son tour,
L' ciel nouér su' les prés couleur d'espérance,
Esclav' de la Terr' jalous', qui commence
Par y voler sa premièr' nuit d'amour...

LE FONDEUR DE CANONS

Je suis un pauvre travailleur
Pas plus méchant que tous les autres,
Et je suis peut-être meilleur
O patrons ! que beaucoup des vôtres ;
Mais c'est mon métier qui veut ça,
Et ce n'est pas ma faute, en somme,
Si j'use chaque jour mes bras
A préparer la mort des hommes...

Pour gagner mon pain
Je fonds des canons qui tueront demain
Si la guerre arrive.
Que voulez-vous, faut ben qu'on vive !

Je fais des outils de trépas
Et des instruments à blessures
Comme un tisserand fait des draps
Et le cordonnier des chaussures,
En fredonnant une chanson
Où l'on aime toujours sa blonde ;
Mieux vaut ça qu'être un vagabond
Qui tend la main à tout le monde.

Et puis je suis aussi de ceux
Qui partiront pour les frontières
Lorsque rougira dans les cieux
L'aurore des prochaines guerres ;
Là-bas, aux canons ennemis
Qui seront les vôtres, mes frères !
Il faudra que j'expose aussi
Ma poitrine d'homme et de père.

Ne va pas me maudire, ô toi
Qui dormiras, un jour, peut-être,
Ton dernier somme auprès de moi
Dans la plaine où les bœufs vont paître !
Vous dont les petits grandiront
Ne me maudissez pas, ô mères !
Moi je ne fais que des canons,
Ça n'est pas moi qui les fais faire !

GARÇAILLE PALIE

Bieau gâs s'en va ; brunette jolie
Trottaille tant qu'all' peut après li.

l' se retourne et li cont' les choses
Qui font rosi sa bouchette rose,
Et l'aime durant tout c' jour d'au'hui ;
Mais il a le coeur qui pirouette
Comme une aiguille de girouette...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant brunette jolie.

Bieau gâs s'en va ; roussiotte jolie
Trottaille comm' la brune après li.

l' se retourne et, su' l'harbe folle
Fait avec elle des cabrioles
Et l'aime durant tout c'jour d'au'hui ;
Mais son coeur voltaille davantage
Qu' les petits moigniaux su' son passage...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant roussiotte jolie.

Bieau gâs s'en va ; blondine jolie
Trottaille comm' la rousse après li.

l' se retourne ; l'agripp', la bécotte,
L'amignounne et li trousse les cottes,
Et l'aime durant tout c'jour d'au'hui ;
Mais son coeur est comme l'ieau mouvante
Qui change à chaque coup d' bis' qui vente...

Bieau gâs s'en va tout dret devant li,
Abandonnant blondine jolie.

Bieau gâs s'en va ; garçaille pâlie
Trottaille comm' les aut's après li.

All' l'arrête et li dit : « Je me nomme
Mam'zell' la Mort qu'épouse les hommes ;
C'est ton tour de coucher dans mon lit.
On m'abandonn' pas, moié, car j'enterre
Mes amants par d'ssous eune gross' pierre. »

Bieau gâs s'en va, et part avec li
Et pour toujou's garçaille pâlie !

LES GAS ET LES FILLES

En leurs cotillons de futaine
Qui flottent et claquent au vent,
Les filles s'en vont, en rêvant,
Laver le linge à la fontaine...
Et, sous les couchants au front d'or,
Les gâs, en chantant leur romance,
Jettent le grain de la semence
Au sein de la glèbe qui dort.

De quoi rêvent les filles ?
— Des gâs !
Et que chantent les gâs ?
— Les filles!

Timides, sous leurs coiffes blanches,
Et prises de vagues espoirs,
Les filles aux lourds chignons noirs
S'en vont danser, les beaux dimanches ;
Et les gâs, entendant gémir
La viole aux voix caressantes,
Au plus profond de leur chair sentent
L'énervant frisson du désir.

Que souhaitent les filles ?
— Les gâs !
Et que veulent les gâs ?
— Les filles !

Les soirs, parmi les landes pleines
De l'encens fauve des genêts,
Les filles jettent leurs bonnets
Par dessus les moulins des plaines.
Et les gâs, en l'ombre des bois
Où tremblotte la lune rose,
S'en vont cueillir la fleur éclose
Qui ne se cueille qu'une fois.

Qui fait fauter les filles ?
— Les gâs !
Et qui pousse les gâs ?
— Les filles !

Par les prés où dorment les songes
Les filles vont à pas dolents,
Portant l'Ennui dans leurs seins blancs
Et sur leurs lèvres des Mensonges ;
Et les gâs vont suivant leur cœur
Qui, dans sa course vagabonde
Leur fait faire, avec brune ou blonde,
Les étapes de la douleur.

Qui délaisse les filles ?
— Les gâs !
Et qui trompe les gâs ?
— Les filles !

Les filles vont ; traînant leurs peines,
Le front morne et les yeux rougis,
Au bas des calvaires où gît
L'amant divin des Madeleines ;
Et les gâs, qui ne veulent plus
De l'amour retenter l'épreuve,
S'en vont se jeter dans le fleuve,
Ou s'étrangler sur les talus...

Qui fait pleurer les filles ?
— Les gâs !
Et trépasser les gâs ?
— Les filles !...

LE GAS QU'A MAL TOURNE

Dans les temps qu'j'allais à l'école,
- Oûsqu'on m'vouèyait jamés bieaucoup, -
Je n'voulais pâs en fout'e un coup ;
J'm'en sauvais fér' des caberiales,
Dénicher les nids des bissons,
Sublailler, en becquant des mûres
Qui m'barbouillin tout'la figure,
Au yeu d'aller apprend' mes l'çons ;
C'qui fait qu'un jour qu'j'étais en classe,
(Tombait d' l'ieau, j'pouvions pâs m'prom'ner !)
L'mét'e i'm'dit, en s'levant d' sa place :
« Toué !... t'en vienras à mal tourner ! »

Il avait ben raison nout' mét'e,
C't'houmm'-là, i'd'vait m'counnét' par coeur !
J'ai trop voulu fére à ma tête
Et ça m'a point porté bounheur ;
J'ai trop aimé voulouér ét' lib'e
Coumm' du temps qu' j'étais écoyier ;
J'ai pâs pu t'ni' en équilib'e
Dans eun'plac', dans un atéyier,
Dans un burieau... ben qu'on n'y foute
Pâs grand chous' de tout' la journée...
J'ai enfilé la mauvais' route!
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

A c'tt' heur', tous mes copains d'école,
Les ceuss' qu'appernin l'A B C
Et qu'écoutin les bounn's paroles,
I's sont casés, et ben casés !
Gn'en a qui sont clercs de notaire,
D'aut's qui sont commis épiciers,
D'aut's qu'a les protections du maire
Pour avouèr un post' d'empléyé...
Ça s'léss' viv' coumm' moutons en plaine,
Ça sait compter, pas raisonner !
J'pense queuqu'foués... et ça m'fait d'la peine
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

Et pus tard, quand qu'i's s'ront en âge,
Leu' barbe v'nu, leu' temps fini,
I's vouéront à s'mett'e en ménage ;
I's s'appont'ront un bon p'tit nid
Oûsque vienra nicher l' ben-êt'e
Avec eun' femm'... devant la Loué !
Ça douét êt' bon d'la femme hounnête :
Gn'a qu'les putains qui veul'nt ben d'moué.
Et ça s'comprend, moué, j'ai pas d'rentes,
Parsounn' n'a eun' dot à m'donner,
J'ai pas un méquier dont qu'on s'vante...
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

I's s'ront ben vus par tout l'village,
Pasqu'i's gangn'ront pas mal d'argent
A fér des p'tits tripatrouillages
Au préjudic' des pauv'ers gens
Ou ben à licher les darrières
Des grouss'es légum's, des hauts placés.
Et quand, qu'à la fin d'leu' carrière,
I's vouéront qu'i's ont ben assez
Volé, liché pour pus ren n'fére,
Tous les lichés, tous les ruinés
Diront qu'i's ont fait leu's affères...
Moué ! j's'rai un gâs qu'a mal tourné !

C'est égal ! Si jamés je r'tourne
Un joure r'prend' l'air du pat'lin
Ousqu'à mon sujet les langu's tournent
Qu'ça en est comm' des rou's d'moulin,
Eh ben ! l'faura que j'leu' dise
Aux gâs r'tirés ou établis
Qu'a pataugé dans la bêtise,
La bassesse et la crapulerie
Coumm' des vrais cochons qui pataugent,
Faurâ qu' j'leu' dis' qu' j'ai pas mis l'nez
Dans la pâté' sal' de leu-z-auge...
Et qu'c'est pour ça qu'j'ai mal tourné !...

LE GAS QU'A PERDU L'ESPRIT

Par chez nous, dans la vieille lande
Ousque ça sent bon la lavande,
Il est un gâs qui va, qui vient,
En rôdant partout comme un chien
Et, tout en allant, il dégoise
Des sottises aux gens qu'il croise.

Refrain

Honnêtes gens, pardonnez-lui
Car il ne sait pas ce qu'il dit :
C'est un gâs qu'a perdu l'esprit !

- Ohé là-bas ! bourgeois qui passe,
Arrive ici que je t'embrasse ;
T'es mon frère que je te dis
Car, quoique t'as de biaux habits
Et moi, des hardes en guenille,
J'ont tous deux la même famille

- Ohé là-bas ! le gros vicaire
Qui menez un défunt en terre,
Les morts n'ont plus besoin de vous,
Car ils ont biau laisser leurs sous
Pour acheter votre ieau bénite,
C'est point ça qui les ressuscite...

- Ohé là-bas ! Monsieu le Maire,
Disez-moué donc pourquoi donc faire
Qu'on arrête les chemineux
Quand vous, qui n'êtes qu'un voleur
Et peut-être ben pis encore,
Le gouvernement vous décore.

- Ohé là-bas ! garde champêtre,
Vous feriez ben mieux d'aller paîtr
Qu'embêter ceux qui font l'amour
Au bas des talus, en plein jour ;
Regardez si les grandes vaches
Et les petits moineaux se cachent.

- Ohé là-bas ! bieu militaire
Qui traînez un sabre au derrière
Brisez-le, jetez-le à l'ieau
Ou ben donnez-le moi plutôt
Pour faire un coutre de charrue...
Je mourrons ben sans qu'on nous tue.

Et si le pauvre est imbécile
C'est d'avoir trop lu l'Evangile ;
Le fait est que si Jésus-Christ
Revenait, aujourd'hui,
Répéter cheu nous, dans la lande
Ousque ça sent bon la lavande.

Dernier refrain

Ce que dans le temps il a dit,
Pas mal de gens dirin de lui :
« C'est un gâs qu'a perdu l'esprit ! ... »

LES GAS QUI SONT A PARIS

A c'tt' heur', les gens s'enfeignantent :
Pas un veut en foute un coup.
Tertous veul'nt avoèr des rentes ;
Et, coumme i's trouv'nt qu'après tout
C'est trop dur d'piocher la terre,
I's désartent leu' pays
Et, pour viv'e à ne rien n'faire,
Les gâs s'en vont à Paris.

I's crey'nt qui vont fair' tout fendre,
I's s'figur'nt qu'un coup là-bas
Gn'a qu'à s'baïsser pour en prendre ;
Mais i's s'lass'nt vit' du combat
Qu'faut livrer dans la grand'ville...
Et, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
C'est pour être un peu tranquilles,
Les gâs qui sont à Paris !

Aussitoût qu'i's sont en âge
Plantant là les Jeannetons
Qui f'rin d'bounn's femm's ed'ménage,
I's vont couri' les gothons
Qui fum'nt et qui batifolent.
Mais, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
C'est pour soigner leu's... p'tit's maladi's d'jeun's houmm's
Les gâs qui sont à Paris !

I's r'mis'nt au fin fond d'l'ormoère
Leu's blous's et leu's grous sablots
Et d'vant l'monde, i's font leu' poère,
Engoncés dans leu's palquiots...
N'empéch' qu'i's sont dans la gêne
Et, quand qu'i's r'vienn'nt au pays,
I's perssur'nt les pauv's bas d'laine,
Les gâs qui sont à Paris !

Et, en attendant qu'ça biche,
p'tit à p'tit i's d'viendront vieux ;
Mais i's d'viendront pas pus riches...
Et, quand gn'aura pus d'cheveux
Su' la plac'de leu' « sarvelle »,
Bieaucoup r'viendront au pays
Mouri sans pain ni javelle,
Des gâs qui sont à Paris !

LA GOMMEUSE PUDIQUE

J'étais une petit' chanteuse
Sorti' tout fraîch'ment de pension ;
Je n'étais pas encor noceuse
Et n'en avais pas l'intention.
J'voulais quand mêm' rester honnête,
Avec mon art gagner mon pain ;
Mais quand j'chantais mes chansonnettes
Chaqu'soir l'public criait au r'frain :

Refrain

« La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes
Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard ! »

Je n'leur chantais pas de ces choses
Qui font pâmer d'ais' les fauteuils ;
Je n'montrais pas de dessous roses
En clignant gentiment de l'oeil ;
Car je n'pouvais pas devant l'monde
M'résoudre à c'qu'on r'luqu' mes mollets
Et j'rougissais lorsqu'à la ronde
On me disait à chaqu' couplet:

Refrain

« La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes
Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard ! »

Bien qu'la vertu soit mon idole
C'est un'monnaie qui n'a plus cours
Aussi, dés ce soir je m'enrôle
Dans le bataillon de l'amour ;
Tout comm' ces dames de la Butte
Je veux sauter comme un cabri
Seul'ment, messieurs, pour qu'je chahute
Faudra que vous y mettiez l'prix.

Dernier refrain

La jambe, la jambe,
La jambe avec ma chanson !
Ressemblez-vous le p'tit frisson
A regarder ainsi mes jambes !
Mes jambes, mes jambes !
Si vous voulez mieux voir mes jambes
Je vous attends, gros polissons,
Demain à la maison.

LES GOURGANDINES

Il a poussé du pouél de su' l'vent'e à la terre,
Les poumm's vont rondiner aux poummiers des enclos ;
Il a poussé du pouél sous les pans des d'vanquiéres
Et les tétons rondin'nt à c'tt' heure à plein corset...
Toutes les fill's de seize ans se sont sentu pisser
En r'gardant par la plaine épier les blés nouveaux.

L'souleil leu' coll' des bécots roug's à mém' la pieau
Qui font bouilli' leu' sang coumme eun' cuvé' d'septemb'e,
Les chatouill's du hâ' cour'nt sous leu's ch'misett's de chanv'e
Et d'vant les mâ'l's qui pass'nt en revenant des champs
A s'sent'nt le coeur taqu'ter coumme un moulin à vent.

Y a pas à dir'! V'là qu'il est temps ! Il est grand temps !...
Les vieux fermiers qui vont vend' leu' taure à la fouère
Ent'rapontront des accordaill's en sortant d'bouère:
- « Disez-don', Mét' Jean-Pierr', v'la vout' fill' qu'est en âge,
j'ai un gâs et j'ai tant d'arpents d'terre au souleil.
V'là c'que j'compte y bailler pour le mett'e en ménage.
- Tope là !... L'marché quient !... R'tournons bouère eun' bouteille !... »

Pour fére eun' femme hounnête, en faut pas davantage !
Voui mais, faut l'fér'!... faut-i'-encor pouvouèr le fère?

Les garces des loué's, les souillons, les vachères,
Cell's qu'ont qu'leu' pain et quat' pâ'r's de sabiots par an,
Cell's qu'ont ren à compter poure c'qu'est des parents,
Cell's-là, à' peuv'nt attend' longtemps eun' épouseux,
Longtemps, en par-delà coueffé Sainte Cath'rine...
Attend'!... Mais coumment don' qu'vous v'lez qu'a fass'nt, bon guieu !
Empêchez vouèr un peu d'fleuri'les aubépines
Et les moignieux d'chanter au joli coeur de Mai...
Cell's-là charch'ront l'Amour par les mauvais senquiers !

Y a des lurons qui besougn'nt aux métari's blanches,
On s'fait ben queuqu' galant en dansant les Dimanches...
Et pis, pouf ! un bieu souèr, oùsque l'on est coumm' saoûle
D'avouèr trop tournaillé au son des violons,
On s'laiss' chouèr, enjôlé', sous les suçons d'eun' goule
Et sous le rudail'ment de deux bras qui vous roulent,
Coumme eun' garbée à fér', dans les foins qui sent'nt bons.

Queuq's moués après, quand y a déjà d'la barbelée
Au fait' des charnissons et des p'tits brins d'éteule,
Faut entend' clabauder, d'vant la flamm' des jav'lées
Les grous bouhoumm's gaïtieaux et les vieill's femm's bégueules :
« Hé ! Hé !... du coup, la michant' Chous' s'a fait enfler !... »

Et les pauv's « michant's chous's » qui décess'nt pâs d'enfler
Descend'nt au long des champs oùsqu'a trouvé linceul
Leu-z-innocenc'tombée, au nez d'un clair de leune.
- Les galants sont partis pus loin, la mouésson faite.
En sublaillant, chacun laissant là sa chaceune,
Après avouèr, au caboulot payé leu's dettes. –

« Quoué fer ? » Qu'a song'nt, le front pendant su' leu' d'vanquiére

Et les deux yeux virés vars le creux des orgnières...
Leu' vent'e est là qui quient tout l'mitan du frayé !
Au bourg, les vieill's aubarg's vésounn'nt de ris d'rouyiers
Qui caus'nt d'ell's en torchant des plats nouér's de gib'lotte ;
D'avant l'église à Mari' qu'a conçu sans péché
Leu's noms sont écrasés sous les langu's des bigottes
Qu'un malin p'tit vicair' fait pécher sans conc'vouer ;
Les conscrits qui gouépaill'nt un brin, avant d'se vouèr
Attaché's pour troués ans au grand ch'nil des casarnes,
Dis'nt des blagu's à l'honneur d'la vieill' gaîté d'cheu nous :
- « Sapré garc's, pour avouér un pansier aussi grous
A's'ont fait coumm'les vach's qu'ont trop mangé d'luzarne ?...
Ou ben c'est-l' un caquezieau qui l'sa piquées ?... » -
Au bourg, tout l'monde est prêt à leu' jiter la pierre...
A's r'tourn'ront pas au bourg les fill's au vent'e enflé,
Un matin a's prendront leu' billet d'chemin d'fer
Et ça s'ra des putains arrivés à Paris...

Ben, pis qu'v'là coumm' ça qu'est... Allez les gourgandines !...
Vous yeux ont d'attiranc' coumm' yeau profond' des puits,
Vous lèvres sont prisés pus cher qu'un kilo d'guignes,
Les point's de vous tétons, mieux qu'vout coeur, vout' esprit,
Vous frayront la rout' large au travers des mépris.
C'est vout' corps en amour qui vous a foutu d'dans,
C'est après li qu'i faut vous ragripper à c'tt' heure ;
Y reste aux fill's pardus, pour se r'gangner d'l'honneur
Qu'de s'frotter - vent'e à vent'e - avec les hounnêt's gens :
L'honneur quient dans l'carré d'papier d'un billet d'mille...
Allez les gourgandin's par les quat' coins d'la ville !...
Allez fout' su'la paill' les bieux môssieu's dorés,
Mettez l'feu au torchon au mitan des ménages,
Fesez tourner la boule aux mangeux d'pain gangné
Aux p'tits fi's à papa en attent' d'héritage.

Fesez semaiill' de peine et d'mort su' vout' passage
Allez, Allez jusqu'au fin bout d'vout' mauvais sort,
Allez ! les gourgandin's oeuvrez aux tâch's du mal :
Soyez ben méprisab's pour que l'on vous adore !...
Et si vous quervez pas su' eun' couétt' d'hôpital
Ou su' les banquetts roug's des maisons à lanterne
Vous pourrez radeber, tête haute, au village
En traînant tout l'butin qu' v' aurez raflé d'bounn' guerre.

Vous s'rez des dam's à qui qu'on donne un çertain âge,
Vous tortill'rez du cul dans des cotillons d'souée
V' aurez un p'tit chalet près des ieaux ou des boués
Que v' appell'rez « Villa des Ros's ou des Parvenches »
L'curé y gueultounn'ra avec vous, les dimanches
En causant d'ici et d'ça, d'morale et d'tarte aux peurnes,
Vous rendrez l'pain bénit quand c'est qu'ça s'ra vout' tour ;
L'Quatorz' juillet, vous mérit'rez ben d'la Patrie :
Ça s'ra vous qu'aurez l'mieux pavouésé de tout l'bourg ;
Le bureau d'bienfaisanc' vienra vous qu'ri des s'cours.
Aux écol's coummunal's vous f'rez off'er de prix
Et vous s'rez presque autant que l'mair' dans la Coumeune

...Ah ! Quand c'est qu'vous mourrez, comben qu'on vous r'grett'ra
La musiqu', les pompiers suivront vout' entarr'ment ;

D'chaqu' couté d'vout convoué y aura des fill's en blanc
Qui porteront des ciarg's et des brassé's d'lilas...

Vous s'rez eun' saint' qu'on r'meun' gîter aux d'meur's divines...
Allez !... en attendant !... Allez, les gourgandines !...

GRAND'MERE GATEAU

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici, en voici
Mon panier tout rempli
Pierre DUPONT

J'ai s'coué les rein's-claud' du peurgnier
Pour les ramasser su' la mousse ;
J'ai fait guerner les perles douces
Des groseilliers dans mon pagnier ;
Pis j'ai renvarsé queuqu's bounn' liv'es
De suqu'er blanc su' les fruits clairs
Qui cuis'nt dans ma cassine en cuiv'e
Et v'là d'la lichad' pou c't'hiver !

Refrain

Ah ! les bell's confitur's varmeilles !
J'en ai aux peurn's et aux grosseilles
C'est pou' les p'tiots
Quand c'est qu'i's vienront vouér leu vieille
Grand'mèr' gatieu !

Quand c'est qu'i's ont ben tapagé
Ou ben raconté des histouéres,
Les p'tiots guign'nt le fin haut d'l'ormouére
Plein d'pots d'confitur' ben rangés,
Et i's dis'nt : « grand'mère, on te le jure,
On a grand faim, on mang'rait ben. »
Mais i's lich'nt tout's les confitures
Sans fer' de mal à leu' bout d'pain !

Si je tourne l'nez de d'ssus eux,
Les brigands, grimpés su' eun' chaise,
S'bour'nt de confitur's à leu-z-aise
Et s'en embarbouill'nt jusqu'aux yeux.
Alors et c'est eun' chous' qui m'brise,
Mais c'est pou' qu'i's ne r'commenc'nt pus !
Faut que j'corrigeu' gourmandise
Par eun'bounn' ciclé' su' leu' cul !

Si j'les cicle, ces entêtés
Braill'nt coumm' des vieaux à la bouch'rie,
Et, pour calmer leu's pleurnich'ries
Qu'mes carress's peuv'nt pas arrêter,
J'dis à tout's les mauvais's figures,
J'dis à tous les p'tits airs grognons :
« Allons, v'aurez des confitures
Si vous pleurez pus, mes mignons ! »

HYMNE AU VIN NOUVEAU

Doucement le matin s'éveille
Ouvrant ses yeux extasiés
Sur le mystère des celliers
Gardant la vendange vermeille ;
Dans l'aurore du... bonheur luit,
D'un parfum neuf l'air se pénètre
Et, par la campagne aujourd'hui,
On... dirait qu'un dieu vient de naître...

Refrain

Gloire au jeune vin nouveau !
Que chacun vienne à la ronde
Boire autour de son berceau !...
Gloire au jeune vin nouveau
Doux consolateur du monde !

Fils du Soleil et de la Terre
Il vient, parmi l'automne roux,
Répandre tout autour de nous
Son âme tendre et salulaire :
Il vient faire chanter des vers
Dans les cerveaux les plus moroses
Et dans les cœurs chargés d'hivers
Il vient faire fleurir des roses...

Roi tout puissant né sous le chaume,
Sur toutes nos douleurs, il vient
-Rédempteur simpliste et païen-
Verser sa grâce comme un baume ;
Et dans les celliers noirs où sont
Accumulés ses tabernacles
Comme Jésus, blond enfant,
Le vin nouveau fait des miracles...

Allons vers lui ! nous autres hommes
Pleurant et souffrant ici-bas,
Dont la Peine alourdit les pas
Dont de Souci trouble les sommes,
Demandons à ce gai Sauveur
Pour Paradis un peu d'ivresse
Et pour ciel un peu de bonheur
Sur notre terre de tristesse...

IDYLLE DES GRANDS GARS COMME IL FAUT ET DES JEUNESSES BEN SAGES

L'chef-yieu d'canton a troués mille àm's, et guère avec.
On peut pas y péter sans qu'tout l'monde en tersaute ;
La moquié du pays moucharde aux chaus's de l'aut'e,
Et les vilains coups d'yeux pond'nt les mauvés coups d'becs.

Pourtant, su' les vieux murs nouérs coumm' l'esprit du bourg,
La bell' saison fait berlancer des giroflées ;
Pourtant, dans l'bourg de sournoués'rie et d'mauvais'té,
Y a -des gâs et des fill's qui sont dans l'âg' d'amour !

V'là coumme i's s'aim'nt : les galants r'vienn'nt, après l'ouvrage,
Par les ru's oùsqu'leus bell's cous'nt su'l'devant d'la f'nét'e :
Un pauv' sourir' qu'a peur, un grand bonjour bébête,
Deux grouss's pivouén's de hont' qu'éclat'nt su' les visages,

Et c'est tout. I's font point marcher l'divartissouér,
Rouet qu'on tourne à deux pour filer du bounheur
Et qui reste entre eux coumme un rouet su' l'ormouère
Pasque... Eh ! ben, et l'Mond', quoué qu'i dirait, Seigneur !

Vous l'avez jamés vu, l'mond', dépecer un coup'e
Qu'les écouteux ont pris en méfait un bieu jour ?
Et su' la place, au sorti' d'mess', par pequits groupes,
Vous l'avez jamais vu, l'mond', baver su' l'amour ?

Alors, les fill's renfonc'nt les envi's qui les roingent,
Souffrant tout bas l'Désir qui piqu' dans leu' pieau blanche
Coumm' leu-z-aiguill' d'acier dans la blancheur du linge,
Et les gâs fil'nt, sans bruit, par el' train du dimanche ;

Car la Ville est pas loin oùsqu'y a la garnison,
L'Martroué, la Préfectur', l'Evêché, l'Tribunal,
La Ville, enfin, la Ville oùsqu'on trouv' des maisons...
- Vous savez, des maisons darrièr' la cathédrale?

Donc, les gâs but'nt au nid des tendress's à bon compte ;
Eun' grouss' chouette est guchée au bas du lumério :
« Mes p'tits agneaux, on pai' tout d'suite ; après on monte ! »
Les gru's accour'nt. « Fait's-nous d'abord nos p'tits cadeaux ! »

Et les gâs pai'nt ben châr, étant allés ben loin,
C'que les fill's de cheux eux voudrin donner pour ren !
Pis les gothons s'déb'hill'nt, et, quand leu' ch'mise est chute,
D'vant leu' corps usagé par le frott'ment des ruts,

D'vant leu's tétons, molass's coumm' des blancs fromag's mous
Les gâs song'nt ; et i's douèv'nt se dir' dans leu' song'rie :
« Y a des bieux fruits qui s' pard'nt -dans les enclos d'cheu nous,
Et faut que j'galvaudin après des poumm's pourries ! »

Enfin, les pauv's fumell's rentr'nt dans les bras des mâles
Coumme ent'er les limons queuequ' pauv' jument forbue,
Et pis les v'là qu'as pouss'nt, qu'as tir'nt et qu'as s'emballent
Pour charrouéyer les aut's vars la joué qu'as n'trouv'nt pus !

Mais Ell's ! quand on y pens', coumme a's rurin d'ben aise,

Les Mari'-Clair' du bourg, les Touénons, les Thérèse,
Si qu'a's s'trouvin tertout's ett'lé's, pour el'quart d'heure,
A la plac' des gothons d'la Vill', leu's tristes soeurs,

Victim's coumme ell's du Mond' qui t'naille et crucifie
Les vierg's et les putains au nom d'la mêm' Morale !
Mais quoué ! « Leu-z-affér' fait' », le souer, les gâs r'dévalent
Vars el' pays oùsqu' les attend'nt leu's bounn's amies.

I's r'déval'ront souvent ! A's attendront longtemps !
D'aucuns r'viendront avec du pouéson dans les veines,
D'aucun's dépériront, coumm' les giroflé's viennent
A mourir' su' les murs de la séch'ress' du temps.

Pis, par un coup, avant d'leu' r'céder l'fonds d'boutique,
Les vieux disant : « Ma fill', te fau'ait un bon gâs ! -
- Mon gâs, t'faurait eun' femm' pour sarvi' la pratique ! »
I's s'uniront avec tout l'légal tralala...

L'blé s'ra d'pis longtemps mûr quand qu'i's noueront leu' gearbe.
Après bieaucoup d'éguermillage i's f'ront l'amour,
Ayant r'mis au lend'main « c'qu'i's pouvin fère el' jour »,
A caus' du mond' qui ment jusque dans ses provarbes.

Et i's d'viendront eux mêm's ce Monde au coeur infect
Qui fait des enfants pour pouvouér les fer' souffri
Quand qu'arriv' la saison des giroflé's fleuries
Dans l'michant bourg de troués mille âm's, et guère avec.

LES JACHERES

Je viens de cueillir les baisers derniers
D'un amour passé dont récolte est faite ;
J'ai des souvenirs tout plein mon grenier :
Gerbes de soucis et bouquets de fêtes.
Mais mon cœur est tel qu'un champ moissonné
Dont les blés ont bu jusqu'au bout la sève,
Mon cœur est bien las ! Pourtant vous venez
Avec de l'amour à semer sans trêve.

Refrain

Lorsqu'il a rendu plusieurs fois moissons
— Qu'en pensez-vous, ma chère ?
Vaut-il mieux laisser son champ en jachères
Ou l'ensemencer pour d'autres moissons ?

Malgré l'engrais tiède et les clairs labours
Aux champs frais fauchés les épis sont blêmes !
Aux cœurs d'où l'on vient d'arracher l'Amour,
L'Amour qui fleurit est un peu de même.
Et qui sait ? Semeuse en mauvais terrain
Épuisé qu'il est par maintes récoltes,
Qui sait seulement si votre bon grain
Ne tombera pas aux corbeaux qui voltent ?

Mais les métayers comptent toujours voir
L'or des blés jaillir de leurs pauvres terres
Et les amoureux ont toujours espoir
En l'Amour qui naît d'amours qu'on enterre.
Nous comptons couper du grain ! Et, pourtant,
Si nous ne fauchions que des brins de paille ?...
Réfléchissez donc, tandis qu'il est temps,
Avant que d'avoir commencé couvrailles !

J'AI FAIT DES BLEUS SUR TA PEAU BLANCHE

J'ai gardé pour d'autres nuitées
Les doux bécots au coin des yeux
Et les mignardes suçotées
Au fin bout des seins chatouilleux ;
Cette nuit, pour passer ma rage
De ne pouvoir t'avoir longtemps,
J'ai fait l'amour comme un carnage,
En gueulant, griffant et mordant.

Refrain

J'ai fait des bleus sur ta peau blanche
A grands coups de baisers déments :
Ton corps est un champ de pervenches...
Va trouver tes autres amants !..

Va les trouver, tes amants chouettes ;
Le petit crétin bien peigné
Ou le vieux birbe à la rosette,
Dont mon cœur a longtemps saigné !...
Va dévoiler devant leurs couches
Tes bras et ta poitrine ornés
Du bouquet de mes fleurs farouches,
Et fais-leur sentir sous le nez !...

Va les trouver l'un après l'autre :
Petit jeune homme et vieux monsieur...
Va les trouver pour qu'ils se vautrent
Parmi tes bleus qui sont mes bleus !
Et que ces bleus railleurs leur disent,
Avec mon amour éclatant,
Leur muflerie et leur sottise...
Et toi... dis-leur d'en faire autant !

JOUR DE LESSIVE

Je suis parti ce matin même,
Encor soûl de la nuit mais pris
Comme d'éccœurement suprême,
Crachant mes adieux à Paris...
Et me voilà, ma bonne femme,
Oui, foutu comme quatre sous...
Mon linge est sale aussi mon âme...
Me voilà chez nous !

Refrain

Ma pauvre mère est en lessive...
Maman, Maman,
Maman, ton mauvais gâs arrive
Au bon moment !...

Voici ce linge où goutta maintes
Et maintes fois un vin amer,
Où des garces aux lèvres peintes
Ont torché leurs bouches d'enfer...
Et voici mon âme, plus grise
Des mêmes souillures - hélas !
Que le plastron de ma chemise
Gris, rose et lilas...

Au fond du cuvier, où l'on sème,
Parmi l'eau, la cendre du four,
Que tout mon linge de bohème
Repose durant tout un jour...
Et qu'enfin mon âme, pareille
A ce déballage attristant,
Parmi ton âme - à bonne vieille !-
Repose un instant...

Tout comme le linge confie
Sa honte à la douceur de l'eau,
Quand je t'aurai conté ma vie
Malheureuse d'affreux salaud,
Ainsi qu'on rince à la fontaine
Le linge au sortir du cuvier,
Mère, arrose mon âme en peine
D'un peu de pitié !

Et, lorsque tu viendras étendre
Le linge d'iris parfumé,
Tout blanc parmi la blancheur tendre
De la haie où fleurit le Mai,
Je veux voir mon âme, encor pure
En dépit de son long sommeil
Dans la douleur et dans l'ordure,
Revire au Soleil !...

LE JOUR DU MARCHÉ

A la rond' les v'là qui vienn'nt de dix yieues ;
A's ont des couéff's blanch's, i's ont des blous's bleues.
I's iniss' le ch'val à l'auberg' du coin,
Et s'quitt'nt pour aller ousqu'i's ont besoin.
I's compt'ront ensembl' les sous empochés...
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Refrain

Moué, j'sés la gaup' du Bas du Bourg ;
Et, ben hounnêt'ment, sans jamais tricher,
Pour eun écu, j'dounn' de l'amour...
C'est itou l'jeudi mon jour de marché !

Quand qu'i's auront fait monnai' d'tout's leu's graines,
De tout c'blé qu'est né d'leu's sués et d'leu's peines,
Ces gâs dont les gléb's dur's mang'nt la gaieté
S'trouv'ront pris d'un grand besoin d'joyeus'té,
Et, dam', i's song'ront tertous à Françouése,
Eux qui n'ont d'l'amour qu'aux bras d'eun pauv'er
Toujou's grouse ou ben en train d'éccoucher...
C'est tous les jeudis le jour du marché !

Dans la p'quitt' ruelle où qu'i's sav'nt que j'gîte
I's s'en vienront m'fèr' l'honneur d'eun' visite :
Plan, plan, rataplan ! dans mes cont'ervents !
Boum, badaboum ! dessus mon lit blanc !
Et j's'rai l'four banal qui dounn' tout's les s'maines
Eun' fourné' d'amour aux bons marchands d'graines
Qu'ont cheux eux un four qu'est toujou's bouché...
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Comme i's vend'nt leu' blé, comme a vend'nt leu' beurre,
J'leu' vends des mamours qui dur'nt un quart d'heure...
Tous les mangeux d'pain n'ont pas l'mal-parler
Pour les marchands d'grain's qui leu' vend'nt du blé ;
Pourquoi don', à c' cas, qu'tous les marchands d'graines
M'jett'nt à qui mieux mieux des piarr's à mains pleines
A moué qui leu' vends ça qu'i's viennent charcher ?
C'est tous les jeudis le jour du marché.

Moué, j'sés la Françouése à tout le monde !
Pisque c'est comm' ça, pourquoi m'en cacher ?
J'lou mes yeux doux et ma chair blonde.
C'est itou l'jeudi mon jour de marché.

LA JULIE JOLIE

A la loué' de la Saint Jean
Un fermier qui s' râtlait des rentes
Dans l' champ d' misér' des pauvres gens
Alla s'enquéri' d'eun' servante.
Après avoir hoché longtemps,
Pour quatr' pair's de sablots par an
Avec la croûte et pis l' log'ment,
l' fit embauch' de la Julie...
La Julie était si jolie !

L'empléya, sans un brin de r'pos
Du fin matin à la nuit grande,
A m'ner pâturer les bestiaux
Dans l'herbe peineus' de la lande;
Mais un soir qu'il 'tait tout joyeux
D'avoir liché queuqu's coups d'vin vieux
l' s' sentit d'venir amoureux
Et sauta dans l' lit d' la Julie...
La Julie était si jolie !

D'pis c'jour-là, d'venu fou d'amour
l' t'y paya des amusettes,
Des affutiaux qu' l'orfév' du bourg
Vous compt' toujou's les yeux d' la tête;
Pis, vendit brémaill's et genêts,
Vendit sa lande et son troupet
A seul' fin d' se fair' des jaunets
Pour mett' dans l' bas blanc d' la Julie...
La Julie était si jolie !

Si ben qu'un coup qu'il eut pus ren
Ayant donné jusqu'à sa ferme,
A l' mit dehors, aux vents du ch'min,
Comme un gâs qui pai' pus son terme ;
Mais c' jour-là, c'était la Saint Jean :
Pour quat' pair's de sablots par an
Avec la croûte et pis l' log'ment,
l' s'embaucha cheu la Julie...
La Julie était si jolie !

LEU' COMMUNE

Pièce en un acte de Gaston COUTE et Maurice LUCAS

C'est presque le soir. La route. Une brouette à l'entrée d'un " abri de cantonnier ", et, dans la brouette, les divers outils de cet intéressant fonctionnaire.

SCENE PREMIERE

Le cantonnier, le maire

Le cantonnier, menant le maire vers l'abri :

Moué, 'lexis, quouéque tu veux que je te dise ?... J'en sais guère pus long que toué... C'est queuque passager !... Je l'ai trouvé l'âme à l'envers sous m'n abri et qui bouchonnait, qui bouchonnait, qui bouchonnait l'devant d'sa blouse à défaut d'draps... Quand qu'on se met à bouchonner, c'est signe que la môrt est pàs loin !... Quoué faire ?... jamais ren faire sans le maire !... j'ai couru te qu'ri !... Et pisque nous v'là rendus tu vas ben vouer par toué-même.

(Désignant l'abri) Quiens ! il est là n'-d'dans !

(Poussant la brouette et passant sa tête sous l'abri) Hé l'homme ! hé l'homme ! eh ben, quoué don ?...

Hé !... l'répond miette ! l'bouge pus !... Dam' t't-à.l'heure i' bouchonnait : quand qu'on se met à bouchonner... l'est môrt, ej'crés ben ?... Regarde-don' !

Le maire, prenant la place du cantonnier

Mais c'est le traîneux qu'est entré c'tantout à la mair'rie... Heu !... fait ben grise mine !... Enfin, si c'était qu'eune faiblesse, des foués ? Secoue-le don' 'core un peu !...

(Après être sorti de l'abri) Et pis, eune idée... passe-z-y vouèr les verres de mes leunettes par en d'ssous le nez et d'vant la goule... J'allons nous rendre compte si i' fait 'core de la buée !...

(Avec son mouchoir à carreaux il essuie soigneusement les lunettes qu'il tend au cantonnier)

Le cantonnier, après l'expérience

Les v'là, tes leunettes !... et tu peux ben lire ton journal avec, si tu veux : c'est pas sa buée qui te barbouillera la vue !... i' souffle pus !... c'est fini, quoué !

Le maire, après avoir examiné les lunettes attentivement

C'est fini !... c'est fini !... c'est fini... pour li, que tu veux dire... mais pour nous aut'es, ça va commencer, les embêtements !... Tu sais ben que c'est eune sale histouère qui nous arrive là, Mitaine ?

Le cantonnier

Sûr que voui !

Le maire

D'abôrd, de quoué qu'i' peut ben ét'e môrt ?... pourvu que ça soit pas d'eune maladie qui se donne ?... c'est que j'aurions le germe au sein de la commune à c'tt' heure.

Le cantonnier

Oin !... mais non !... 'l est môrt, pasqu'il est môrt !... ou mieux que ça, quiens !... pas la peine d'aller en chercher si long !... 'l est môrt... de besoin - tout simplement !

Le maire

T'as raison !... c'est probab'e... et ça vaut mieux !... voui, c'gâs, il est entré c'tantout à la mair'rie... l' voulait un secours...

Le cantonnier

Et comme je voués, t'a pas jugé à propos...

Le maire

Dam', i' s sont tertous à demander des secours, les traîneux qui passent !... mais nom de guieu ! i's se figurent don' que j'en avons à foutre par la fenêtre !... La commune est pas si riche et aile a ben assez d'indigents déjà... Ça me fait songer que j'allons 'core en avouèr eune de pus au bureau de bienfaisance : la veuve à Grison, Grison qui s'est tué en tombant d'un tremble, comme il émondait su' la route, pour le compte de la municipalité...

Le cantonnier

C'tte pauv' femme !

Le maire

Enfin, elle !... qu'on la soutienne : bon, elle est d'ici ! mais les traîneux qui passent, ça ne nous regarde pas !... Après tout, moué, je connais qu'eune chouse : les secours de la commune doivent aller à ceuss qui sont de la commune... Qu'i's aillent cheux eux, les traîneux, demander des secours !... l's sont ben d'queuque part?...

Le cantonnier

Y a pàs d'aubours !... Et c'ti-là d'òusqu'i' peut ben ressourcer ?... je vas le fouiller !... p'tét'e qu'il a des papiers su li ?...

Le maire

Ben rare !... j'y ai demandé à c'tantout... s'il en avait èvu, j'y aurais donné un mot pour aller jusqu'au canton... mais ren !... Du moment qu'i' n'en avait point à produire dans son intérêt, guette, mon grous, qu'i' va en avouèr pour nous rend'e service?... Fouille-le tout de même : j'en aurons le cœur net !

Le cantonnier, après avoir fouillé

Ma foué ! j'ai ren trouvé...

Le maire

Qui don' qui sait ?... P't-ét'e qu'il a de la famille qu'aurait pu le reprend'e ?... mais à qui s'adresser, de c'tt' affaire-là ?...

Le cantonnier

De c'tt' affaire-là... heu...

Le maire

De c'tt' affaire-là... va trous rester su' les bras !... 'acré nom de guieu de nom de guieu !!! Vouéyons, Mitaine, va fallouér aviser? (Il se promène un instant sans rien aviser.)

Le cantonnier

Si j'allais qu'ri les gendarmes ?...

Le maire

Les gendarmes !... brusquons pas !... i' sera toujou's temps d'aller les qu'ri... Dans eune saprée machine comme ça, qu'est pas coutume, faut pas y aller en étourdieaux...Avisons d'abord !

Le cantonnier

C'est bon !... (Apercevant le garde champêtre.) Quiens !...v'là not' garde !... il arrive ben... c'est comme si qu'il aurait flairé qu'i va y avouér de la besogne pour li !

Le maire

D'la besogne pour li ?... y en a au long de l'ieau... A c'tt' heure, je n'avons que faire de ses services, icite... pasque...pasque, là !... Avisons d'abord, que j'te dis !... et tiens ta langue !

Le cantonnier

'A pas peur, moué, j'la tiens ! (Désignant l'abri) Tant qu'à c'ti-là c'est pas li qui veut lever la sienne !

SCENE II

Le cantonnier, le maire, le garde

Le maire, au garde

Quiens, c'est toué que v'là par icite ?

Le garde

Comme vous vouéyez !

Le maire

C'est ben. Pisque te v'là, que je te touche deux mots ! Je voulais déjà te causer à ce sujet-là, un matin, et pis ça m'est sortu de l'idée... Dis don' paraîtrait qu'y a des coll'teux qui viennent de Bucy...

Le garde

Ah ! j'en ai pas eu vent !

Le maire

C'est pàs ce qui prouve en ta faveur... tu devrais déjà être renseigné : je te payons pour. L'autre jour, t'as verbalisé contre Piédallu... qu'est de la commune : c'est pas que je t'en fasse un reproche. Du moment qu'y a eune loi t'es forcé de la faire respecter ?... Seulement, je vourai tout de même pas que tu laisses les galvaudeux des communes de tout autour veni' coll'ter su' la nôte !

Le cantonnier

I's sont bien forcés... Coll'ter ! Des brochets à coll'ter !... I's en ont pas su' leu' bras de rivière qu'on est toujou's à voliner rapport aux moulins... Les brochets ! ça se plait dans la quenouillée ! ça aime dormi son midi tranquille, les brochets !... Comment qu'i's pourrin dormi tranquilles avec des coups de dragues et des lancées de fauch'tons à tout bout d'champ... I's se parquent tertous su' not' bras, dans les rouches, les querssons, les vescins, et i's passent pàs la fourche... I's restent cheu nous, les brochets !... I' vont pas su' eux

Le maire

Tout ça, c'est pàs des raisons ! En admettant qu'on soit coll'teux - ce qu'est défendu ! - quand y a ren à coll'ter cheu soué... on coll'te pàs ; on va pàs coll'ter cheu les aut'es !... V'là pourtant ce qui se passe, et faut point de ça... T'entends ben, garde ? Ouvre l'œil et le bon !

Le garde

V'avez ben fait de m'averti, môssieu le maire ; mais vous pouvez être tranquille... je descends de ce pàs jusqu'au long de l'ieau et gare !... Ah ! me v'là parti !... A demain !... Y aura p't-ét'e du nouveau ! (Il part.)

SCENE III

Le cantonnier, le maire

Le maire, regardant le garde s'éloigner

Ah ! v'là un gâs qu'a sa ligne de conduite toute tracée, li !... c'est pas comme nous !... Je sommes pas au bout de not' tortillon, tu sais, Mitaine... Tu te fais-t-y seulement eune idée de tous les désagrèments qui nous attendent ?

Le cantonnier

Que si que j'm'en fait ben une idée ; mais va y en avouér tellement !... Ren que pour commencer... on peut pas le laisser là... t'as-t-y un local sous la main pour l'installer en attendant le permis d'inhumer du médecin ?

Le maire, après réflexion

Le préau de l'école ?... c'est pas demain dimanche !... y a classe !... La salle de la mair'rie ? y a réunion du Conseil, à c'souér... c'est vrai, je voués pàs d'endret, moué non pus !

Le cantonnier

Ça fait ren ! mettons qu'il est câsé pour à c'souér. Demain ?... c'est un cercueil, c'est eune fosse...

Le maire

Et c'est la commune, 'turell'ment, qui sera obligée de li payer tout ça !

Le cantonnier

Après-demain, faudra l'enterrer... y a guère possibilité de l'enterrer avant... Après-demain, justement ça tombe que c'est dimanche, l'assemblée !...

Le maire

Voui, eun évènement comme ça c'est pas fait bieaucoup pour faire rire la fête...

Le cantonnier

Y a aut' chose !... A queu bout du cimetièrre que tu comptes le mett'e ?

Le maire

Ah ! dam... ça c'est à considérer ; faut ménager les suscesstibilités... A côté de qui qu'on pourrait ben le mett'e ?

Le cantonnier

C'est à vouèr ?

Le maire

Et de ben prés, même ! de ben prés !... Y a des familles que ça pourrait formaliser de se vouèr allonger en cont'e un de leurs memb'es un citouéyen comme c'ti-là !

Le cantonnier

Le fait est qu'y a pas de quoué se trouver flatté non pus !... Enfin, à part la rangée de l'ancien adjoint et celle de Mme de Brizon, la donatrice, ousqu'il est pas Dieu possible qu'on puisse seulement songer à le mett'e, je voués déjà pus tant de places que ça, dans le cimetièrre !...

Le maire

Dam', i' s'emplit un peu pus, tous les ans, de tous les ceuss que j'avons perdus dans l'année, et i' date pas d'hier ! mais, au train que ça va là, si tous les étrangers viennent nous le boucher, où don' que c'est que je nous ferons enterrer après, nous et les nô't'es ?

Le cantonnier

J'songe... el'coin à Magloire le pendu ?

Le maire

Voui... si Magloire le pendu était pàs le bieu-frère à Suchet-Magloire du Conseil... un bon, qu'a toujou's ben voté... On dirait que je manque de taqute !

Le cantonnier

Y a tout le temps des malintentionnés qui trouvent à redire su' tout !...

Le maire

J'sais ben... c'est justement pour ça... v'là les élections qu'approchent... Tu t'en rappelles, des dargnières?... ben, mon gâs, i' s'en est pas fallu des tâs et des tâs pour que M. Mothiron Gustave me monte su' l' pouél... M. Mothiron Gustave, qu'est venu établi' sa fabrique cheu nous, v'là core pàs neuf ans, me monter su' l' pouél à moué, natif d'icite, maire depuis j'sais pus comben, qui s'a toujou's mis en quat'e pour la commune !... quoué que tu dis de ça, toué, Mitaine ?

Le cantonnier

Je dis que la faute en est aux ouvriers qu'i' fait veni' de côtés et d'aut'es, mais que le monde d'icite sait ben que M. Mothiron Gustave c'est tout ce qu'on voura : eun honnête homme, eun homme capable, un sincère républicain, p't-ét'e ?... mais que pour ét'e de la commune : il en est pàs et que, par conséquent, i' peut pàs en connaît'e les besoins comme toué !

Le maire

Enfin, quoué qu'i' ferait, li, M. Mothiron Gustave si qu'i' serait à ma place à c'tt 'heure?... 'serait p't-ét'e 'core pus emprunté que moué ?

Le cantonnier

Ça se pourrait ben, va 'lexis !

(On entend la chanson des conscrits)

Dans un village de l'Alsace,

Parmi les soldats du vainqueur,

Une blonde fillette passe

En murmurant d'un air vengeur...

Le maire

Allons bon !... c'est comme un fait exprès... eune route qu'est si peu passagère de coutume... y a pàs moyen d'avouér eune minute pour aviser... V'là les conscrits, à présent !

Le cantonnier, avec un brin d'admiration

Encore!... les cochons!... depis la revision ça fait leu' trouésième jour de bordée sans décesser !...

SCENE IV

Le cantonnier, le maire, les conscrits

Les conscrits

Salut, môssieu le maire !

Le maire

Salut, salut, les gàs !... vous v'là ben gaïtieaux, à c'souér ?

Premier conscrit

Pas d'quoué ét'e tristes !

Le cantonnier, au deuxième conscrit, qui a le nez écorché

Quiens, t'as voulu casser mes cailloux avec ton nez, toué, gàs !... on doute de ren quand on est saouï !

Deuxième conscrit

Parguïé oui... saouï... c'est un coup de poing, si tu veux le savouér...

Premier conscrit

On vient de s'en foutre eune roulée avec ceuss de Bucy.

Deuxième conscrit

Nom de guieu !... la belle roustée qu'i' sont reçue !... y a l'michant Jusseaume qu'en a les oreilles toutes décollées !

Le cantonnier

Bougre !... vous y allez pàs de main-morte, vous aut'es !... pour ça, v' êt's taillés... des vrais harcules, quoué !

Les conscrits, ensemble, sautant ,sur un pied et faisant le salut militaire

Bons pour le service !

Le maire, considérant les conscrits

Des maït'es gàs comme ça, on va te les verser d'emblée dans l'artillerie !...

Premier conscrit

J'veux ben !... là ou ailleurs... j'm'en fous !

Le cantonnier

Dis pàs ça, mon couillon !... c'est eune belle arme, l'artil'rie... moué..., j'y ai servi : je m'en fais glouère et honneur... Si tu nous avais vus en Crimée !... et pis 70 est venu... J'avons rendu ben des services, nous aut'es, dans l'artil'rie ; mais les Prussiens avin des canons, des canons...

Le maire

Ah ! dam !... Après le conseil de révision, j'ai vu l'officier de recrutement qui disait au sous-préfet : "Mon cher, aujourd'hui, y a que l'artil'rie, c'est de l'artil'rie que dépend le sort des batailles !... " Hein !... " C'est de l'artil'rie que dépend le sort des batailles ! " on s'est outillé depis 70... A la prochaine guerre, c'est vous qui nous les ferez rendre, les provinces pardues, ,v'entendez ben, les artilleurs !

Deuxième conscrit, un peu ému

Mais voui, môssieu le maire, qu'on entend ben... Guieu merci., on n'est point sourd !...

Premier conscrit, rigolant

C'est pas comme Jusseaume ; i' doit 'core avouèr le bourdon dans l'oreille des tapes qu'il a reçues..., y a le grand Liche-Tout qu'a pas écopé, li, an'hui : i' fait le malin... Le premier coup qu'on se battra avec ceuss de Bucy faura itou y abîmer un peu la gueule pour y faire vouèr !... (Au deuxième conscrit.) Dis don', j'allons pas prendre racine icite... on s'en va.

Le deuxième conscrit

Eh ben, en route..., j'allons bouère un lit'e cheu Goupil... V'là ta journée finie, toué, Mitaine?... v'êtes pas de trop, créyez ben, môssieu le maire !...

Le maire

Merci, les gâs..., j'ai 'core à faire un peu avec Mitaine.. ça sera pour la revoyée. (Voyant venir Marie.) Et pis, du reste, v'là de la compagnie qui vous sera pus agrèab'e que la nô't'e pour faire route jusqu'au bourg...

SCENE V

Le cantonnier, le maire, les conscrits, Marie Roule-ta-Bosse

Le maire, à la Marie

Te v'là déjà qui trottas, toué, la Marie ?

La Marie

Ah ! v'là bel an que j'sés debout !...

Premier conscrit

On s'arrête pas pour si peu, 'c'pas, la Marie ?

La Marie

C'est pas le moment de feignanter... y a eune goule de pus, cheu nous, à c'tt'heure... faut aller...

Le maire

I'se fait vivre, comme ça, ton petit ?

La Marie

Si i' se fait vivre ?... mais i' vient comme un chou ! je l'avons mis l'autre jour su' la bascule ! i' pèse dix livres moins cent grammes.

Le cantonnier

La mauvaise harbe ça pousse toujou's !

La Marie

Parguîé !... c'est pour ça que v'avez poussé, vous ! (Rires.)

Deuxième conscrit

Pan, Mitaine !... attrape !... c'est que faut pas s'y frotter à la Marie !

Le cantonnier

Faut pas s'y frotter ?... a pourtant ben fallu que queuqu'un s'y frotte !... qui qui y a fait l'petit qu'a' vient d'amener ?... c'est pas le Saint-Esprit ?

La Marie

Ah ! pour ça, non !... je vas pas assez souvent à confesse...

Le cantonnier

Qui que c'est, à c'câs-là?... Dis-nous qui que c'est ?... Tu veux pas nous dire qui que c'est, la Marie ?

La Marie

Pourquoué fére ?

Le cantonnier

Pour savouér, quiens !

La Marie

Que ça vous regarde... j'ai-t-y des comptes à vous rend'e à vous? (En causant, elle s'assoit sur le bord de la brouette.)

Le cantonnier

Ah ! toué, tu fais la maline... mais, au fond, j'sais ben pourquoué que tu veux pâs le dire !... c'est que tu t'en rappelles pus, là !... Vouéyons (Désignant le Premier Conscrit) C'est-t-y li?... (Désignant le

Deuxième Conscrit) C'est-t-y li ?

Le premier conscrit, désignant le cantonnier

C'est-t-y li ? Oh ! vieux Chausson de Mitaine !..., l'en serait ben capab'e ?...

Le cantonnier

Ah ! non i... mes pauv's grous..., je le regrette ; mais v'là bieu temps que le brancard de ma berrouette est cassé... (A la Marie) C'est-y le Baïeux qu'a fait la mouésson avec toué? c'est-y le gâs au sabotier que t'en ratais pas eune avec li, aux danses el'dimanche... c'est-y Pitance, Pitance, de Bucy qu'était toujou's fourré dans tes cottes, par un moment?...

La Marie, se récriant

Pitance..., de Bucy !..., ah non !... pas c'ti-là !... et pis, tenez, v'là ce qu'en est au sujet de Pitance, de Bucy... l' m'a rôdé dans les cottes, ça, c'est vrai : j'y pouvais ren !... Mais un jour qu'i voulait à toutes forces, j'y ai dit : " J'veux pas, avec toué !... va à Bucy, va avec les filles de cheu vous ! " Et Pitance est pas revenu ! Après tout, quouéque je risque, à présent ; je veux pàs me faire passer pour eune qui sait pas ce que c'est ; mon petit est là pour crailler le contraire... eh ben, voui !... je me sés jamais ren refusé, de c'côté-là ; mais, dans mes préférences..., je sés jamais sortu de la commune... ça, j'peux vous le jurer ! et su' la tête de mon petit, si vous voulez !

Le cantonnier, s'exclaffant

Ah bon guieu d'Marie !... bon guieu d'Marie !

Le maire, qui s'impatiente

Dis-don', Mitaine... t'es à ton affaire... du moment que tu racontes des cochonneries... y a pourtant aut'e chose qui presse pus que ça... hein?

Le cantonnier

C'est vrai ! 'lexis (Congédiant les conscrits et la Marie)

Le maire

Allons, à revouér, mes enfants !... amusez vous ben... on est jeune qu'un coup !...

Deuxième conscrit, en s'en allant et soulevant la brouette où s'est assise la Marie

Quiens, bouge pus, la Marie... je parie que je te roule comme ça jusqu'au bourg... bon guieu ! que t'es lourde !... t'es pourtant déchargée d'un bon poids... t'es trop lourde !... J'déhotte tout. (Il culbute la brouette.)

La Marie, se relevant en riant

Grand couillon, avec ton écorchasse au nez ! (Le Premier Conscrit, qui l'a aidée à se relever, lui empoigne un bras,- le Deuxième Conscrit se saisit de l'autre et ils partent tous en chantant.)

SCENE VI

Le cantonnier, le maire

Le cantonnier

Eh ben, t'as avisé... quoué que je faisons ?...

Le maire

Hein ?... 'acré nom de guieu de nom guieu de galvaudeux !... i' pouvait pàs seulement aller querver pus loin ?

Le cantonnier

Pour ça, il avait pàs des masses de chemin à faire...

Le maire

C'est vrai... v'là le champ à Bouzier, là, devant nous, tout en luzarne... j'ai 'core vu l'aut'e jour, su' le cadastre, que c'était le champ à Bouzier qui faisait la limite de la commune, du côté de Bucy.

Le cantonnier

Quiens, j'avais toujou's eu idée que c'était le grand orme...un peu pus loin, au bout de la sente.

Le maire

Non, non !... j'te dis que j'ai vu le cadastre; l'orme est su' Bucy... Comme tu voués, à -dix pas de pus...

Le cantonnier

C'était ben du tracas de moins !

Le maire

Ben sûr... Tout -de même, c'est pàs à dix pas de pus qu'il est tombé... c'est icite !...

Le cantonnier

Ça, on pouvait pàs y en empêcher ; mais...

Le maire

Vouéyons, Mitaine, faut en fini'. Ecoute moué. On se connaît pas d'hier tous les deux. Tu te rappelles, dans le temps, quand j'allin en classe, c'était à qui qui ferait des niches au maître d'école... et pus tard, qu'on était conscrits, j'en avons-t-y fait des bonnes blagues ? hein ! Ce coup que j'étions descendus dans la cave à défunt mon père !... Dis, tu te rappelles, y en avait jamais un pour vendre l'aut'e ! eh ben, là, Mitaine, j'ai eune idée... dans l'intérêt de la commune - comme de juste ! -

Le cantonnier

Moué itou ! 'lexis, j'en ai eune !

Le maire

Tant mieux... ça fait deux !...

Le cantonnier

Savourer?... si c'était la même ?

Le maire

V'là... je retirons le corps de là-n-dans... je le chargeons dans ta berrouette...

Le cantonnier

J'écarte ma pieau de bique par en-dessus...

Le maire

T'écarte ta pieau de bique par en-dessus... voui !... tu y es !... t'avais ben même idée que moué... 'acré Mitaine, va !... Tu fous queuques tours de roue à ta berrouette...

Le cantonnier

Et pouf !... je déhotte not' traîneux su' Bucy... C'est moins gai que de déhotter eune fille su' la route, comme les conscrits de tantoût, mais, bah !...

Le maire

Allons-y... et magnons-nous ! (Ils tirent le cadavre de l'abri, le chargent sur la brouette et le couvrent de la peau de bique)

Le cantonnier, tout en arrangeant la peau de bique sur le cadavre

Ah ! c'est dommage que ça puisse pas se dire !... la commune saura jamais ce que t'as fait pour elle, à c'souèr, 'lexis?

Le maire

Ça fait ren, Mitaine !... Va... et déhotte-le.... tout de même pâs avant que d'être de l'aut'e côté du grand orme... pour être pus sûr !...

Le cantonnier part avec la brouette ; le maire le regarde s'éloigner.

MA CHATTE GRISE...

Ma chatte grise était insupportable
Et vieille de treize ans au moins :
Elle volait ma viande sur la table
Et foirait partout dans les coins !
Je vous avais aussi, maîtresse brune
Et jeune autant qu'il est permis :
Vous me faisiez des scènes importunes
Et couchiez avec mes amis.

Refrain

J'ai tué notre amour
(Il fallait en finir !)
J'ai tué notre amour
Comme j'ai l'autre jour
Noyé ma chatte grise.

Dans l'étang vert où flottent des charognes
J'ai, d'un geste plein de dégoût,
Jeté ma chatte aux façons sans vergogne,
Avec un bloc de grés au cou ;
Et vous, maîtresse aux trahisons sans nombre,
Je vous ai jetée dans Paris,
Grand étang noir où plus d'une âme sombre,
Avec le poids de mon mépris.

Lorsque j'ai vu mourir ses feux d'agate
Dans l'onde couleur vert-de-gris,
Je me suis dit : « Ma pauvre vieille chatte !...
Elle attrapait bien les souris ! »
Depuis le froid tantôt où vous partîtes
Lorsque parfois je me souviens,
Je pense au fond de moi : « Pauvre petite !...
Après tout, elle m'aimait bien ! »

Lors, maintenant, sur l'étang vert qui porte
Malgré les gros pavés de grés,
L'amas flottant des pauvres bêtes mortes
Je vois monter tous mes regrets ;
Et, dans la rue infernale où subsiste
Un lambeau de mon amour mort,
Lorsque je vois les filles aux seins tristes,
Je vois passer tous mes remords.

LES MAINS BLANCHES, BLANCHES...

Elle avait les mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai ;
Elle avait les mains blanches, blanches
Et c'est pour ça que je l'aimais.

Elle travaillait aux vignes ;
Mais les caresses malignes
Du grand soleil
Et l'affront des hâles
Avaient respecté sa chair pâle
Où trônait mon baiser vermeil.

Et ses mains restaient blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai.
Et ses mains restaient blanches, blanches
Et toujours ! toujours ! je l'aimais

Mais un monsieur de la ville
Avec ses billets de mille
Bien épinglés
Vint trouver son père
Aux fins des vendanges dernières
Et s'arrangea pour me voler...

Me voler la main blanche, blanche,
Comme une frêle branche
D'un aubier de mai,
Me voler la main blanche, blanche
La main de celle que j'aimais !

Au seul penser de la scène
Où l'Autre, en sa patte pleine
D'or et d'argent,
Broierait les mains chères
Au nez du maire et du vicaire,
J'ai laissé ma raison aux champs,

Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Aux mains de celle que j'aimais

La veille -du mariage,
Chez le charron du village
Je fus quérir
Un fer de cognée,
Et m'en servis à la nuitée,
Quand ma belle fut à dormir.

J'ai coupé ses mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
J'ai coupé ses mains blanches, blanches...
C'était pour ça que je l'aimais !

LES MANGEUX D'TERRE

Je r'pass'tous les ans quasiment
Dans les mêm's parages,
Et tous les ans j'trouv' du chang'ment
De d'ssus mon passage ;
A tous les coups c'est pas l'mêm' chien
Qui gueule à mes chausses ;
Et pis voyons, si je m'souviens,
Voyons dans c'coin d'Beauce.

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
Par où donc que j'chemin'rai d'main?

En Beauc'vous les connaissez pas ?
Pour que ren n'se perde,
Mang'rint on n'sait quoué ces gas-là,
l's mang'rint d'la marde !
Le ch'min c'était, à leu' jugé
D'la bonn' terr' perdue :
A chaqu'labour i's l'ont mangé
D'un sillon d'charrue...

Z'ont groussi leu's arpents goulus
D'un peu d'gléb' tout' neuve ;
Mais l'pauv' chemin en est d'venu
Minc'comme eun' couleuve.
Et moué qu'avais qu'li sous les cieux
Pour poser guibolle !...
L'chemin à tout l'mond', nom de Guieu !
C'est mon bien qu'on m'vole !...

Z'ont semé du blé su l'terrain
Qu'i's r'tir'nt à ma route ;
Mais si j'leu's en d'mande un bout d'pain,
l's m'envoy'nt fair' foute !
Et c'est p't-êt' ben pour ça que j'voués,
A m'sur' que c'blé monte,
Les épis baisser l'nez d'vant moué
Comm' s'i's avaient honte !...

O mon bieu p'tit ch'min gris et blanc
Su' l'dos d'qui que j'passe !
J'veux pus qu'on t'serr' comm' ça les flancs,
Car moué, j'veux d'l'espace !
Ousqu'est mes allumett's?... A sont
Dans l'fond d'ma pann'tière...
Et j'f'rai ben r'culer vos mouéssons,
Ah ! les mangeux d'terre !...

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min,
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
J'pourrais bien l'élargir, demain !

LES MANIES RIDICULES

J'suis un garçon plein de scrupules,
Tout l'mond' connaît ma probité ;
Malheureus'ment, j'suis affecté
De quelques mani's ridicules :
Lorsque mes affaires réclament
Que j'sois levé de bon matin,
Pour être à l'heur'le lendemain,
J'couch' le soir chez un'petit femme !

Refrain

J'laiss'des pavés
Dans les cafés,
J'plant' des drapeaux
Chez les bistros.
J'pos'des lapins
Aux pauvr's p'tit's femmes.

J'boulott' chez un bistro très chouette ;
Mais, comm' j'lui donn' jamais d'argent
J'suis avec lui très exigeant,
Pour lui fair' croire qu'j'ai d'la galette.
Quand j'ai pompé à fortes doses,
J'vais parler au garçon tout bas
Et s'il m'fait d'l'oeil il n'me r'voit pas,
Ou s'il me r'voit c'est la mêm' chose.

D'puis l'temps que j'fais mes escapades
De lapins j'ai tout un clapier,
De drapeaux j'ai tout un trophée
Et d'pavés toute un' barricade
Il n'y a qu'un' chos'qui me gêne,
C'est mes pavés qui m'barr'nt le ch'min,
Pour aller d'Montmartre à Pantin,
Faut que j'prenn' par l'Av'nu' du Maine,

MARCHE DES GARDES CIVIQUES

Chaqu'Dimanch' le bon Bruxellois
Pour la Patrie et pour le roi
Arbor' des allur's militaires
Tous les citoyens d'Moolenbeck,
Du boulanger à l'apoteck,
Se mettent sur le pied de guerre...
Alors faut les voir passer dans c'tt'état
Fredonnant grav'ment ce petit refrain-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'êtr' gard'civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! c'est lourd un fusil
C'est dang'reux aussi
Mais on a d'beaux habits
Godfordom !
Godfordom !

Celui-là qui commande en chef
C'est tout bonnement le gros Jef
Le charcutier de sur la place ;
Il a la têt' de Poléon
A part que ses ch'veux y sont blonds
Il veut que ça pête ou qu'ça casse...
Aussi faut entend'les vaillants soldats
A chacun d'ses ordr's entonner cet air-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'êtr' gard'civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! halte pour un' fois
Jefke... ou sans quoi
On s'fournit plus chez toi !
Godfordom !
Godfordom !

La.d'ssus, le bon Van den Bistoo
Qui tient un débit de faro
Dit, épongeant sa fac'qui suinte :
" Aï ! voyons, faut pas s'engueuler ;
L'fait trop chaud. Mieux vaut aller
Chez moi profiter sur un' pinte ! "...
Alors, tout le mond's'en va boir' comm' ça
Dans l'estaminet en chantant cet air-là

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'êtr' gard'civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! c'est Jef qu'est l'plus saoul
C'est juste après tout
Car c'est l'chef, savez-vous ?
Godfordom !
Godfordom !

L'soir, les voyant rentrer avec
Un' joyeus'cuit' dans Moolenbeck
Ayant servi l'Roi, la Patrie,
Leurs femm', fiér's de tels héros
Leur ouvrent les bras ronds et gros
Et les étouff'nt de calin'ries...
Alors en s'laissant glisser dans les draps
Soldats et gradés soupir'nt ce r'frain-là :

Refrain

Godfordom ! ça est d'la fatiqu'
D'êtr' gard'civiqu'
Mais ça est quand mêm' chic...
Godfordom ! d'puis c'matin qu'je m'tu'
Tant pis ! j'n'en peux plus
Maint'nant je tire au...
Godfordom !
Godfordom !

*Paroles de G. COUTE et SEIDER
Musique de Alcib MARIO*

LA MAUVAISE HERBE

J'avais pourtant jeté mon blé
Au mitan d'un champ bien sarclé,
Et j'étais sûr de ma semence.
J'avais placé mon cœur pourtant
Parmi le cœur le plus constant,
Et j'étais plein de confiance !

Refrain

Mais la mauvaise herbe
(Voyez ma gerbe
Et mes amours...)
Mais la mauvaise herbe,
Ça pousse toujours !...

Sans qu'on ait jamais su comment
L'ivraie — à côté du froment —
Germa dans la terre endormie.
Et le mensonge vint un jour,
Éclora auprès de mon amour
Dans le petit cœur de ma mie !

Refrain

Car la mauvaise herbe, etc.

De mes sillons, après l'hiver,
En même temps que le blé vert,
Ont surgi les nielles traîtresses,
Et j'ai senti la trahison
Ainsi qu'une fleur de poison,
Sous les roses de nos caresses.

Refrain

Ah ! la mauvaise herbe, etc.

Nielle et chiendent ont triomphé
Et mon blé, par eux, étouffé,
A péri partout dans la plaine
Mon pauvre amour est mort aussi !
Mon pauvre amour est mort ainsi :
Écrasé sous un peu de haine !

Refrain

...Sous la mauvaise herbe, etc.

On coupe aujourd'hui les épis
Les blés fauchés font un tapis,
Derrière chaque faux qui volte ;
Plus d'un amoureux moissonneur
Ramasse aujourd'hui du bonheur,
Et voici ma triste récolte :

Dernier refrain

De la mauvaise herbe !
(Voyez ma gerbe
Et mes amours)
De la mauvaise herbe
Qui pousse toujours !

MA VIGNE POUSSE

Je compte bientôt soixante vendanges,
N'empêche que j'ai planté l'an dernier,
Le jour où ma vigne emplira ma grange
Ses pieds descendront chatouiller mes pieds.
Mais, déjà mes yeux la voient, fière et douce
Ainsi qu'une fille allant à l'amour,
Forte comme un gas qui vient des labours
Et mon cœur sourit car ma vigne pousse.

Refrain

Ah ! Ion la ! ma vigne pousse ! Ion la !
C'est l'avenir qui pousse là !

Ma vigne verra crever la bêtise,
Les croix tomberont des dieux inhumains
Dont le prêtre boit tout seul à l'église,
Tout le monde aura le calice en main !
Ma vigne verra les noces sincères
De beaux amoureux s'aimant librement,
Sans jamais mentir, même d'un serment,
Et ne sachant plus le chemin du maire.

Ma vigne verra chasser la misère
Tous les assassins à ventre de loups,
Noieront leurs couteaux dans l'eau des rivières
Pour chanter son vin sur des airs très doux.
Les errants maudits et les sans asile
Seront des rêveurs qui viendront le soir
Boire en la liqueur tendre du pressoir
Le ciel qui se mire au creux des sébiles.

Ma vigne verra fusiller la guerre,
Ses raisins de paix en paix mûriront ;
Leur sang rougira seul les bouches claires
Qui refuseront celles des clairons.
Ma vigne verra tomber les frontières,
Et les ennemis des temps disparus,
Allonger les bras après avoir bu
Pour reboire un coup et choquer leurs verres.

Ma vigne verra les temps d'harmonie,
Les enfants viendront comme ses raisins ;
Les sentiers seront moins beaux que la vie,
Les hommes auront la bonté du vin.
Ah ! ma vigne forte ! Ah ! ma vigne douce !
On me dit : Pourquoi rêver tout cela
Vieux qui doit mourir quand tantôt viendra ?
Je mourrai tantôt, mais ma vigne pousse !

MOSSIEU IMBU

Môssieu Imbu est mort, est mort et entarré !
Môssieu Imbu ! ... un gâs qui v'nait d'èt' décoré
Pour pas avouèr mis d'cess'depis qu'il 'tait au monde
A bagosser: « Imbu ! ... Imbu !... » et qu'était pus
Counnu qu'sous c'sobriquet à dix yieu's à la ronde...
Môssieu Imbu est mort, est mort et entarré !
I dira pus : « Imbu !.. Imbu ! » Môssieu Imbu !

Il avait tro's, quat' cépé's d'vigne en haut d'la côte
Et queuqu's minieaux d'blé dans la plain' de pus qu'les aut'es.
Pas des mass's, pas des tas ! pas ben larg', pas ben long !
Mais assez, pour pouvouèr avouèr eune opignon...
I passait su' la place en lisant son journal.
Il 'tait républicain !... rouge... anticlérical !
Et c'est pour ça qu'il 'tait, depis troués élections,
L'Maire !... el'maire ed'cheu nous ! ... Môssieu l'mair'! nom de Guieu !

« Les curés !... » qu'i' disait - et, i' d'venait furieux ! -
« Des ouésieaux qu'la République engréss'dans son sein,
Et des cochons qui sont s'ment pas républicains !
Et pis qu'i's prenn't pas d'gants pour chatouiller les fesses
Aux femm's et aux garçail's dans leu bouéte à confesse...
Moué !... j'veux pas qu'la bourgeoués'foute el'pied à la messe ! »

C'est vrai !... Mame Imbu foutait pas l'pied à la messe !
Tout d'même, il 'tait cocu... cocu coumme à confesse :
l' gagnait trop souvent l'notaire à la manille,
Le p'tiot notair' qu'avait des si fin's moustach's breunes !
Mais, assorbé dans la gérance ed'la coummeune,
Môssieu Imbu portait ses cornes sans les vouér
Et i' r'dev'nait gâtieau à dévider c't t'histouère,
C'tte bounne histouèr' de franc-maçon en mal d'esprit,
C'tte vieille histouér' du charpenquier tourneux d'chevilles :
Le cornard du pigeon et d'la Vierge Marie...
« Ah la r'ligion ! ... qué's couillonnad's et qué's môm'ries ! »
Et l'dégoût l'empougnait si fort qu'à des moments
S'il avait pas été c'qu'il 'était : eune houmme' conv'nab'e :
l' vous aurait craché su' un Saint-Saquerment !

Mais, quand qu'c'est qu'i vouéyait passer un régiment,
Eun' vent-vol trifouillait soun âm' de contribuab'e
En revolt' cont' les couillounnad's et les môm'ries;
D'avant l'drapieau, c'tt' aut' Saint-Saquerment : c'ti d'la Patrie !
l' faisait un salut à s'en démancher l'bras
Et qu'était, ma grand foué ! joliment militaire
D'la part d'un gâs qu'avait jamais été soldat...
Il avait ses idé's su' les vu's d'l'Angleterre
Et il 'tait poummouniqu'd'avouér gueulé la R'vanche,
L'honneur de nout' armée et la glouér de la France !

C'est avec ça qu'il bouchait l'vid'de ses discours
Que l'maît' d'écol'passait en r'vu' pou' les grands jours
De Fête-Dieu laïqu', de Paradis scolaire :
Quatorz' juillet d'lampions roug's et d'pompiers brinzingues,
Distribution d'prix aux mardeux à qui qu'on s'ringue
Du républicanisme à les en fer' querver :

Il 'tait memb' d'eune flopé' d'sociétés d'brav's gens,
Et des foués président - d'quoué qu'il 'tait honoré -
Société d'secours mutuels et d'gymnastique,
Société d'tir et société d'musique !
Société d'tempérance et, tout en mêm'temps,
Société des francs-buveurs : les « Amis d'la vigne » !
Il 'tait perdu dans les rubans et les insignes :
Les mains qui s'quienn'nt, les p'tit's lyr's, les grapp's ed'raisin
Et aut's verrotail'ris d'petzouill's civilisés
Qui bé'nt coumm'gueul'de four d'vant cell's-là des sauvages:

Il avait fait planter su' la plac'du village
Eune estatu !... pasque la coummeun' d'à-couté
N'n'avait eun'! et qu'j'étions ben autant qu'nous vouésins !...
...C'est l'poltrait d'un gâs qu'mém'les vieux ont pas connu !
Qu'est p'tét' qu'eun' blagu' !... Mais là !... j'avons nout' estatu
Et les deux chiens au boucher ont eun' pissoquiére ! ...
D'aucuns ont dit qu'il 'tait pus urgent d'fére un ch'min,
Mais allez don' contenter tout le monde et son père !

Le jour d'l'inauguration de c'tte sapré' garce
D'estatu' ! yieau tombait, tombait coumm' vach' qui pisse !
Môssieu Imbu gangna chaud et fréd sous l'avarse
Et est décédé, coumm' les lett's de deuil le disent :
- A cinquante ans !... muni des saquerments d'l'Eglise ! -
J'l'avons r'conduit là-bas, dans l'enclos à tout l'monde,
En r'broussant l'pouél à nous chapieaux en sign' de deuil.
J'l'ont pleuré avec des discours su' son çarcueil,
J'l'ont r'gretté avec des tas d'courounn's su' sa tombe
Et j'l'ont laissé, porteux d'ses tit's et d'ses médailles,
Couché en terre, à couté des dargniér's semailles.

Môssieu Imbu est mort... est mort et entarré ! ...
Ah ! qué' soleil et qué' bon vent su' les luzarnes,
Et coumm' le vin mouss'frais aux pichets des aubarges
Et qu'la fille est don' gent' qu'écart' des draps su' l'harbe ! ...
Moué, ça m'donne envi' d'viv' de r'veni' d'l'entarr'ment !
...C'est ça, bon Guieu ! ... tant qu'a dur'ra... vivons la vie !
Vivons-la ! en restant des houmm's tout bounnément
Et sans l'embistrouiller d'étiquett's d'épic'rie
Ou d'sentiments d'bazar en chiffon et far-blanc ! ...
Leu' politique empéch' pas les fleurs d'ét' jolies !

Et, pisqu'Môssieu Imbu est mort et entarré,
l' bouéra pus !... Dis don', la belle, au coin du pré...
Buvons, nous aut's ! ... el'vin est bon ! ... A nout' santé !
Et chiffounnons les draps qu'tu t'en viens d'écarter !

LES MOULINS MORTS

On vient d'arrêter le moulin
Qui chanta, chanta, tout le jour,
Son refrain tout blanc, tout câlin
En faisant son œuvre d'amour...
Et je suis là, ce soir, mon Dieu !
Gisant quelque part, au milieu
Du moulin où plus rien ne bruit...
Avec mon cœur pareil à lui !...

L'odeur du buis, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas !...

Les meules ont l'air d'écraser
Du silence sous leur torpeur...
Et le blutoir ankylosé
Crible de la nuit sur mon cœur,
Mon cœur déjà si plein de nuit
Et que le silence poursuit
Toujours, toujours, depuis le jour
Où finit mon dernier amour...

L'eau coule, pleurant de langueur,
Sous la vanne aux bords vermoulus,
Comme l'inutile douleur
D'un cœur aimant qui n'aime plus...
Et ce cœur-là, mon cœur à moi,
Sentant sa peine avec effroi
En la douleur morne de l'eau,
Vient à crever d'un gros sanglot...

Holà ! clair meunier de l'Espoir
Qui remets en marche, le jour,
Le moulin qui s'arrête au soir
Comme un pauvre cœur sans amour !...
Holà ! déjà l'aube éclaircit
Le moulin... et mon cœur aussi !
Holà ! holà ! meunier qui dors,
Ressuscite les moulins morts !...

L'odeur du buis, le son du glas,
Un temps de neige, un soir d'ivresse
M'attristent moins que la tristesse
Des moulins qui ne tournent pas !...

NOËL DE LA FEMME QUI VA AVOIR UN PETIOT ET QUI A FAIT UNE MAUVAISE ANNEE

Les cloches essèment au vent
La joi' de leur carillonnée,
Qui vient me surprendre, rêvant,
Dans le coin de ma cheminée ;
Noël ! Noël ! c'est aujourd'hui
Que Jésus vint sur sa litière,
Noël ! mon ventre a tressailli
Sous les plis de ma devantière.

O toi qui vas, dans mon sabot,
Me descendre, avec un petiot,
De la misère et de la peine,
Noël ! Noël ! si ça se peut
Attends encore ! Attends un peu ! ...
Attends jusqu'à l'année prochaine !

Noël ! Noël ! cette anné'-ci
Le froid tua les blés en germe,
Tous nos ceps ont été roussis ;
Le « jeteux d'sorts », sur notre ferme,
A lancé son regard mauvais
Qui fait que sont « péri's » mes bêtes,
Que mes pigeons se sont sauvés
Et que mon homme perd la tête.

Tous mes gros sous, à ce train-là,
Ont filé de mon bas de laine,
Quand reviendront ? Je ne sais pas !
Mais, à la récolte prochaine,
J'espère voir les blés meilleurs
Et meilleure aussi la vendange,
Pour mon bonheur et le bonheur
De l'enfant dont j'ourle les langes.

NOS VINGT ANS

Gueux, qu'avions-nous jusqu'à ce jour?
- De l'or, pas un sou ! Du sol, pas un pouce !
Notre âge nous livre l'amour,
Blond trésor et vigne aux vendanges douces
Mais voici qu'on veut nous voler
Trois ans de bonheur éclos hier à peine.
Et voici qu'on veut affubler
Nos tendres vingt ans d'oripeaux de haine

Refrain

Les gros, les grands !... Si c'est à vous
Ecus sonnants et bonne terre
Les gros, les grands !... Si c'est à vous
vous les gardez pour vous !
Mais nos vingt ans, ils sont à nous
Et c'est notre seul bien sur terre.
Mais nos vingt ans, ils sont à nous
Nous les gardons pour nous !

Pourquoi des clairons, des tambours ?...
Le violon jase au fond des charmilles.
Les galons et les brandebourgs
Ça fait mieux autour du jupon des filles !
Notre coeur dans un coeur aimé,
Reposera mieux qu'au sein de l'histoire
Car nous nous flattons d'estimer
Une nuit d'amour plus qu'un jour de gloire.

Notre bonheur n'est pas jaloux
Du bonheur de ceux qui disent : Je t'aime
Dans un autre patois que nous.
Nous ne voulons pas troubler leur poème.
Et fiers d'épeler à présent
Dans un livre plein de -douces paroles.
Pour apprendre à verser du sang
Nous ne voulons pas aller à l'école.

Le mensonge, en l'amour prend corps,
Mais il prête une âme aux drapeaux qui bougent
Alors, nous préférons encor
Le mensonge rose au mensonge rouge.
Et sur ce, bourgeois impotents
Dont le champ fleurit, dont le coffre brille,
Ne demandez plus nos vingt ans :
Ils sont promis pour le prochain quadrille.

NOUVEAU CREDO DU PAYSAN

Bon paysan -dont la sueur féconde
Les sillons clairs où se forment le vin
Et le pain blanc qui doit nourrir le monde,
En travaillant, je dois crever de faim ;
Le doux soleil, de son or salulaire,
Gonfle la grappe et les épis tremblants ;
Par devant tous les trésors de la terre,
Je dois crever de faim en travaillant !

Refrain

Je ne crois plus, dans mon âpre misère,
A tous les dieux en qui j'avais placé ma foi,
Révolution ! déesse au coeur sincère,
Justicière au bras fort, je ne crois plus qu'en toi ! (bis)

Dans mes guérets, au temps de la couvraille,
Les gros corbeaux au sinistre vol brun
Ne pillent pas tous les grains des semailles :
Leur bec vorace en laisse quelques-uns !
Malgré l'assaut d'insectes parasites,
Mes ceps sont beaux quand la vendange vient
Les exploiters tombent dessus bien vite
Et cette fois, il ne me reste rien !

Au dieu du ciel, aux maîtres de la terre,
J'ai réclamé le pain de chaque jour :
J'ai vu bientôt se perdre ma prière
Dans le désert des cieus vides et sourds ;
Les dirigeants de notre République
Ont étalé des lois sur mon chemin,
D'aucuns m'ont fait des discours magnifiques,
Personne, hélas ! ne m'a donné de pain !

Levant le front et redressant le torse,
Las d'implorer et de n'obtenir rien,
Je ne veux plus compter que sur ma force
Pour me défendre et reprendre mon bien.
Entendez-vous là-bas le chant des Jacques
Qui retentit derrière le coteau,
Couvrant le son des carillons de Pâques :
C'est mon Credo, c'est mon rouge Credo

L'ODEUR DU FUMIER

C'est eun' volé' d'môssieux d'Paris
Et d'péquit's dam's en grand's touélettes
Qui me r'gard'nt curer l'écurie
Et les "têts" ousque gît'nt les bêtes :
Hein ?... de quoué qu'c'est, les villotiers,
Vous faisez pouah ! en r'grichant l'nez
Au-d'ssus d'la litière embernée?...
Vous trouvez qu'i' pu', mon feumier?

Ah ! bon guieu, oui, l'sacré cochon !
J'en prends pus avec mes narines
Qu'avec les deux dents d'mon fourchon
Par oùsque l'jus i'dégouline,
- I' pu' franch'ment, les villotiers !
Mais vous comprendrez ben eun' chouse,
C'est qu'i' peut pas senti' la rouse ! ...
C'est du feumier... i'sent l'feumier !

Pourtant, j'en laiss'pas pard'e un brin,
J'râtle l'pus p'tit fêtu qu'enrouse
La pus michant' goutt' de purin,
Et j'râcle à net la moind'er bouse !
- Ah ! dam itou, les villotiers,
Malgré qu'on seye en peïn' d'avouer
Un "bien " pas pus grand qu'un mouchouer,
On n'en a jamais d'trop d'feumier !

C'est sous sa chaleur que l'blé lève
En hivar, dans les tarr's gelives ;
L'douun' de la force à la sève
En avri', quand la pousse est vive !
Et quand ej'fauch' - les villotiers !
Au mois d'Août les épis pleins
Qui tout' l'anné' m'douun'ront du pain,
Je n'trouv' pas qu'i' pu', mon feumier !

C'est d'l'ordur' que tout vient à nait'e :
Bieauté des chous's, bounheur du monde,
Ainsi qu's'étal'su' l'fient d'mes bêtes
La glorieus'té d'la mouésson blonde...
Et vous, tenez, grous villotiers
Qu'êt's pus rich's que tout la coummeune,
Pour fair' veni' pareill'forteune
En a-t-y fallu du feumier !!!

Dam' oui, l'feumier des capitales
Est ben pus gras que c'ti des champs :
Ramas de honte et de scandales...
Y a d'la boue et, des foués, du sang !...
- Ah ! disez donc, les villotiers,
Avec tous vos micmacs infâmes
Ousque tremp'nt jusqu'aux culs d'vos femmes...
l'sent p'tét' bon, vous, vaut' feumier?...

Aussi, quand ej'songe à tout ça
En décrottant l'dedans des "têts"
J'trouv' que la baugé' des verrats
A 'cor comme un goût d'properté !
Et, croyez-moué, les villotiers,
C'est pas la peïn' de fèr' des magnés
D'vant les tas d'feumier d'la campagne :
I' pu' moins que l'vout'... nout' feumier !

LES OIES INQUIETES

Les oies qui traînent dans le bourg
Ainsi que des commères grasses
Colportant les potins du jour,
En troupeaux inquiets s'amassent.
Un gros jars qui marche devant
Allonge le cou dans la brume
Et frissonne au souffle du vent
De Noël qui gonfle ses plumes...

Noël ! Noël !
Est-ce au ciel
Neige folle
Qui dégringole,
Ou fin duvet d'oie
Qui vole.

Leur petit œil rond hébété
A beau s'ouvrir sans trop comprendre
Sur la très blanche immensité
D'où le bon Noël va descendre,
A la tournure du ciel froid,
Aux allures des gens qui causent,
Les oies sentent, pleines d'effroi,
Qu'il doit se passer quelque chose.

Les flocons pâles de Noël
- Papillons de l'Hiver qui trône -
Comme des présages cruels
S'agitent devant leur bec jaune,
Et, sous leur plume, un frisson court
Qui, jusque dans leur chair se coule.
L'heure n'est guère aux calembours,
Mais les oies ont la chair de poule.

Crrr !... De grands cris montent parmi
L'aube de Noël qui rougeoie
Comme une Saint-Barthélemy
Ensanglantée du sang des oies ;
Et, maintenant qu'aux poulaillers
Les hommes ont fini leurs crimes,
Les femmes sur leurs devanciers
Dépouillent les corps des victimes.

VOLUME 3

LE PANTALON DU COUSIN JULES

J'suis d'un' famill'qu'on estime honorable ;
Mon cousin est un garçon très capable,
Et mon oncle un fort honnête épicier ;
Mais, ceci est incontestable,
Ils manqu'nt de chic pour s'habiller :

Refrain

Le pantalon de mon cousin Jules
Est beaucoup trop long, c'est bien ridicule.
Le pantalon de mon oncle Éloi
Est beaucoup trop court, il a l'air d'une oie.

Lorsqu'il débit' du sucre ou d'la chandelle,
L'un est toujours à monter ses bretelles ;
Et quand l'aut' part pour aller déposer
Quelque chos'chez sa clientèle,
Il est toujours à les baisser.

L'premier n'trouv' pas d'balayeur qui l'dégotte
Pour ramasser la poussière ou les crottes,
Et le second, lorsqu'il s'indigne après
La tenu' des dam's en culotte,
Fait voir le poil de ses mollets.

Un jour que Jul's s'était flanqué la cuite
(C'est rare ! et puis chez lui ça n'a pas d'suite !)
Dans son grim pant il vint à s'oublier ;
Un jour seul'ment après... sa fuite
Il vit ses souliers tout mouillés.

L'été dernier, sur une très chic plage,
Mon oncle put entendr' sur son passage
L'mond'qui disait : « Où sont donc les gardiens
Pour interdire à ce sauvage
D'passer en ville en cal'çon d'bain.

Et si jamais un ami leur réclame
La raison d'leur accoutrement infâme
Ils répond'nt : « Si not' culott' fait pitié,
C'est simplement pour que not' femme
Ne soit pas tenté' d'la porter.

LE PATOIS DE CHEZ NOUS

Dans mon pays, dès ma naissance
Les premiers mots que j'entendis
Au travers de mon « innocence »
Semblaient venir du paradis
C'était ma mère, toute heureuse,
Qui me fredonnait à mi-voix
Une simple et vieille berceuse,
En patois...

Le joli patois de chez nous
Est très doux !
Et mon oreille aime à l'entendre.
Mais mon cœur le trouve plus doux,
Et plus tendre !

Dans mon pays, au temps des sèves,
A l'âge où d'instant en instant,
L'amour entrevu dans nos rêves
Se précise dans le Printemps.
Cueillant les fleurs que l'avril sème
Un jour, pour la première fois,
Une fille m'a dit : « Je t'aime »
En patois...

De mon pays blond et tranquille
Quand je suis parti « déviré »
Par le vent soufflant vers la Ville,
Mes vieux et ma mie ont pleuré.
Pourtant, jusqu'au train en partance
M'ont accompagné tous les trois
Et m'ont souhaité bonne chance
En patois...

Loin du pays, dans la tourmente
Hurlante et folle, de Paris,
Où ma pauvre âme se lamente
Un bonheur tantôt m'a surpris !
Des paroles fraîches et gaies
Ont apaisé mes noirs émois :
J'ai croisé des gens qui causaient
Mon patois...

LA PAYSANNE

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté -des vins nouveaux, (bis)
Allons-nous, esclaves placides,
Dans un sillon où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
Des Marseillaises fratricides ?...

Refrain
En route! Allons les gâs ! Jetons nos vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

A la clarté des soirs sans voiles,
Regardons en face les cieux ;
Cimetière fleuri d'étoiles
Où nous enterrerons les dieux. (bis)
Car il faudra qu'on les enterre
Ces dieux féroces et maudits
Qui, sous espoir de Paradis,
Firent de l'enfer sur la « Terre » !...

Ne déversons plus l'anathème
En gestes grotesques et fous.
Sur tous ceux qui disent : « Je t'aime »
Dans un autre patois que nous ; (bis)
Et méprisons la gloire immonde
Des héros couverts de lauriers :
Ces assassins, ces flibustiers
Qui terrorisèrent le monde !

Plus -de morales hypocrites
Dont les barrières, chaque jour,
Dans le sentier des marguerites,
Arrêtent les pas de l'amour !... (bis)
Et que la fille-mère quitte
Ce maintien de honte et de deuil
Pour étaler avec orgueil
Son ventre où l'avenir palpite !...

Semons nos blés, soignons nos souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes nos bouches
L'épi blond, le raisin vermeil !... (bis)
Et, seule guerre nécessaire
Faisons la guerre au Capital,
Puisque son Or : soleil du mal,
Ne fait germer que la misère.

PETIT PORCHER

Il a dans les treize ans ; chez eux,
On est malheureux !
Il a mis un brin de bruyère
A sa boutonnière
Et tristement s'en est allé
Au pays du blé,
A la louée où quelque maître
Le prendra peut-être ?...

Petit porcher
Ho !...
T'es embauché !...
Le maître charretier t'attend, pauvre petiot !
Ho !...

Les coqs ne chantent pas encor,
Rien ne bouge, il dort
Avec « la Noiraude » et « la Rousse »
Dans l'étable douce,
L'étable close où le fumier
Tient chaud en janvier,
Et tandis que l'aube se lève
Il fait un beau rêve...

Petit porcher
Ho !...
Faut dénicher !
Le maître charretier a besoin d'un seau d'eau,
Ho !...

Sur la table où mangent les gens
Au retour des champs
On apporte une miche noire
Et de l'eau pour boire.
Il mord dans son triste chateau
Comme en du gâteau ;
Et ses yeux, tandis qu'il dévore
Réclament encore !...

Petit porcher
Ho !...
Assez mangé !...
Le maître charretier a fermé son coutieau
Ho !...

Hier c'était la fête chez nous
Les gâs étaient saouls :
Ils ne sont rentrés qu'à l'aurore
Demi saouls encore ;
Le charretier au vin méchant
Jure, lui cherchant
A tout propos un tas de noises,
Bêtes et surnoises.

Petit porcher
Ho !...
Faut pas broncher
Le maître charretier a mis ses gros sabots
Ho !...

Ainsi toujours peinant, souffrant,
Il deviendra grand ;
Et son tour enfin, viendra d'être
Le charretier-maître
Faisant peiner, faisant souffrir
Un autre martyr
Selon la routine suivie
Puisque c'est la vie !...

Petit porcher
Ho! ...
Sera changé
En maître charretier pour le porcher nouveau !
Ho !...

PETIT POU CET

Puisqu'on ne trouve plus sa vie
Au bout des sillons de chez nous,
Un jour, j'ai dû quitter ma mie
Pour la ville où pleuvent les sous ;
Et, ce jour-là, dans ma mémoire :
Lit clos des contes du passé,
J'ai vu se réveiller l'histoire,
L'histoire du Petit Poucet.

Refrain

En partant chez l'ogresse,
L'ogresse qu'est la vie,
J'ai semé des caresses
Pour retrouver ma mie !

Poucet semait parmi les sentes
Son pain bis et ses cailloux blancs.
Sur le corps blanc de ma charmante
Quel semis de baisers brûlants !
Sur son front et ses yeux en fièvres,
Sur son ventre et ses seins en fleurs,
Le geste rose de mes lèvres
A semé l'Amour de mon cœur.

Plus tard, pour retrouver ma mie :
« Où sont mes baisers d'autrefois ? »
Les baisers sont de blanches mies
Sous le bec des oiseaux des bois.
Plus un seul ! sur sa chair impure,
Un seul ! de mes baisers brûlants !
Tous sont partis sous la morsure
Du baiser des autres galants !

Ma mie qui ne se souvient guère
Se rappelle pourtant qu'un jour,
Je l'ai frappée dans ma colère
D'une gifle de mon poing lourd.
Elle me reproche ce geste
Toujours avec la même ardeur.
Le mal est un caillou qui reste
Dans les pauvres sentiers du cœur !

LES PETITS CHATS

Hier, la chatt' gris'dans un p'quit coin
D'nout' guernier, su' eun' botte de foin,
Alle avait am'né troués p'quits chats ;
Coumm' j'pouvais pas nourri' tout ça,
J'les ai pris d'eun' pougné' tertous
En leu-z-y attachant eun' grouss' piarre au cou.

Pis j'm'ai mis en rout' pour l'étang ;
Eun' foués là, j'les ai foutus d'dans ;
Ça a fait : ppllouff !... L'ieau a grouillé,
Et pis pus ren !...Ils 'tin néyés...
Et j'sé r'parti, chantant coumm' ça :
"C'est la pauv' chatt' gris'qu'a perdu ses chats. "

En m'en allant, j'ai rencontré
Eun' fill'qu'était en train d'pleurer,
Tout' peineuse et toute en haillons,
Et qui portait deux baluchons.
L'un en main ! c'était queuqu's habits ;
L'autr', c'était son vent'e oùsqu'était son p'quit !

Et j'y ai dit : « Fill', c'est pas tout ça ;
Quand t'auras ton drôl'su' les bras,
Comment don' qu'tu f'ras pour l'él'ver,
Toué qu'as seul'ment pas d'quoué bouffer ?
Et, quand mêm' que tu l'élév'rais,
En t'saignant des quat'vein's... et pis après ?

Enfant d'peineuse, i' s'rait peineux ;
Et quoiq'u'i fasse i' s'rait des ceux
Qui sont contribuab's et soldats...
Et, - par la tête ou par les bras
ou par... n'importe ben par où ! -
l' s'rait eun outil des ceux qu'a des sous.

Et p't-êt qu'un jour, lassé d'subi'
La vie et ses tristes fourbis,
l' s'en irait se j'ter à l'ieau
Ou s'foutrait eun' balle dans la pieau,
Ou dans un bois i' s'accroch'trait
Ou dans un « cintième » i' s'asphysquerait.

Pisqu'tu peux l'empêcher d'souffri,
Ton pequot qu'est tout prêt à v'ni,
Fill', pourquoi don' qu'tu n'le f'rais pas ?
Tu voués : l'étang est à deux pas.
Eh ! bien, sitout qu'ton p'quiot vienra,
Pauv' fill', envoueill'-le r'trouver mes p'tits chats !... »

LES PIES

Je suis un gâs du tour de France
Qui chemine depuis huit jours
Pour retourner au bourg d'enfance
Où nichent ses amours.
J'ai le cœur gai comme un pinson
En suivant le bord de la Loire,
Mais soudain, malgré ma chanson,
Voilà que j'ai des idées noires.

Refrain

A main gauche, vers les semeurs,
J'ai vu s'envoler des pies :
(A main gauche, c'est du malheur !)
Et je songeais à ma mie !

Que se passe-t-il de si grave
A la maison vieille où fleurit
La giroflée dessus la cave
Et jusque dans le puits ?...
Je vois des gens noirs sur le seuil,
Quatre chandelles allumées,
Et, sur le bois blanc d'un cercueil,
Les fleurs en croix des giroflées !

Qu'arrive-t-il de si terrible ?...
Je vois ma belle allant au puits,
Tous les soirs, quand le voisin crible
L'orge pour l'écurie...
Et cette gueuse, chaque fois,
Lui jette un brin de giroflée :
Il n'en restera plus pour moi,
Pour fleurir mon jour d'arrivée.

Ah ! que ces choses sont affreuses !
Mais, dis-moi que ça n'est pas vrai
Et que les pies sont des menteuses
O semeur des guérets ?...
- Ne zyeute pas de tous côtés,
Passe, passe, le gâs qui passe !
Laisse venir les destinées
Et regarde la vie en face...

Refrain

A main gauche, vers les semeurs,
J'ai vu s'envoler des pies.
(A main gauche, c'est du malheur !)
Et je songeais à ma mie !

POURQUOI ?

Mes vieux, autant que j'm'en rappelle,
Avint eun' bell'maison en tuile :
I's m'él'vint coumme eun' demouéselle
Et j'allais au couvent d'la ville,
Pis, crac !... V'là les mauvais's années !
La bell' maison qu'est mise en vente,
Toute ma famill' qu'est ruinée,
Et moué que j'm'embauch' coumm' servante...

Pourquoué ? pourquoué ?
Je l'sais-t-y, moué...
L'souleil se couch' sans dir' pourquoué !

Adieu mon bieu corsag' de mouére !
Faut qu'je pouille un cotillon d'serge,
Et, v'là qu'un jour qu'i' voulait bouére,
L'gâs au chât'lain rent'e à l'auberge ;
Je l'voués r'veni' le lend'main même
Et, de l'vouér, v'là mon coeur qui saute !
I' r'vient toujou's et v'là qu'je l'aime !
Pourquoué c'ti-là putôt qu'eun aut'e ?...

Pourquoué ? pourquoué ?
Je l'sais-t-y, moué ?
Les ros's fleuriss'nt sans dir' pourquoué !

V'là que j'i cède et qu'i m'engrosse,
Pis, i' s'ensauv' devant mon vent'e,
N' voulant pas traîner à ses chausses
L'amour douloureux d'eun' servante.
Ah ! l'scélérat, et quelle histouére !
Mais dans l'vin rouge et pur des vignes,
La dargniér' foués qu'il est v'nu bouére
J'ai trempé des herbes malignes...

Pourquoué ? pourquoué ?
Je l'sais-t-y... moué ?
L'tonnerr' tomb' ben sans dir' pourquoué ?

Si j'avais fait coumm' la vouésine,
Quand qu'son galant s'est tiré d'l'aile,
Alle en a r'pris deux, la mâtine !
Pourquoué qu'j'ai pas pu fair' comme elle ?
J's'rais pas là, sous les yeux des juges,
Ces homm's juponnés coumm' des femmes
Qu'ensev'liss'nt un crim' sous l'déluge
D'un tas d'aut's crim's 'cor pus infâmes.

Pourquoué ? pourquoué ?
Je l'sais-t-y, moué ?
Eux non pus, i's sav'nt pas pourquoué ?

POUR UN VIOL

J'étais, quand c'tte affèr' m'a fait fout'e au d'dans,
Calouche, songeux, cloch'patte et brèch'dents,
Et j'sors de prison avec la mêmm' touche:
Brèche-dents, cloch'patt', songeux et calouche.
Pourtant, y a Cath'rin', la femme au juré,
D'pis que le jug'ment d'son homm' m'a taré,
A' veut, avec moué, vouèr comment qu'ça s'joue,

Refrain

Et la v'là qui rit et qui m'donn' ses joues...
Tiens don', gadoue!
Et tra la la la la la!
Pour un viol au coin du boués,
Pasque j'étais laid et qu'j'avais pas d'filles,
On m'a condamné ; mais c'était pas moué...
Et v'là qu'à présent j'ai toutes les filles,
Pour un viol au coin du boués!

Et pis y a la bell'chât'lain' du chatieau
Qu'est lass' des baisers polis d'bourgeoisieaux,
Si lass' que sa chair de vic's en désire
L'étreinte baveuse et foll' du satyre.
Et la v'là qui m'suit par les ch'mins du boués
Dans l'espouèr que j'vas r'nouv'ler mes explouèts
Et qu'j'vas la rouler sur les feuil's éparses;
Mais j'm'en dérang' pas... j'y fais c'tte bonn' farce!
Ben fait, sal'garce!...
Et tra la la la la la!

Eune avait l'air blanch' coumme un mouès de Mai...
Après tout, cell'-là j'aurais pu l'aimer;
A' v'nait m'vouèr au bouès, dans l'après-dînée
Qu'j'abattais les chèn's à grands coups d'cognée.
J'me trouvais trop nouèr pour causer d'amour,
Fallait que j'essplique, et j'y dis un jour :
"Moué, j'étais pour ren dans c'tte histouèr' pàs prop'e!"
Et, depis c'jour-là, j'ai pas r'vu sa robe...
Ah! la salope!...
Et tra la la la la la!

Fill's ! v'avez tué l'amour d'un pauv' gâs
D'pis l'jour ousque v'êt's tombé's dans ses bras;
Car, tout en prenant vos baisers d'débauche,
J'ai vu-z-au travers de vout' téton gauche,
Qu'vout' coeur n'était ren qu'eun' butte d'fumier
Su' qui qu'vous plantez des fleurs en papier
Pour nous fère accrèr' qu'aux amours nouvelles
Y pouss'des bluets et des roses belles...
Bon guieu d'fumelles !..
Et tra la la la la la!

LE PRE D'AMOUR

Lorsque Gros-Jean se maria,
Londerira,
Avec la coquette Toinette,
En dot son père lui donna
Un pré tout blanc de pâquerettes.

Or, la Toinette le trompa,
Londerira,
Un beau soir sous les talles d'aunes
Et, par le pré, soudain leva
Un carré de boutons d'or jaunes.

Quand Gros Jean s'aperçut de ça,
Londerira,
Tua le galant et l'amante
Et, par tout le pré, ce jour-là
Fleurirent des roses sanglantes.

Maintenant oublis et frimas,
Londerira,
Ont fané les fleurs illusoires
Et, dans le pré, sur le verglas,
Rampent de grandes ronces noires.

LES P'TITS OISEAUX CHANTAIENT TROP FORT...

Voilà : ce matin je voulais
Honoré d'un brin de romance
L'éveil des nids pleins d'oiselets
Et le doux printemps qui commence
J'ai débouché mon encrier,
Pris une plume et du papier

Refrain

J'ai voulu faire une chanson
Mais tireli tirelirette
Dans mon champ rempli de moisson
Mais tireli tirelirette
Les p'tits oiseaux chantaient trop fort (bis)

Au bout des vers de ma chanson
Tombèrent d'un vol unanime
Fauvette, bouvreuil et pinson
Dont le bec pilla chaque rime
Et leur refrain assourdissant
Étouffa le mien en passant.

Ainsi ce soir auprès de vous
Froissant nerveusement des roses
Je cherche les mots les plus doux
Pour vous dire certaines choses
J'en trouve trop... qui sont très bien
J'ouvre la bouche et ne dis rien.

Refrain final

Je voudrais vous causer d'amour
Mais tireli tirelirette
Dans mon cœur qu'enfête le jour
Mais tireli tirelirette
Les p'tits oiseaux chantent si fort (bis).

RENOUVEAU

Ben oui, notre amour était mort
Sous les faux des moissons dernières,
(la javelle fut son suaire...)
Ben oui, notre amour était mort,
Mais voici que je t'aime encor !

Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds
Comme lorsqu'on cloue une bière,
J'ai battu les gerbes sur l'aire ;
Pan pan ! pan pan ! à grands coups sourds
Sur le cercueil de notre amour

Et pan pan ! les fléaux rageurs
Ont écrasé, dessous leur danse,
Le bluet gris des souvenirs
(Et pan pan ! les fléaux rageurs !)
Avec le ponceau qu'est mon cœur !

Dedans la tombe des sillons
Quand ce fut le temps des emblaves,
Comme un fossoyeur lent et grave,
Dedans la tombe des sillons
J'ai mis l'amour et la moisson

Des sillons noirs un bluet sort
Tandis qu'une autre moisson bouge ;
Avec un beau ponceau tout rouge,
Des sillons noirs un bluet sort,
Et voici que je t'aime encor !

LE SACRILEGE IMPUNI

La Mari' s'en va-t'à l'office
Y prier pour son bon ami
Qu'v'là déjà un mois qu'est parti
Au régiment prend' du service.

Comme elle mettait l'pied dans l'église
L'facteur y donne un mot d'écrit,
Un mot d'écrit qu'son bon ami
Y'envoi' d'ousqu'i' fait son service.

Ell' rentre et prend de l'ieau bénite,
Et pis s'ag'nouille, et pis s'assit
En songeant à son bon ami
Qui souffre loin d'elle, au service.

Pendant ben longtemps ell'résiste
Mais, à la fin, elle ouvre et lit
Le billet doux d'son bon ami
Qu'est en train de fair' son service.

Là-d'ssus, les vieux saints d'pierr' frémissent
Et le petit Jésus rougit
D'voir la lett' de son bon ami
Qui l'aime en faisant son service.

Pour la punir d'la faut' commise
Dieu décid 'qu'elle aura un p'tit
Dans les neuf mois qu'son bon ami
S'ra encore à fair' son service.

Mais, il envoya vers la p'tite
Inutil'ment son Saint-Esprit,
Car le gâs avait fait l'petit
Avant que d'partir au service.

SAOUL, MAIS LOGIQUE...

N'me parlez pas de tous ces gens
Qui crient à tout l'monde, après boire :
« J's'rai décoré au jour de l'an ! »
Ou : « J'porte un nom qu'est dans l'histoire ! »
Moi, j'prends souvent mon p'tit plumet,
C'est permis, même en République !
Mais alors, je n' détonn' jamais...
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

L'autre jour, un typ' très calé
Me contait, en payant un verre,
Qu'on doutait, du temps d'Galilée
De la rotation d'la terre.
"Croir' que la terr' ne tourne pas,
Mais, nom de nom ! que j'lui réplique,
On s'saoûlait donc pas dans c'temps-là ! "
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

En rentrant chez moi, un beau soir
Qu'mes jamb's me r'fusaient tout service,
J'restai allongé su' l'trottoir
"Eh ben !... m' fit un agent d'police
Qu'attendez-vous-là su' l'pavé ? "
Et j'eus cett' réponse magnifique :
"J'attendais qu'vous veniez m' rel'ver... "
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

Sur le boul'vard, sous un vent fou
Et par un temps froid de décembre,
Un' petit' dam' me dit " Mon loup,
Viens-tu ? Y a du feu dans ma chambre !
- Du feu dans ta chambr' ! ... Bon ! ... Alors
Je s'rais enchanté qu'tu m'expliques
Pourquoi qu'tu rest's à g'ler dehors... "
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

En prenant l'train, gar' Saint Lazar',
Un' fois qu'j'étais saoul comme un' grive,
Voilà qu'j'entends, à mon départ,
Siffler une locomotive ;
Alors, par la portier' j'lui cri' :
" Tu peux pas la fermer... bourrique !
On n'est pas dans un' écuri' . "
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

Enfin, hier, mon médecin,
Désolé d'me voir toujours ivre,
M'dit : "Si vous continuez d'ce train
Vous n'avez plus grand temps à vivre ! "
Bon ! Si j'dois claquer prochain'ment
J'm'en vais vous r'tirer ma pratique :
Plus la pein' de m' soigner, maint'nant
Quand j'suis saoul, j'suis saoul... mais logique !

SAPRE VIN NOUVEAU !...

Malgré la souéxantain' qu'est là,
Poure c'qu'est d'la pogn' j'en crains point
J'fais l'cric sous eun' vouéture ed'foin
Et j'porte un sac ed'blé coumm' ça.
Non, c'est pas les lutteux d'la fouère
Qui m' f'rin toucher l'épaule à bas...
... Allons, buvons un coup, les gâs !
C'est du p'quit vin, mais i' s'laiss'bouère.

Ah ! mon sapré p'quit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'quit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
Et que j'sens qui va, qui va m' fout' par terre !

Moué, j'ses tétu coumme un mulet,
C'que j'ai-z-en tét' j'l'ai pas aux pieds :
Y a Jean-Pierr' qui veut s'marier
Avec ma fille à qui qu'ça plait.
"Non, mon vieux, tant pis si tu l'aimes !
Moué ça m'va pas... tu l'auras pas !...
... Et pis, buvons un coup, mon gâs !
Tu la veux ?... j'te la donn' tout d'même !"

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout comm' ça mes projets par terre !

Si queuqu'un m' fait des mauvais'tés
J'garde un chien d'ma chienne à c'ti-là !
Avec mon vouésin Nicolas
J'ai perdu quand qu'on a plaidé ;
D'pis, i' vourait qu'on s'rapatrie...
"Non, que j'dis, non ! j'te r'caus'rai pas ! ...
... Eh ! dis don', vouésin Nicolas ?
Viens trinquer, c'est moué que j't'en prie ! "

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout comm' ça ma rancun' par terre !

Quand on compte, un sou c'est un sou !
J'compte ! et j'aim' pas donner c'que j'ai !
C'est un traîneux qui veut loger
Et qui dit qu'il a souéf comm' tout !
« T'as souéf ? Va bouère à la rivière,
Et dans un fossé tu couch'ras...
... Non, reste icite et boués, mon gâs !
Mais, boués don'!... que j'rempliss'ton verre ! »

Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau !
C'est don' qu't'es déjà pus fort que ton père ?
Ah ! mon sapré p'tit vin nouveau
Qu'est 'core au bercieau,
Et qui fout en moué l'intérêt par terre !

LA SEPARATION

Réflexion d'un traîneux

Ah ! bon ! v'là d'quoué alleumer l'feu
Pou' fer' ma popott' de traîneux :
C'journal qui roul'dans la venelle !
Mais, avant, lisons les nouvelles :
Bon guieu ! Y a 'cor la guerr' là-bas.
Ces pauv's Russ's lumérot'nt leu's memb'es.
Quiens ! Paraît qu'on cause à la Chambre
D'séparer l'Eglise et l'Etat !

L'Eglis'! quoué qu'ça peut êt' pour nous ?
Si gna un bon guieu qui fait tout,
C'est don' li qui fait la misère
Et les malheureux su' la terre ?
Mais, si l'bon guieu n'existe pas,
Pourquoué entret'ni tout' leu' vie
Les curés à dir' des ment'ries?
Séparons l'Eglise et l'Etat !

Mais l'Etat ? Quoué qu'c'est don' itou ?
C'est les gendarmes su' not' dous
Qui nous traqu'nt coumm' des bêt's sans gîte,
C'est l'tas des mauvais jug's qu'acquittent
Toujou's en haut, jamais en bas,
Et c'est les loués qui sont matines
Pour nous, pou's les gâs qui cheminent.
Séparons l'Eglise et l'Etat !

Z'yeutez par ci, z'yeutez par là :
V'là c'qu'est l'Eglis'! v'là c'qu'est l'Etat !
Qu'i's divorc'nt ou ben qu'i's s'raboutent,
J'me d'mande un peu c'que ça peut m'fout'e :
J'en s'rai-t-y moins peineux pour ça ?
C'est bon pou' les gens à leu-z-aise
De s'occuper d'tout's ces foutaises.
Séparons l'Eglise et l'Etat !

SERA CELLE QUI M'AIMERA

Ronde

Tout en dansant la ronde
Héla ! celui qu'est au mitan !
Faut que tu nous répondes,
Mais lorgne ben auparavant,
Hé là ! dis-nous laquelle
Est la plus belle ?

Refrain

La plus belle ?...
Dam' je n'sais pas.
La plus belle
Sera celle
Qui m'aimera

Tout en dansant la ronde
Oh ! ces yeux que vous a Margot !
Et la nuque si blonde
De Suzon, quel nid à bécots !
Et les lèvres de Lise,
Quelles cerises !

Toutes après la ronde,
Margot comme Lise et Suzon,
Se sont, au bout du monde,
Ensauvées au bras d'un garçon ;
M'est restée la Mariotte
Laide et boscotte.

Dernier refrain

La plus belle ?...
Eh ben ! la v'là...
La plus belle
Sera celle
Qui m'aimera !

STANCES A LA CHATELAINE

Madame, c'est moi qui viens.
Moi, cela ne vous dit rien !
Je viens vous chanter quand même
Ce que mon cœur a rimé
Et si vous voulez m'aimer ?
Moi : c'en est un qui vous aime !

Oh ! vos mains, dont les pâleurs
Bougent, en gestes de fleurs
Qu'un peu de brise caresse !
Oh ! vos beaux yeux impérieux !
Un seul regard de ces yeux
Dit assez votre noblesse !

Vos aïeules ont été,
Sous le grand chapeau d'été
Fleuries comme un jour de Pâques,
Marquises de Trianon,
Et moi, fils de gens sans nom,
J'ai des goûts à la Jean-Jacques !

Votre parc est doux et noir :
Il y ferait bon ce soir
Pour achever ce poème
Que mon cœur seul a rimé.
Donc, si vous voulez m'aimer,
J'y serai, moi qui vous aime !

- Je chantais cela tantôt,
Aux grilles de son château.
A la fin, compatissante,
Elle dit à son larbin :
« Joseph, portez donc du pain
Au pauvre mendiant qui chante ! »

SUR LE PRESOIR

Sous les étoiles de septembre
Notre cour a l'air d'une chambre
Et le pressoir d'un lit ancien ;
Grisé par l'odeur des vendanges
Je suis pris d'un désir étrange
Né du souvenir des païens.

Couchons ce soir
Tous les deux, sur le pressoir !
Dis, faisons cette folie ?...
Couchons ce soir
Tous les deux sur le pressoir,
Margot, Margot, ma jolie !

Parmi les grappes qui s'étalent
Comme une jonchée de pétales,
O ma bacchante ! roulons-nous-
J'aurai l'étreinte rude et franche
Et les tressauts de ta chair blanche
Ecraseront les raisins doux.

Sous les baisers et les morsures,
Nos bouches et les grappes mûres
Mêleront leur sang généreux ;
Et le vin nouveau de l'Automne
Ruissellera jusqu'en la tonne,
D'autant plus qu'on s'aimera mieux !

Au petit jour, dans la cour close,
Nous boirons la part de vin rose
Œuvrée de nuit par notre amour ;
Et, dans ce cas, tu peux m'en croire,
Nous aurons pleine tonne à boire
Lorsque viendra le petit jour !

SUR UN AIR DE REPROCHE...

A l'assemblée du pays
Quand j'étais petit, petit,
Guère plus haut qu'une botte,
Mon père, un bon paysan,
Me disait, en me glissant
Un gros sou dans la menotte :

Refrain
Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous pour ton assemblée...
Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous, mais n' les dépens'pas.

Avec les autres morveux
Je courais, le cœur joyeux,
Jusque sur la place en fête
Ecoutant le carillon
De l'inutile billon
Qui tintait dans ma pochette.

Les prestes chevaux de bois
Obéissant à la voix
Des orgues de Barbarie,
Les chevaux de bois tournaient
Habillés de beaux harnais
Où brillaient des pierreries.

Chez le marchand de gâteaux
Installé dessous l'ormeau
C'était la galette au beurre,
Et les sucres d'orge blonds,
Et la roue aux macarons
Qu'une plume d'oie effleure !

Devant tout ce Paradis
Je restais abasourdi,
N'osant rien dire et rien faire,
Et je retournais chez nous
Pleurant, avec les deux sous
Que m'avait donnés mon père.

Ainsi, belle aux yeux charmants
Qui dites m'aimer vraiment,
Sans vouloir me laisser prendre
Parmi votre corps rosé
Ce que j'appelle un baiser,
Prés de vous je crois entendre :

Refrain
Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous pour ton assemblée !
Tiens, p'tit gàs
V'là deux sous, mais n' les dépens'pas !

LES TACHES

L'matin, au coup d'clairon des oés
On saute à bas au grand galop,
Et l'on s'en va-t-aux champs piocher
Jusqu'à midi à nout' clocher.
A midi, on casse un morceau
Pis on r'pioch' tout le temps du tantôt.
Le souér, on rentre à la maison
Pour manger la soupe au cochon,
Et, prés d'sa femme eun' foués couché,
Avant d'dormi' faut 'cor... bûcher.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

On trim' comme eun' bête el'lundi,
On fait la mêm' chous'le mardi,
Et, pou se r'poser l'méquerdi,
On fait comm' lundi et mardi ;
L'jeudi, à seul'fin d'se changer,
On va vend' son beurre au marché.
Le venterdi et le sam'di
On r'prend la tach' du méquerdi
Et, l'dimanch' quand on prend du r'pous,
On n' le sent pas pasqu'on est saoul.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

Tout l'hiver on bat à grands coups
Su' l'air' des granges le blé d'août.
Un coup qu'arrive el mois de mars
On peign' les champs avec sa harse.
Grobants sous l'souleil en été
On fane el'foin, on fauche el'blé.
En automne on coupe el raisin.
On fait l'vin doux, on sème el'grain.
Et quand que r'vient les moués d'janvier,
Reste pas qu'à s'chauffer les pieds.

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

Quand on est tout petit petiot
On va-t-à l'écot' de l'hamieau.
Quand qu'on attrap' douze à treize ans
Faut s'en aller piocher aux champs.
A vingt ans on sert sa Patrie,
En s'en r'venant d'là on s'marie,
On fait des petits à soun heure,
On est patriote, électeur,
Contribuabe ! ... et ça continue
Jusque là ousqu'on n'en pouv' pus...

Et v'là comm' ça qu'est cheu nous :
On se r'pos'qu'un coup dans l'trou.

T'AS-T'Y BEN FETE MON JACQUES ?

T'as-t'y ben fêté, mon Jacques,
La fêt' de la Libarté ?
T'as-t'y ben fêté, mon Jacques,
T'as-t'y ben fêté?

J'on envoueyé fout' la bon guieu d'ouvrage
Qui press'coumme el diab'e à l'entré d'mouésson,
Et pis, j'son partis traîner sous l'ombrage
Ousque les pompiers buvint au poinson ;
On s'n'est mis dans l'col tant qu'j'en pouvint mett'e,
Si qu'v'auriez vu ça quand qu'on s'est l'vé d'là !...
I' disint : « Hu' mon Jacqu's ! » et j'allint à dia !
(Jusqu'à nous vieill's jamb's qui voulint pus d'maîte !)

J'ons mis des lantarn's su' l'devant des f'nêtes
Pour qu'l'Egalité trouv' son compte itou
En fesant r'ssembler les maisons hounnêtes
A d'auceun's maisons qui l'sont point en tout !
Voueyons ! core un r'frain ! core eun' rinçounette !
Pour bouére et chanter, parsounn'ne r'naclait :
On lichait tertous après chaqu'couplet
Et la Marseillais'servait d'Pomponnette !

I' régnait partout la mêm' bounne entente :
Nout' maire dit : « Je... je... je n' men rappell'pus ! »
Au bieu d'un discours plein d'phras's éloquentes
Et j'ons fait : « Tant mieux ! » nous qu'avions trop bu !
C'brav' maire, ben qu'il 'tait itou coumme eun' boule,
Par un coup qu'nout' vin s'en v'nait d'nous r'monter
(C'est-y, voui ou non, d'la Fraternité ?)
A pris soun' écharp' pou' torcher nout' goule !

Y a temps pour tout' chose, et c'est fini d'rire !
T'es lib'e ed'cracher les impôts qu'tu doués :
V'là m'sieu l'Parcepteur et sa grouss'tir'-lire !
T'es l'égal de tous les peineux coumm' toué
Qu'ont des gâs qu'nous faut pour fair' : portez armes ! ...
V'là l'major avec eun' toués sous son bras ! ...
Et si tu r'chign's trop, mon Jacqu's tu goût'ras
D'la Fraternité d'tes frèr's les gendarmes ! ...

Le 14 juillet

LA TÊTE DE MORT

Un jour, en retournant la terre
D'un coin de c'champ-ci où, jadis,
Se trouvait l'ancien cimetière
Qui reçut les vieux du pays,
En retournant la terre nue,
Au creux d'un sillon noir et d'or,
Soudain, une tête de mort
Buta dans mon soc de charrue.

Et, prenant dans ma main calleuse,
Afin de mieux l'examiner,
Cette tête à grimace hideuse,
Sans lèvres, sans yeux et sans nez,
J'ai rêvé de filles jolies
Aux lèvres donneuses d'amour,
Aux yeux clairs comme un rai de jour,
Pour qui j'aurais fait des folies.

Voyant ce crâne à l'ossature
Jaune et verte, et dont le cerveau
Avait dû servir de pâture
Aux vers qui vivent des tombeaux,
J'ai rêvé d'un bourgeois très riche,
Gros de ventre et fort d'appétit,
Dont j'aurais servi, comme outil
A faire le boire et la miche !

Et jetant à travers la plaine
Selon mon désir, n'importe où,
Cette chose qui fut humaine,
Comme on jetterait un caillou,
J'ai rêvé d'un grand capitaine
Qui m'aurait emmené mourir...
Ou faire mourir, pour servir
Son œuvre de gloire et de haine !

Mais, en r'trouvant soudain la tête
Reposant en l'ombre d'un pré
Comme vont reposer mes bêtes
Lorsque mon champ s'ra labouré,
J'ai rêvé du travailleur blême
Pour qui l'existence est un poids,
D'un pauvre bougre comme moi,
Mort... comme je mourrons moi-même !

Variante des quatre derniers vers

J'ai rêvé d'un pauvr' prolétaire
Pour qui l'existence est un poids,
D'un pauvre bougre comme moi,
Et pieusement j'l'ai r'mise dans la terre.

LA TOINON

Paraît qu'la Toinon qu'est parti' coumm' bonne
Pour aller sarvi' cheu des gens d'Paris
S'appelle à pésent : Mame la Baronne ;
Moué, je suis resté bêtement au pays.
Ça ne m'a jamais v'nu dans la caboche
Ed'coller un "De" par devant mon nom...
Et pourtant, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

A ses « tous les jours » all'port' robe ed'soie,
All'sait s'parlotter à chaqu'mot qu'all'dit ;
Moué, je suis resté bête coumme eune oie,
J'porte la mêm' blous'l'dimanche et l'sam'di.
Tout' la s'maine, all'mang' d'la dinde à la broche ;
Moué, tout' moun anné', j'bouff' que du cochon...
Et dir' que, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

All'reçoué cheu-z-ell'des moncieux d'la ville,
Des gens coumme i'faut qui li font la cour...
Et qui la fourniss'nt de biaux billets d'mille ;
Moué, j'suis un pauv' gâs sans l'sou, sans amour !
Ell', du moins, all'vit sans que l'monde i' r'proche ;
Moué, quand que j'bracounne, on m' fout en prison...
Et dir' que, du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

Ça m'gên' d'la vouèr riche et d'me vouèr si pauve,
Ça m' saigne ed'songer qu'alle aime un tas d'gâs
Qu'entr'nt avec leu's sous au fond d'soun alcôve
Et qu'ont les bécots qu'all'me baill'ra pas...
Aussi, j'dounn'rais ben tout c'que j'ai en poche :
Ma pip', mon coutieau, mes collets d'laiton,
Pour ét' 'core au temps oùsque, tout p'tit mioche,
J'allais à l'école avec la Toinon !

LE TOURNEVIRE AUX VAISSELLES

Su' la grand'place, y a des baraqu's et des roulottes,
Des bohémiens qu'ont des brac'lets d'cuiv' au pougnet,
Et les p'tiots, du fin fond des seigl's ou des genêts
Accourent avec de grou's sous dans leux menottes.

L'assemblée est jolie à plein; mais c'qu'est l'pus biau,
C'est c'tourniquet là-bas, qu'a des vaissell's dessus,
Des assiett's qu'ont des coqs roug's et verts peints dans l'cul,
Des tass's pareill's ! - Et qui qui prend un numério ? -

- Ah ! les bell's tass's ! Les bell's assiett's ! En gangner une...
C'est ça qu'aurait bon genr' su' l'dressoir à la mère...
Et, pour prendr' el numério qui gangne... ou qui perd
D'avant l'tourniquet qui gric', les p'tiots lâch'nt leux fortune.

D'aucuns pard'nt. Et d'autr's gangn'nt eune assiette ou eun' tasse,
Ceux là, d'avant les vaissell's qu'leux doigts vont tournaillant
Trouv'nt qu'a font moins d'effet qu'a n'en f'sin cheu l'marchand
Et tertous r'niff'nt la galett' chaud'su' la grand'place.

La galett' chaud'! La galett' qu'a du beurr' dedans
- Un sous l'quarquier ! La bonn' galette aux croustill's d'or -...
Mais les p'tiots s'en r'tourn'nt cheux eux avec la creus'dent,
Et c't'odeur de galett' qui les suit... Coume un r'mords...

- M'man, j'ai perdu mes sous à mettre au tourniquet. -
Qu'i geignouss'ront, la têt', dans l'devantiau des vieilles
Et l'pèr' dira : - Hou ! queux michants couyons qu'ça fait,
Qui s'laiss'nt 'cor encancher par des foutais's pareilles ! -

Pourtant les p'tiots en s'ront p't'êtr' là quand i's'ront vieux.
Du rest' el'père a jamais cessé d'fair' coume eux.
Il tourne au long d'sa vie l'tourniquet aux vaissell's...
Y a qu'les vaissell's qui chang'nt et all's n' sont pas pus belles.

Il tourn' le tourniquet su' l'autel du curé
Y a des paradis bleus qui nag'nt dans les assiett's,
Des bons Gieux qui vous ouvr'nt leux bras pleins de bonté...
Et quoué, tout c'que l'bagoût d'ces gâs-là sait y mett'.

Il tourn' le tourniquet su' l'canon d'la patrie :
Y a des soleils de glouér' dans des plats tricolores,
Des couronn's de lauriers verts, des branch's de chèn' d'or
Et des band'roll's ousqu'est les dévis's héroïques ! -

Il tourn' le tourniquet su' l'dous d'son député
Y a des tass's aux r'bords dorés, coum' des bell's promesses :
V'aurez toujou' d'la soup' grass'dans vos tass's dorées
Et mêm' du vin vieux pour dorloter vot' vieillesse ! -

Quand qu'il aura jité ses sous, ses gâs, sa vie
Su' l'tourniquet qui tourn' pour le bien d'ceux qu'en vivent,
Il pens'ra que la loi, la r'ligion, la patrie,
C'est des imag's de fouér' dans des culs d'vaisséll'vide
Et la Raison cri'ra d'avant li :
La galette ! chaude !

LE TREFLE A QUATRE FEUILLES

Il faut abattre la moisson
Et la serrer en gerbes grosses;
Tous les gens solides se sont
Loués chez les fermiers de Beauce.
Au départ des gâs s'en allant
Prendre leur place aux tâches blondes
Les garçailles, à leurs galants,
Ont dit à la ronde

Refrain
Fauqueur, mon beau faqueur,
Si vous trouvez un trèfle à quatre feuilles
Gardez-le pour que je le cueille.
Fauqueur, mon beau faqueur,
Ça porte bonheur !

Mais au travers des chaumes roux
Le trèfle à bonheur est bien rare
Depuis qu'il pend à tous les cous
Des belles dames qui s'en parent ;
Et tous les gâs, des champs aux prés,
N'ont pu trouver, sous leurs faucilles,
Qu'un brin du trèfle désiré
Par toutes les filles.

Un seul brin ! Et tous les galants
L'ont voulu pour sa bonne amie ;
Le fer des faux soudain sanglant
S'est dressé dans les mains roidies.
Et dans la Beauce aux longs champs plats
Quand la moisson s'écarte et bouge
Le brin de trèfle est encore là
Tout rouge, tout rouge !

UN BON METIER

Pas ça, vieux gâs ! V'là qu'tu prends d'l'âge,
Faudrait vouèr à vouèr à t' caser ;
Tant qu'à faire, aut' part qu'au village,
Pasqu'au villag' faut trop masser
Pour gangner sa bouguer' de vie !
Dis donc, ça n' te fait point envie ?...
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

Tu f'rais tes class's au séminaire
Où qu'nout' châ'tain, qu'est ben dévot,
T'entertiendrait à ne rien n' faire ;
Et tu briff'rais d'la tête d'vieau,
Du poulet rôûti tout' la s'maine,
En songeant qu'd'aucuns mang'nt à peine...
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

Et pis, quand t'aurais la tonsure,
Tu rabad'rais vouèr au pat'lin
Où qu'l'existenc'nous est si dure,
Où qu'all't' s'rait agréable à plein...
Tu fourr'rais du foin dans tes bottes,
Avec les sous des vieill's bigottes...
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

Tu prêch'rais l'abstinence en chaire,
Et tu f'rais maigr' les venterdis...
Tout's les fois qu'la viand's'rait trop chère ;
Tu confess'rais l'mond'du pays
Et, dans l'tas des fill's brun's ou blondes,
Gn'en a pas mal qui sont girondes
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

Tu s'rais queuqu'un dans la commune ;
Monsieu l'Maire s'rait ben avec toué,
Et j'profit'rais d'cette bonn' fortune
Pour am'ner un ch'min d'vant cheu moué...
Dam, fais c'que tu veux, j'forc'parsonne !
Mais v'là l'bon conseil que j'te donne :
Si j'étais que d'toué, j'me mettrais
Curé !

VA DANSER !

Au mois d'août, en fauchant le blé,
On crevait de soif dans la plaine;
Le corps en feu, je suis allé
Boire à plat ventre à la fontaine :
L'eau froide m'a glacé « les sangs ».
Et je meurs par ce tendre automne
Où l'on danse devant la tonne
Durant les beaux jours finissants...

J'entends les violons... Marie !
Va, petiote que j'aimais bien ;
Moi, je n'ai plus besoin de rien !...
Va-t'en danser à la frairie,
J'entends les violons... Marie !...

Veux-tu bien me sécher ces pleurs ?
Les pleurs enlaidissent les belles !
Mets ton joli bonnet à fleurs
Et ton devantier en dentelle :
Rejoins les jeunesses du bourg
Au bourg où l'amour les enivre ;
Car, si je meurs, il te faut vivre...
Et l'on ne vit pas sans amour !

Entre dans la ronde gaiement ;
Choisis un beau gâs dans la ronde,
Et donne-lui ton cœur aimant
Qui resterait seul en ce monde...
Oui, j'étais jaloux cet été
Quand un autre t'avait suivie ;
Mais on ne comprend bien la vie
Que sur le point de la quitter...

Après ça, tu te marieras...
Et, quand la moisson sera haute,
Avec ton homme au rude bras,
Moissonnant un jour côte à côte
Vous viendrez peut-être à parler,
Emus de pitié grave et sobre,
De Jean qui mourut en Octobre
D'un mal pris en fauchant les blés...

VENGEANCE

Me voici que j'entre au bourg,
Tiens, mais cette grande rue
Ne m'est-elle pas connue ?
Mais si da ! c'était un jour,
Mon cœur était jeune et tendre :
Une fille vint le prendre !
Et ce gros homme ventru
Ne l'ai-je pas déjà vu ?

Ah ! c'est l'épicier du coin !
Qui m'a refusé sa fille
En disant : « Je ne veux point
D'un tel gueux dans ma famille ! »

Puisque l'on a marié
Proprement la demoiselle
Au comptoir qui donc m'appelle ?
- C'est la femme à l'épicier
Qu'une chaude quarantaine
Pousse aux pires prétentaines !
Quand on a pas ce qu'on veut,
Il faut prendre ce qu'on peut !

La conjointe à l'épicier
M'offre, à défaut de la fille,
Pour rentrer dans la famille
Un chemin déjà frayé,
Et me voici donc, en somme,
Plus que proche du brave homme
A qui je laisse goûter
Cette étrange parenté

LES VIGNES SONT GELEES...

La vendange s'annonçait belle
Et l'espoir, pour nous,
En sourires de fleurs nouvelles
S'ouvrait au bout des jeunes pousses,
Mais, cette nuit, la lune rousse
A fait de ses coups !

Mon bel ami, les vignes sont gelées !
Tes deux arpents si verts sur le coteau,
Faut pas y songer !
Si l'on ne boit pas de vin cette année,
On boira de l'eau !

Si ta belle vendange est morte
La nuit du grand froid,
Nos vingt ans toujours bien se portent !
Les bourgeons roulent sous les souches
Mais il reste encor sur ma bouche
Des baisers pour toi !

Oui, nous n'irons pas en vendange
Dans les arpents blonds
Lorsque viendra la mi-septembre,
Mais dans le champ de nos caresses,
L'an tout au long, sans fin ni cesse,
Nous vendangerons !

Le vin doux dont l'âme pétille
Ne jaillira pas
Du pressoir aux rondes sébilles,
Mais de ton cœur tendre et farouche,
Comme du creux d'un pressoir rouge
L'Amour jaillira !

LE VILAIN GAS !

Ohé ! Là-bas,
Vous qui dansez en rondes claires,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Au temps des contes de grand'mères,
C'était un rustaud si laid,
Si laid, si pauvre, et si bête
Que, pour danser dans les fêtes,
Nulle fille n'en voulait !

Ohé ! Là-bas,
Vous qui tournez par couples roses,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Ses vingt ans murmuraient des choses
Et son cœur n'était point sourd.
Il en eut telle souffrance
Qu'il mourut, un soir de danses,
Au son des crin crins d'amour.

Ohé ! Là-bas,
Vous qui savez les baisers tendres,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Le vieux sonneur alla descendre
Son méchant corps au tombeau.
Mais du froid cercueil de planches
Son cœur, au temps des pervenches,
Monta vers l'amour nouveau.

Ohé ! Là-bas,
Vous qui passez, les gais dimanches,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !

Son âme prit corps de pervenche...
Et, comme une fille allait
Vers les danses coutumières,
Cueillit la fleur printanière
Pour la mettre à son corset...

Ohé ! Là-bas,
Vous qui tournez en rondes claires,
Écoutez ça : c'était un pauvre gâs !...

LES YEUX BLEUS

A une dame aux yeux noirs

Vous m'avez dit dans un sourire,
Que les yeux bleus (souvent songeurs),
Semblaient refléter et décrire
Les intimes penchants des cœurs.

Vous m'avez dit - lèvres sincères -
Que vous aimiez ce bleu profond,
Où vos yeux trouvaient plus sévères
Ces regards où tout se confond.

Ces regards fixes qui résument
La haine ou la joie ou l'amour,
Ces regards bleus qui vous consomment
Et font tout un siècle d'un jour.

Vous les adorez, chère Dame,
Aussi je les chante pour vous,
Mystique, divine est leur flamme ;
Vous les trouvez si doux..., si doux!

Vous m'avez dit dans un sourire
Que ces yeux dictaient les espoirs.
Pourtant... (laissez-moi vous le dire)
Pourquoi vos beaux yeux sont-ils noirs ?

ŒUVRES DE JEUNESSE

L'AVEU

(Sonnet)

A ma dame

Ton âme avait alors la blancheur des grands lys
Que berce la chanson des vents rasant la terre ;
L'Amour était encor pour toi tout un mystère,
Et la sainte candeur te drapait dans les plis

De sa robe... Ce fut par les bois reverdis,
A l'heure où dans le ciel perce la lune austère.
Je te vis, je t'aimai, je ne pus te le taire
Et tout naïvement alors je te le dis.

Tu fixas sur mes yeux tes yeux de jeune vierge,
Brillants de la clarté douce et pure d'un cierge,
Ton front rougit.... tu n'osas pas me repousser.

Et l'aveu tremblotant, dans un soupir de fièvre,
S'exhala de ton cœur pour errer sur ta lèvre,
Où je le recueillis dans un premier baiser.

Pierre Printemps
Moulin de Clan, août 1897.

BALLADE A JEHANNE

Jehanne la pastourelle au cotillon de laine,
Un soir qu'elle gardait ses moutons dans la plaine,
Mystique, au bas du vieux clocher de Domrémy,
Où de saintes voix qui voltigeaient parmi
Les blés en deuil, et les bluets aux yeux en larmes
Et les coquelicots saignants : « Ma fille, aux armes ! »
Criaient les voix : « Il faut obéir au bon Dieu,
Ma fille, mets l'épée à la main, dis adieu
Aux tiens, et va porter ces mots de délivrance :
— L'Anglais sera bouté hors de la douce France !...

Alors Jehanne quitta son cotillon de laine
Et laissa ses moutons au milieu de la plaine,
Pour chevaucher au loin, bien loin d'eux, en habit
De fer, allant combattre et chasser l'ennemi.
Elle arriva devant Orléans plein d'alarmes,
Hérissé de bastions, flanqué de tours « aux armes !...
Sus !... en avant !... » fit-elle, ardente, l'œil en feu,
Piquant son destrier et levant au ciel bleu
Son étendard baisé par les vents d'espérance :
— « L'Anglais sera bouté hors de la douce France !...

Jehanne ne remit plus son cotillon de laine,
Et mourut sans revoir ses moutons, dans la plaine
Où les blés bruient au loin, tel le flot endormi
De la mer... Quand il eut bien souffert et gémi,
Son beau corps fut brûlé, mais, comme sous des charmes
Puissants, un cri partit dans le royaume : « Aux armes !...
Aux armes !... » Fils des preux d'antan qui faisaient vœu
De vaincre ou de périr ! Bon peuple ! Jehanne veut
Vous bénir tous !... Finis sont vos jours de souffrance !
— L'Anglais sera bouté hors de la douce France !...

Envoi :
Bonne Lorraine, hélas ! quand crieront-ils : « Aux armes !..
Tes neveux du pays de l'Est, là-bas, un peu,
Dans la brume... Espérons ! car ta chère âme peut
Faire luire pour eux l'astre de la délivrance.
— Et bouter l'Allemand hors de la douce France !...

Gaston Koutay

LA BOMBE

(Conte fantaisiste)

Les agents sont de braves gens
(Yon-Lug)

Hier soir à la sortie des ateliers, deux ouvriers se promenaient paisiblement sur le trottoir, causant entre eux et fumant leurs cigarettes.

Soudain l'un d'eux s'écria en s'adressant à son camarade « Mon vieux, avec Erness on a fait une bombe, une bombe à tout casser ! »

Un bon bourgeois recueillit avec effroi cette bribe de conversation et s'en alla la porter, aussi terrifié que s'il eût porté une marmite à renversement, à un sergot qui dormait à côté d'un bec de gaz. « Ils ont fait une bombe, ceux-là », fit-il, très pâle, au représentant de l'autorité qui ouvrit les yeux.

« Comment ça... Ils ont fait une bombe !... Les attentats a... narchistes vont reprendre... Gare à nous !... » s'éclata le sergot devenant violent. Et après avoir rassemblé une douzaine de ses camarades pris de peur comme lui, il arrêta avec toutes les précautions possibles les deux paisibles ouvriers qui se promenaient sur le trottoir causant entre eux et fumant leurs cigarettes. Et les deux infortunés ont couché au violon ; on les a relâchés au jour, il est vrai... Mais vous avouerez qu'il est un peu dur de passer une nuit sur la paille parce qu'on en a passé une autre à s'amuser... et faire la bombe.

Gaston Coûté.

CHANSON DE MESSIDOR

Dame (1) ! vois-tu les grands blés d'or
Sous les couchants de Messidor
Saillir longs et droits de la glèbe.
Ils ne sont pas encor si longs =
Que les flots de tes cheveux blonds
Où je cache mon front d'éphèbe.

Dame ! écoute la voix du vent
Dont l'aile caresse en rêvant
Une par une chaque tige.
Elle est moins vibrante d'émoi
Que ta chanson qui fait en moi
Courir des frissons de vertige.

Dame ! regarde voltiger
Les abeilles en l'air léger
Et se reposer sur les roses.
Leur miel plein d'arôme est moins doux
Que le baiser pris à genoux
Sur tes lèvres fraîches écloses.

Dame ! en ton geste noble et lent
Cueille un coquelicot sanglant
Pour l'épingler sur ta poitrine.
Il est moins rouge que mon cœur
Quand ton rictus aigre et moqueur
Le met en doute ou le chagrine...

(1) Chère (variante)

Août 1897.

LA CHANSON DU GUI

Le soir étend sur les grands bois
Son manteau d'ombre et de mystère ;
Les vieux menhirs, dans la bruyère
Qui s'endort, veillent, et des voix
Semblent sortir de chaque pierre.
L'heure est muette comme aux temps
Où, dans les forêts souveraines,
Les vierges blondes et sereines
Et les druides aux cheveux blancs
Allaient cueillir le gui des chênes.

Réveillez-vous, ô fiers Gaulois,
Jetez au loin votre suaire
Gris de la funèbre poussière
De la tombe et, comme autrefois,
Poussez votre long cri de guerre
Qui fit trembler les plus vaillants,
Allons, debout ! brisez vos chaînes
Invisibles qui vous retiennent
Loin des bois depuis deux mille ans.
Allez cueillir le gui des chênes.

Barde, fais vibrer sous tes doigts
Les fils d'or de la lyre altièrè,
Et gonfle de ta voix de tonnerre
Pour chanter plus haut les exploits
Des héros à fauve crinière
Qui, devant les flots triomphants
Et serrés des légions romaines
Donnèrent le sang de leurs veines
Pour sauver leurs dieux tout puissants
Et le gui sacré des grands chênes.

Envoi
Gaulois, pour vos petits-enfants,
Cueillez aux rameaux verdoyants
Du chêne des bois frissonnants
Le gui aux feuilles souveraines
Et dont les vertus surhumaines
Font des hommes forts et vaillants.
Cueillez pour nous le gui des chênes.

Copie d'une production polycopiée portant le cachet du lycée d'Orléans en date du jeudi 17 décembre 1896 - Seconde moderne.

COMME LES GAULOIS

à Da Costa

Partout, sans cesse, on nous reproche
D'aimer trop l'amour et le vin.
Si notre cœur n'est pas de roche
Pour les filles au corps divin,
Si nous remplissons notre verre
Pour le vider souventes fois,
Français ! nous n'y pouvons rien faire
Car c'est de la faute aux Gaulois.

Les vieux Gaulois, nos joyeux frères,
Pour se reposer des combats
Faisaient en leurs sombres repaires
Les plus gais festins d'ici bas
Dont les bruits aux ailes légères
Aient jamais rempli les grands bois...
Nous sommes les fils de nos pères !
Nous sommes les fils des Gaulois !

En leurs coupes la Vierge blonde
Versait l'hydromel à pleins bords,
Et chacun buvait à la ronde
Le nectar que buvaient les morts,
Au Walhala grave, en des crânes
Pour récompenser leurs exploits...
Et nous !... par respect pour leurs mânes
Nous faisons comme les Gaulois !

Le barde chantait sur sa lyre
Les passes d'armes et d'amour
Que les convives en délire
Racontaient chacun à leur tour :
Et l'ombre magique et sonore
Redisait l'écho de leurs voix...
Qui trouve mal qu'on fasse encore
Ce que faisaient les vieux Gaulois ?

Maintenant, si l'on nous reproche
D'aimer trop l'amour et le vin,
De n'avoir pas un cœur de roche
Pour les filles aux corps divin,
Et d'emplir aussi notre verre
Pour le vider souventes fois
Qu'ils aillent se faire lanlaire
Ceux qui nous trouvent trop... Gaulois !

Moulin de Clan, août 1897.

DANS VOS YEUX

Dans vos yeux
J'ai lu l'aveu de votre âme
En caractères de flamme
Et je m'en suis allé joyeux
Bornant alors mon espace
Au coin d'horizon qui passe
Dans vos yeux.

Dans vos yeux
J'ai vu s'amasser l'ivresse
Et d'une longue caresse
J'ai clos vos grands cils soyeux.
Mais cette ivresse fut brève
Et s'envola comme un rêve
De vos yeux.

Dans vos yeux
Profonds comme des abîmes
J'ai souvent cherché des rimes
Aux lacs bleus et spacieux
Et comme en leurs eaux sereines
J'ai souvent noyé mes peines
Dans vos yeux.

Dans vos yeux
J'ai vu rouler bien des larmes
Qui m'ont mis dans les alarmes
Et m'ont rendu malheureux.
J'ai vu la trace des songes
Et tous vos petits mensonges
Dans vos yeux.

Dans vos yeux
Je ne vois rien à cette heure
Hors que l'Amour est un leurre
Et qu'il n'est plus sous les cieux
D'amante qui soit fidèle
A sa promesse... éternelle
Dans vos yeux.

Pierre Printemps (1897).

DE L'INFLUENCE QUE PEUT AVOIR UN SIMPLE PALMPEDE SUR LES OPINIONS POLITIQUES D'UN BRAVE RENTIER

Vous ne l'avez pas connu, vous, Monsieur Patafiol ? C'est regrettable, car il vous aurait paru, certes, très intéressant, surtout quand il développait ses théories (aussi changeantes que les figures d'un kaléidoscope) sur la question sociale.

C'était du reste un bien brave homme, et je puis vous certifier que, dans le cours de sa longue existence, il n'a jamais fait un centime de tort à son prochain (qu'il s'est toutefois bien gardé d'obliger). C'était le vrai type du petit rentier égoïste. De plus — il ressemblait en cela à bon nombre de nos politiciens fin de siècle — il avait le privilège de changer d'opinions aussi facilement que de chemises, qu'est-ce que je dis là ?, aussi facilement, c'est une manière de parler, car Madame Patafiol, pour restreindre les frais de blanchissage, ne lui donnait une chemise propre qu'une fois par mois, le dimanche où il la conduisait à la grand'messe, et à de telles conditions vous ne vous étonnerez pas que souvent le brave homme tournait sa veste avant d'avoir changé de linge sale.

A l'époque où il fut victime d'une petite aventure que je m'efforcerai de vous conter, il était abonné à un certain « Courrier... », organe de l'évêché, journal quotidien politique, littéraire (oh! combien...), agricole, industriel et financier, et naturellement le brave homme « tombait » toujours du même avis que « son » journal. Il glorifiait bien haut l'évêque et sa suite, accusait les républicains d'avoir fraudé aux dernières élections, et au besoin les traitait du haut en bas.

Mais on ne peut pas toujours invectiver les gens du matin au soir, c'est un métier qui devient fatigant. M. Patafiol choisit comme autre genre de distraction la pêche à la ligne. Tous les après-midis, il se rendait au bord du ruisseau, un peu « au-dessus » du moulin, et là, se livrait à l'attrayant plaisir de tremper du fil dans l'eau. Il s'en retournait régulièrement bredouille car les poissons étaient aussi rares à l'endroit qu'il avait choisi (permettez-moi la comparaison) que les cheveux sur sa tête, ce qui n'est pas peu dire, le brave homme ayant le dessus du crâne aussi nu, aussi poli, que la face postérieure d'un quadrumane. Or un beau jour il vint à sa place habituelle, s'assit sur l'herbe comme de coutume, assujettit ses lunettes sur son nez, amorça avec un ver de terre, jeta sa ligne au beau milieu de la rivière, tira son journal de sa poche, jeta un coup d'œil sur une bande de canards dont les plongeurs troublaient la tranquillité de l'onde, et se plongea lui-même dans la politique.

Son journal avait le monopole d'être très intéressant, des fois... pas toujours (il serait plus exact de dire : pas souvent). Justement, ce jour-là il était encore plus vide de faits et plus mal rédigé que de coutume, si bien que, la chaleur aidant, notre homme ne tarda pas à s'endormir, laissant échapper des ronflements d'ogre ou d'orgue (comme il vous plaira). Il lâcha sa ligne qui s'en alla à la dérive, le fil s'accrocha dans les nénuphars, le ver revint à la surface.

Aussitôt, un canard, par l'odeur alléché, se précipita goulûment (la sale bête) sur l'infortuné lombric qu'il avala d'une seule bouchée, puis, satisfait de son aubaine, il voulut retourner vers ses compagnons, mais il ne put, et pour cause, il avait avalé l'hameçon.

Le réveil fut triste. M. Patafiol, en se frottant les yeux, aperçut le meunier (son plus grand ennemi politique), qui accourait vers lui, criant, la face pourpre de colère « Espèce de feignant ! Faut pus t'gêner. Si tu veux que j't'aide à prend' mes canards à la ligne ! »

M. Patafiol, forcé de s'incliner, fit des excuses, paya le malheureux volatile dont on ne put extraire l'hameçon ancré dans les intestins, et tout en s'en allant la tête basse par les sentiers fleuris, sa sainte bouche prononça une bordée d'injures à faire rougir le plus mal embouché des francs-maçons, contre un N... de D... de journal qui l'avait endormi.

Quelque temps après, il remplaça la feuille de l'Evêché par le « Radical », chauffa la candidature aux élections municipales du meunier aux canards (maintenant son ami sur le terrain politique) et ne conduisit plus Madame Patafiol à la messe... jusqu'à ce qu'un nouveau revirement s'opérât en lui. Et il est mort, trois ans après, le cher homme, après avoir changé cinq fois encore d'opinions politiques. Pour un mois ou deux je crois que le Bon Dieu aurait dû le laisser vivre jusqu'à la demi-douzaine.

LE DEUIL DU MOULIN

Le vieux meunier dort, au fond d'un cercueil
De chêne et de plomb, sous six pieds de terre,
Et, dans le val plein d'ombre et de mystère,
Le moulin repose en signe de deuil.

La nuit a drapé ses murs de longs voiles
Crêpes aux plis noirs et silencieux,
Et sur le velours funèbre des cieux
Roulent des pleurs d'or tombés des étoiles.

La voix du vent dit, dans les roseaux roux,
Un hymne au bon Dieu pour la paix de l'âme
Du défunt, et l'onde égrène sa gamme,
Lente comme un glas, sur de gros cailloux.

Les saules ont mis leurs branches en berne
Au bord du ruisseau, dans l'obscurité,
Et le sentier même est comme attristé
Par l'air douloureux et lourd qui le cerne.

Et le vieux moulin, le pauvre moulin
Dont le maître est mort un matin d'automne,
Gît parmi les champs, sous la lune atone,
Seul et délaissé comme un orphelin.

Gaston Koutay
Meung-sur-Loire, mars 1897
Revue littéraire et Sténographique du Centre, n°8, du 8 avr | 1897

DEUXIEME LETTRE OUVERTE A M. LE CURE DE MEUNG

Monsieur le Curé,

Je ne suis pas précisément de vos fidèles les plus pratiquants et vous ne me voyez pas souvent assister à la messe, me confesser, communier à la sainte table, mais malgré la divergence de nos idées sur l'opération du Saint-Esprit, vous me permettrez néanmoins de publier un plaidoyer en votre faveur.

Figurez-vous que de mauvaises langues veulent vous faire passer pour cabaretier et prétendent que dans votre « Cercle Saint-Joseph » vous vendez des bouteilles de bière et de limonade.

Si le fait était vrai, comme vous ne payez point patente, vous feriez ainsi aux débitants du pays une concurrence dont ils auraient droit de se plaindre.

Je ne peux pas souffrir qu'une pareille accusation pèse sur vous, car je sais que vous vous désintéressez des biens matériels d'ici-bas ; vous n'aimez ni l'argent, ni les profits, ni les petits cadeaux (à moins qu'ils n'aient pour but d'entretenir l'amitié) et à vous tout seul, vous surpassez Job et saint Martin.

Je m'inscrirai toujours en faux contre ceux dont l'audace prétend que vos petites soirées du « Cercle Saint-Joseph » vous rapporte bon an, mal an, une somme assez rondelette. J'irai même jusqu'à dire que vous payez des droits à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques pour les pièces que l'on joue sur votre scène.

Une chose cependant m'intrigue et je vous la dirai aussi franchement que si j'étais dans l'ombre sainte du confessionnal : Pourquoi changez-vous parfois les titres et modifiez-vous le texte des pièces en question ? Il est probable que vous ne manquez pas d'en avertir les auteurs en leur expédiant par mandat-poste, le montant de leurs droits. Quant à la sortie de vos spectacles, si les jeunes gens et les jeunes filles entretiennent des conversations en regagnant nuitamment leurs demeures, c'est certainement sur le Saint-Rosaire et autres sujets pieux que portent leurs dialogues.

D'ailleurs, Monsieur le Curé, ne leur prêchez-vous pas l'exemple de toutes les vertus ? Vous qui êtes de ceux qui marchent bien heureux, chastes et immaculés dans la voie du Seigneur : *Beati et immaculati qui ambulat in via Domini*.

Quand on mène, comme vous, M. le Curé, une vie d'abnégation et d'ascétisme, on n'entasse rien dans son coffre-fort : heureusement que vous n'avez pas de filles à doter ni de fils à caser.

Après cette apologie de votre personne et de votre caractère, je puis bien risquer une remarque sans méchanceté : Je trouve que votre costume de curé avec large chapeau et ample manteau, donne trop beau jeu aux mauvais plaisants qui vous accusent déjà de tenir un cabaret et qui vous comparent au fameux chansonnier Aristide Bruant, ancien seigneur du « Mirliton ».

Il est vrai que, si vous aviez sa cravate rouge et ses larges bottes, vous lui ressembleriez un peu tout de même, Monsieur le Curé.

J'espère que vous me pardonneriez volontiers cette plaisanterie, à moi qui, sur tous les autres points, me suis fait votre avocat, sans même vous demander d'honoraires. Agréez, Monsieur le Curé, etc.

Revue littéraire et Sténographique du Centre, n°8, du 8 avr | 1897

LES ECUS DE LA VIEILLE

(Comédie en un acte de Gaston COUTE)

La mé Rapiat
Le pé Rapiat
La vieille tante
Le maître Narcisse

La scène représente une vaste cuisine de campagne. C'est Dimanche. — La famille Rapiat vient de finir de déjeuner. La fille est montée dans sa chambre pour faire sa toilette ; la mé dessert la table et cause avec le pé qui fume sa pipe ; la vieille tante reste immobile sur sa chaise, les yeux bestialement rivés au fond de son assiette vide.

Au moment où le rideau se lève, on voit Julie ouvrir une porte et disparaître.

Le pé Rapiat
Dis donc la mé, où donc que c'est qu'est partie Julie ?

La mé Rapiat
Je crois ben qu'alle a été faire un brin de toilette parce que le gâs au maître Narcisse doit venir la chercher ce soir pour aller au bal.

Le pé Rapiat
Ah ! Ah !... Tiens mais, comme je vois, ça fait mine de marcher les amours. Le gâs en pince pour not'fille, y a pas de doute, et dam ! not'fille...

La mé Rapiat
... M'étonnerait pas qu'alle en pince itou pour le gâs !

Le pé Rapiat
Bah ! laisse donc faire, c'est ce qui nous faut.

La mé Rapiat
Ben sûr que c'est ce qu'i'nous faut.

Le pé Rapiat
Ça n'a pas l'air d'être un mauvais garçon ; on le dit seulement un peu dur comme ça avec les domestiques mais bah ! quand même que ça serait vrai, quoi que ça peut faire : pour qu'une femme soit heureuse en ménage, faut que son homme la batte de temps en temps, pas vrai, la mé ! Et pis tout ça c'est ren, c'est négligeable ; cé qu'est à regarder de pus près c'est que son père est le pus riche fermier de cheu nous.

La mé Rapiat
Le pus riche !... ah oui, l'pus riche !... Persounne saurait dire comben qu'il l'est. Il a un champ à côté de celui à Pierre, il en a un autre à côté de c'ti-là à Jacques, il en a un à côté de celui à tout le monde, il en a partout !

Le pé Rapiat
Et pis, tu parles de la terre ! Je veux ben que c'est que qu'chose déjà, mais a'n'hui que ça a ben perdu de sa valeur faut considérer que c'est le moindre de tout ce qu'i'possède, le bonhom'. Il a des maisons d'éparpillées dans tout le bourg ; il a dans son coffre... ah dam ! ça je le savons pas, mais je sommes certains que y en a pus que dans le nôtre... et des actions su'les chemins de fer...

La mé Rapiat
Et des héritages à faire...

Le pé Rapiat
Mais voui, tiens encore, je songeais pas à ça... Ah bon Dieu !... si jamais on peut la caser là, not'Julie, a pourra se vanter d'être chouettement casée.

La mé Rapiat

Oui mais, ça sera pour en arriver là que ça sera peut-être pas commode... On dit le maître Narcisse un peu regardant, un peu près de ses intérêts et dam ! pourrait ben se faire qu'i ne se laisse pas faire tout seul !

Le pé Rapiat

Je sais ben, je sais ben ! mais il est fin, va, le bonhomme. Il est comme nous, i s'attend... i... i compte sur autre chose que sur ce que je donnons à not'fille. I voit ben que si on s'est donné le mal d'avoir recueilli eune vieille cruche de tante, qu'on l'héberge, qu'on la soigne comme un p'tit enfant, qu'on la traite quasiment comme si c'était not'mère, ça doit pas être pour des prunes...

La mé Rapiat

... Mais pour ses écus parce qu'alle en a, elle aussi, la vieille !... Ah ! le jour où qu'a'claquera... (se rapprochant de la vieille ; portant à sa bouche ses deux mains en forme de porte-voix et criant à tue-tête tout en s'efforçant d'adoucir ses paroles). Dites donc, hé ! ma tante, v'avez l'air d'avoir froid, si vous v'lez que je vous fasse un peu de feu.

La vieille

Non va ; t'es ben gentille de songer à moi, mais c'est pas la peine : quand la fin arrive, y a pas de feu qui fasse, on a toujou' froid.

La mé Rapiat (s'éloignant et reprenant sa voix naturelle) Bon ! Bon !... tant mieux... ça sera de l'ouvrage de moins. A m'en donne assez comm'ça, la vieille bête. Alle est sourde comme un pot depuis eun'an qu'alle est avec nous ; ça l'a pris comme eune tape le jour où qu'alle est rentrée. J'avons fait venir le médecin qui nous a ben pris quarante bons sous pour nous dire que y avait ren à faire, que c'était la vieillesse, qu'on pouvait pas guérir de ça... Ca m'n'est eune charge que de l'avoir su'le dos, celle-là. Heureusement qu'à présent la v'la ben mal, alle est à la fin comme a'disait tout à l'heure et c'est pus qu'eune quesquion de jours ; et dam !... sitôt qu'a sera enterrée, nous autres je pourrons aller déterrer ses écus : derrière son linge, dans son ormoire... C'est là la cachette.

Le pé Rapiat

Mais en attendant, je sommes toujours point sûrs qu'a' nous a mis su' le testament.

La mé Rapiat

Non mais, voyons si a' ne nous mettait pas qui donc que c'est que tu voudrais qu'a' mette.

Le pé Rapiat

C'est vrai, je ne vois personne, je pouvons dormir tranquille. Alle a pus pas un parent... excepté nous autres. (On frappe à la porte.)

La mé Rapiat

Entrez ! (Paraît le maître Narcisse.)

Le pé Narcisse

Bonjour la compagnie !

La mé Rapiat

Salut, maître Narcisse que' bon vent vous amène, prenez donc eune chaise.

Le pé Rapiat

Hé la mé ! va donc nous tirer eune chopinée de vin ; v'allez voir ça maître Narcisse, c'est du nouveau. Je m'en vas vous y faire goûter. (Les deux hommes sont alors assis à table, l'un en face de l'autre.)

Le pé Narcisse

Je veux ben après tout parce que ça fait jamais de mal, mais je suis pas venu exprès pour goûter ton vin nouveau. Voyons, parlons sérieusement ; tu t'es pas aperçu de que'qu'chose toi ?

Le pé Rapiat

Moi !... non !... pourquoi ?... de ren !

Le pé Narcisse

En ben, moi , je me suis aperçu que t'as eune fille qui plaît bougrement à mon gâs, la preuve c'est qu'on les voit souvent, même un peu trop souvent ensemble, ce qui fait jaser le monde. Et comme mon gâs arrive du service, qu'il a besoin d'eune femme pour s'établir je te viens demander ta fille... pour li... et de sa part. Ça sera un moyen de renouer nos liens de parenté, parce que j'avons été parents dans un temps. La vieille tante qu'est là, eh ben ! alle était cousine par sa mère avec défunt la mienne.

Seulement le gâs, il est jeune encore, il ne sait pas ce que c'est que l'intérêt ; il se sait avoir quelque chose et y ne regarde pas si en se mariant avec ta fille, i' ne va pas faire eune mésalliance.

Moi, je veille là-dessus.

Voyons ; dis-moi si t'es dans le dessein de donner ta fille à mon gâs, et dans ce cas-là comben que tu dois y donner.

Le pé Rapiat

Heu !... Heu !... ça demande réflexion. (A la mé qui rentre et pose la chopine pleine sur la table.) Dis donc la mé ! tu te doutais-t-y pas de ça, toi ? V'là le maître Narcisse qui vient me demander Julie en mariage pour son garçon... Quoi que t'en penses ?...

La mé Rapiat (d'un air désintéressé)

Hélas, mon Dieu !... si c'est les jeunes qui le veulent, moi je demande pas mieux.

Le pé Rapiat

Moi, j'y mets pas d'empêchements non plus (servant à boire et buvant). Tenez maître Narcisse, j'allons boire un coup d'abord, je voirons plus clair dans nos affaires, après... A vot'santé !

Le pé Narcisse

A la tienne Rapiat... Voui mais, c'est pas ça, tu me dis toujou'point comben que t'y donnes à ta fille... Voyons, faudrait tout de même s'entendre.

Le pé Rapiat

Dam ! écoutez maître Narcisse, j'ai que c't'enfant-là, j'peux faire un sacrifice ; j'y donnerai... et la grande vigne qui fait suite à vot'champ de betteraves, de l'autre côté du bourg.

Le pé Narcisse

T'y donnes que ça. Bon Dieu ! C'est guère. Pense donc, moi je donne à mon gâs... et... arpents de terre, y en a eune différence, c'est énorme !... Je suis comme qui dirait en perte dans ce marché-là.

Le pé Rapiat

Dam ! maître Narcisse, écoutez encore que je vous dise. De ce moment v'là tout, mais tout ce que je peux donner, seulement... dans que'que temps d'ici je pourra donner à ma fille presque autant que vous donnez à vot'gâs.

Le pé Narcisse

Et comment que tu feras ?

Le pé Rapiat

Eh ben !... et la vieille tante, pourquoi donc qu'a'compte ? Alle en a assez, alle en a des écus. (Renouvelant le même manège que la mé.) Hé la tante ! Vous v'lez boire un coup avec nous ?...

La vieille

T'es ben gentil, mais je te remercie, j'ai pas soif.

Le pé Rapiat (reprenant sa voix naturelle)

Bon ! Bon !... Tant mieux, vieille bougresse, je l'aurons de reste. Tu nous uses assez comme ça. C'est des visites du médecin, c'est des remèdes du pharmacien, c'est... ça n'en finit pas !... Ah la vieille ! Allez maître Narcisse, le jour de sa mort, ça sera le premier jour de sa vie ous qu'a' nous aura été utile...
... Ca s'ra un bieu jour itou pour nous.

Le pé Narcisse

Voui mais, voyons, c'est pas tout, quoi qu'on décide ?

Le pé Rapiat

Eh ben mais, ça ne tient qu'à vous. Marions-les tout de suite, le pus tôt sera le mieux parce que si l'on attend trop longtemps avant que de faire la noce et que la vieille vienne à claquer pendant ce temps là, faudra commencer par l'enterrement, et puis après, faudra porter le deuil pendant six mois, parce que c'est eune question de convenances, encore ça ; si on ne le faisait pas on trouverait à redire sur not'compte et faut point de ça... Faisons donc pas traîner les choses en longueur... et sitôt que la vieille sera passée, eh ben ! je rajouterai à la dot de ma fille ce qui y manque pour qu'a' soit assez grosse (pas ma fille, la dot quoique après tout la fille pourrait ben l'être aussi à ce moment-là).

Le pé Narcisse

Eh ben, à ces conditions-là je veux ben, allons pé... On va prévenir les enfants et pis on va passer chez le notaire.

La vieille

Eh !... eh !... où donc qu'v'allez ?... chez le notaire... Ecoutez donc avant que je vous parle de mon testament à tous les deux !... Hé Rapiat !...

Le pé Rapiat (à part)

Ah ben bon Dieu !... ah ben !... a' m'a entendu !... ah ben !... alle est donc pus sourde ! (A la vieille.) Eh ben, ma tante, v'êtes donc pus sourde.

La vieille

Mais, mon neveu, je l'ai jamais été.

Le pé Rapiat (à part)

Ah ben !... en ce cas, c'est du joli.

La vieille

Non, j'ai jamais été sourde ; j'ai encore bon pied, bon œil... et bonne oreille par dessus le marché, ce qui fait que je n'ai pas laissé échapper toutes les mauvaises choses que t'as dit de moi : et je suis pas encore si près de claquer que t'avais l'air de le croire tout à l'heure, va, sois tranquille. « Ah la vieille bête !... » comme tu disais, alle est pas encore si bête que tu croyais, tiens !

Ah ! mon Rapiat tu viendras te moquer des anciens jusque sous leu'nez, toi ! Ah ! tu guetteras l'heure de ma mort pour avoir mes écus, toi ! eh ben ! je vas t'ôter c'te peine là, moi. Mes écus !... tu peux te fouiller mon vieux si t'as des poches. Mes écus... tiens, je n'ai pus ren qu'un parent de ben loin que je viens de me connaître tout à l'heure et qu'en a pas besoin de mes écus, eh ben !... c'est li qui va les avoir... V'entendez ben Narcisse, v'êtes mon héritier, v'allez m'emmener cheu vous ; je veux pus rester ici... Allons-nous en tout de suite... Vous reviendrez après pour signer le contrat si le cœur vous en dit.

Le pé Narcisse

Le contrat !... quoi faire à présent, c'est pus la peine... Tiens Rapiat, tu vois, le mariage n'est pus possible... Tu comptais su'la succession de ta tante pour amortir la différence que y aurait eu entre la dot de ta fille et celle de mon gâs... et c'est moi qui l'ai, la bougre de succession ! quoique j'y comptais pas, c'est vrai qu'on dit toujours que le bien vous vient en dormant...

C'est pus possible à présent !

Le pé Rapiat

Hein !... Ah ben !... c'est comme ça que t'arrange ça, toi, espèce de canaille, sale cochon ! Tu viens me voler eune succession... et pis tu veux pus de ma fille, fripouille.

Le pé Narcisse

(suivant la vieille qui s'en va, des paquets sous le bras)

Ha ! Ha ! Ha ! voyons Rapiat je pouvons tout de même pas tout te prendre, t'aurais été trop malheureux après. J'avons à choisir ; j'ai pris ce qui me plaisait le mieux : l'argent de ta tante, et je te laisse ta fille... sans argent !... Au revoir !...

Le pé Rapiat (à la mè qui se lamente)

Ah ben ! Nom de Dieu !... N'en v'là d'un tour... la vieille saleté !... Qui qu'aurait jamais cru ça d'elle ?...

Pierre Printemps

Moulin de Clan, août 1897

N. d. E. : Ce texte jusqu'ici inédit nous a été communiqué par un de nos lecteurs que nous remercions.

GUEUX

Un soir d'hiver, quand de partout,
Les corbeaux s'enfuient en déroute,
Dans un fossé de la grand'route,
Près d'une borne, n'importe où
Pleurant avec le vent qui blesse
Leurs petits corps chétifs et nus,
Pour souffrir des maux trop connus,
Les gueux naissent.

Pour narguer le destin cruel,
Le Dieu d'en haut qui les protège
En haut de leur berceau de neige
Accroche une étoile au ciel
Qui met en eux sa chaleur vive,
Et, comme les oiseaux des champs,
Mangeant le pain des bonnes gens
Les gueux vivent.

Puis vient l'âge où, sous les haillons,
Leur cœur bat et leur sang fermente,
Où, dans leur pauvre âme souffrante,
L'amour tinte ses carillons
Et dit son éternel poème ;
Alors blonde fille et gars brun,
Pour endolir leur chagrin
Les gueux s'aiment !

Mais bientôt, et comme toujours,
— Que l'on soit riche ou misérable —
L'amour devient intolérable
Et même un poison à leurs jours,
Et sous tous leurs pas creuse un gouffre
Alors, quand ils se sont quittés,
Pour les petits qui sont restés
Les gueux souffrent !

Et, quand le temps les a fait vieux,
Courbant le dos, baissant la tête
Sous le vent qui souffle en tempête,
Ils vont dormir un soir pluvieux,
Par les fossés où gît le Rêve,
Dans les gazons aux ors fanés,
Et — comme autrefois ils sont nés —
Les gueux crèvent !...

Meung-sur-Loire, le 19 août 1898

Revue Littéraire et Sténographique du Loiret, n° 17 , du 20 août 1898

LE GUEUX DES GRANDES ROUTES

Hélas ! Combien de fois l'avons-nous rencontré sur notre chemin, ce pauvre hère que le peu charitable jugement des hommes taxe souvent de lâcheté et de paresse !

La plupart du temps, ouvrier sans ouvrage et parfois sans famille, il va, de ville en ville, à la recherche d'un emploi, d'une place, mais une sorte de discrédit est jeté sur lui : on ne le connaît pas, et par cela même on est tout disposé à lui supposer des vices qu'il n'a pas (pris), du reste, pauvre gueux ! Il a ordinairement une mine si peu encourageante avec ses vêtements fripés, ses souliers troués, sa barbe hirsute, son visage blême où la misère a déposé une expression de tristesse méfiante et dure. Partout on refuse ses services. Alors après maintes tentatives infructueuses, il s'en va, découragé et la mort dans l'âme, il marche devant lui au *hasard, sur la grande route poussiéreuse ou blanche de neige, moderne juif errant, condamné par la loi immuable et cruelle de la Fatalité.

Au printemps, quand la violette fleurit dans les haies et sur les talus des fossés, quand les premières feuilles paraissent, plaquant de vert tendre les carcasses brunes des arbres de la route, quand l'oiseau chante, quand tout est gai dans la nature, lui seul est triste, et comment peut-il en être autrement ? Comment l'homme (je parle de l'homme de cœur) peut-il être joyeux quand il en est réduit pour vivre à tendre la main ?

Mais aux approches des mauvais jours, sa mélancolie se transforme en une tristesse plus sombre et plus noire encore. Oh, l'hiver ! oh, la saison morne et grise ! C'est elle qui recevra les derniers soupirs de ce misérable. Ses jours brumeux et ses nuits glaciales l'auront tué. Oh, l'hiver ! quand vient le soir, pendant que nous veillons dans une salle bien chaude, il est là, lui, sur la grand'route, blotti dans un fossé, au long d'un mur, au pied d'une borne, n'importe où. La bise aigre lui fouette le visage et pénètre au travers de ses haillons. La neige tombe et amoncelle autour de lui sa ouate qui glace et paralyse, le couvre, l'enveloppe de ses draps blancs comme le linceul, froids comme la mort.

Là-haut les étoiles scintillent. Quand le matin terne et blafard aura pris leur place, un voyageur matinal le trouvera étendu, sans mouvement, sans vie, les membres tordus et bleus par le froid. Oh ! la triste existence. Oh ! le triste trépas.

Et dire qu'ils sont comme cela des mille et des mille en France qui meurent de cette mort, vivent de cette vie, se nourrissent de l'air des champs et de pain mendié, sans avoir d'autre domicile, sans même avoir d'autre patrie que la grand'route.

Septembre 1896

Etude qui donnera naissance au poème : « Sur la grand'route »

IDYLLE ROUGE

Le chemineux s'est dit : « Je veux
Cette jouvencelle aux cheveux
D'aurore blême ».
Mais la jouvencelle a du bien
Tandis qu'est gueux, gueux comme un chien
Le gâs qui l'aime !

Et la belle, aux riches galants
Seuls ! ouvrira les rideaux blancs
De son alcôve ;
Elle course le miséreux...
Alors, par les chemins poudreux,
Le gâs s'ensauve !

Errant le jour, de ci de là
Il geint, et la nuit lorsque la
Lune pâlotte
L'éveille au fond de son fossé,
Laisant saigner son cœur blessé
Le gâs sanglotte.

Dans l'ombre des vieux cabarets
Où le vin, des pichets de grés
A grands flots coule,
Il va se reposer un brin
Et, pour oublier son chagrin,
Le gâs se saoule !

Enfin, il vient de faire don
De sa raison aux femmes dont
L'amour s'achète.
Il va par les quais, triste et seul...
Le grand fleuve ouvre son linceul...
Le gâs s'y jette...
Meung-sur-Loire, 5 août 1898
Progrès du Loiret, n°8, du 11 août 1898

« J'EN AURAI LE CŒUR NET !... »

(Conte fantaisiste)

A ceux qui se disent trop vieux pour apprendre la sténographie

Elle allait avoir dix-huit ans, la demoiselle au maître Belaud, le fermier de la Bousie.

Elle venait de sortir de pension emportant de là son inévitable brevet et, sans posséder ce qu'on peut appeler des connaissances sérieuses, c'était une petite personne d'un esprit assez agréablement cultivé.

Le pé Belaud, qui avait perdu sa femme et n'avait plus que cette fille-là, la traitait en véritable enfant gâtée. Il lui avait acheté un piano dont elle tapotait gentiment-peut-être un peu plus souvent que les gens de la maison en avaient besoin ; il lui laissait prendre des leçons de dessin et passait par toutes ses fantaisies... Ah ! j'allais oublier quelque chose et quelque chose de très important : la demoiselle faisait aussi de la sténographie.

Elle allait avoir dix-huit ans (je l'ai déjà dit, mais mieux vaut deux fois qu'une) et ses grands yeux noirs, qui flam-baient comme des braises lorsqu'ils rencontraient ceux d'un gars, semblaient en dire plus long qu'on ne le pensait.

Mais cependant, on ne lui supposait pas encore d'amoureux... on se trompait !

Un jour, le facteur apporta une lettre à l'adresse de la jeune fille « Mlle Berthe Belaud ». Celle-ci s'empressa de la lui prendre des mains et se sauva pour aller la lire dans sa chambre. Comme elle était occupée à cette intéressante... besogne, son père entra : « Tiens, quoi que tu fais donc là, Berthe ? Tu vois bien, papa, c'est une ancienne camarade de pension qui vient de m'écrire.

Ah !... » fit le vieux et, curieux comme une dévote, incrédule comme saint Thomas, il s'approcha dans l'espoir de pouvoir lire un peu, sans en avoir l'air... ; mais, va au diable ! la lettre était écrite d'un bout à l'autre en sténographie.

Alors, il s'éloigna mécontent et grognant entre ses dents : « Tout ça n'est pas clair, des « hiéroglyphes », comme ça, on n'y comprend goutte... ça fait rien, j'en aurai le cœur net. »

Et dès ce jour, le bonhomme, à la tête aussi dure qu'une souche de vigne, se mit à étudier la sténographie en cachette. Avec un entêtement rageur, un journal sous les yeux, un bout de crayon à la main, il se mit, lui qui n'écrivait qu'avec beaucoup de difficulté, à tracer des signes, à combiner des sons pour faire des mots et, au bout d'une semaine, il était capable de lire en ânonnant ; mais il pouvait lire. Sur ce, une nouvelle lettre arriva... toujours au nom de sa fille ! Ce fut lui qui la reçut, il brisa l'enveloppe, tira le billet et le déplia : toujours de la sténographie ; Enfin, il lut :

« Ma mignonne,

Si tu savais comme je m'ennuie à la caserne et comme je souffre loin de toi. Enfin, heureusement que l'heure va bientôt sonner où je pourrai te presser de nouveau sur mon cœur et te dire de vive voix : « Ma petite Berthe, je t'aime... ».

Je pense qu'il serait indiscret pour nous autres de vouloir connaître la suite et, du reste, qu'y apprendrions-nous de bien intéressant ? Cette lettre n'échappait pas à la sublime banalité des missives amoureuses.

Alors le pé Belaud, malin comme un vieux renard, alla porter ce précieux billet à sa fille :

« Hé Berthe!... Berthe!... Ta camarade qui t'a écrit... seulement c'est encore en géo... en stén... o... en sténographie. Lis-m'en un petit bout, je serais curieux de voir comment qu'on peut comprendre quelque chose à ça ? ». La jeune fille, très embarrassée, en prit pourtant son parti et, inventant au fur et à mesure qu'elle parlait, elle lui lut une lettre supposée écrite par la supposée camarade.

Quand elle eut fini, tant bien que mal, rougissant et se troublant à chaque étape du mensonge qu'elle faisait, le vieux lui dit, un rire narquois sur la lèvre :

« Eh ben, tu sais pas, Berthe, j'ignore si ces petits signes-là ont deux sens ; mais, moi, v'ia ce qui me disent. > Et il relut la lettre... du soldat.

Après quoi, il s'en alla, joyeux, laissant la jeune fille toute confuse et lui pardonnant du fond du cœur en se disant : « Bah ! il faut ben que jeunesse se passe !... et pis, après tout, ça a encore eu un bon côté ; à présent, je sais la géo... lo... stén... o... la sténographie !... Mais ça me prouve aussi qui faudra que je marie la Berthe au plus tôt. »

Pierre Printemps

Revue Littéraire et Sténographique du Centre, n°18, du 5 septembre 1897

LE PAUVRE GARS

Il était une fois un gars si laid, si laid
Et si bête ! qu'aucune fille ne voulait
Lui faire seulement l'aumône d'un sourire ;
Or, d'avoir trop longtemps souffert l'affreux martyr
De ne pas être aimé lorsque chante l'amour,
Le pauvre gars s'en vint à mourir un beau jour...
On l'emmena dormir au fond du cimetière,
Mais, son âme, un Avril, s'échappa de la terre
Et devint une fleur sur sa tombe, une fleur
Qu'une fille cueillit et mit près de son cœur.

Moulin de Clan, octobre 1898

Progrès du Loiret, n°70, du 12 octobre 1898

LA PAYSANNE

(dédiée aux gâs de Saint-Ay)

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté des vins nouveaux (bis)
Allons-nous esclaves placides,
Dans les sillons où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
De chants guerriers et fratricides ?

Refrain

En route ! Allons les gâs !
Pour un nouvel été Marchons !
Marchons !
Semons le grain de la fraternité !

Sarclons les herbes parasites
Et que le chiendent soit brûlé !
Pour que ces racines maudites
N'étouffent plus le jeune blé ! (bis)
Arrachons à coups de science
L'erreur qui s'en vient infester
Les germes de la Vérité
Dans le champ de nos consciences !

Ne déversons plus l'anathème,
En gestes grotesques et fous,
Sur tous ceux qui disent : « Je t'aime »
Dans un autre patois que nous ! (bis)
Assez de sang, assez de larmes !
— De la joie et de la beauté ! —
Jetons hors de l'humanité
La gloire homicide des armes !

Soignons nos blés, soignons nos souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes les bouches
L'épi clair, le raisin vermeil ! (bis)
Mais que tous les bras collaborent
vec le tendre soleil blond !
— Dans la ruche, pas de frelon
Qui la pille et la déshonore ! —

Saluons les vieux qui s'éteignent,
Et choyons leur dernier moment !
Ils ont lutté durant leur règne
A nous de lutter maintenant ! (bis)
Si la récolte s'est accrue
De ce que le père a pioché,
Il reste encore à défricher !
Poussons plus avant la charrue !

LE PETIT QUI PLEURE

Un gosse qui n'a pas sept ans
Chiale au sortir du vieux faubourg
Où ça sent la peine et l'amour.
Et je m'arrête, là longtemps :
Moi, dont le cœur saigne ce soir
Tout rouge, en un silence atroce.
Je m'arrête sur le trottoir
A regarder chialer ce gosse...

Refrain

Pleure, pleure mon petit gâs
Dis, pourquoi pleures-tu ? Pour rien !
Mais pleure : ça me fait du bien !
Pleure pour moi, qui ne peux pas !

LE PLUS VOLE DES DEUX

(Conte fantaisiste)

A mon ami Abel Renault.

Si nos gros fermiers beaucerons exploitent de larges domaines et possèdent pour la plupart, un bien large ventre qui ballotte sous leur blouse comme une barrique d'alcool qu'on dissimulerait pour passer à l'octroi, il en est très peu qui soient... larges, comme on dit. Il en est même si peu que, moi qui les connais tous, je n'en connais pas un seul auquel cette épithète puisse être applicable.

Ils sont tous aussi serrés... au moral, que certaines petites demoiselles le sont dans leur corset et si près de leurs intérêts, que de jeunes mariés ne le sont pas davantage, l'un de l'autre, la première nuit de leurs noces.

Et cependant, tous, excepté un et en comparaison de celui-là, ils peuvent passer pour des prodigues. Oh ! mais celui-là, par exemple !... sa rapacité lui a joué... par l'intermédiaire de ses domestiques, un tour que vous n'hésitez pas à qualifier de vilain tour, quand vous le connaîtrez.

Oyez plutôt.

Un beau jour, un beau jour qui fut le commencement de mauvais jours pour lui, il trouva quatre de ses poules étendues sur le flanc, à côté de son tas de fumier. « Zut !... » fait-il en donnant à cette exclamation une amplification que se refuse d'écrire ma chaste plume de jeune homme bien élevé.

« Quoi que ça veut donc dire ça ! v'la mes poules qui se mettent à crever à présent... oh ! » Et ramassant les quatre cadavres, il s'en fut vers la cuisine de la ferme en se disant à part lui : « Je fais déjà comme ça une perte sensiblement sensible, c'est pas la peine de perdre davantage, du temps que je peux m'en dispenser. J'ai quatre poules crevées, quinze domestiques en bonne santé et qui cassent bien la croûte ; les domestiques mangeront les poules et du moins comme ça, si je sais pas comment que les sacrées volailles ont passées, je saurais par où qu'y passeront... » Les poules furent plumées, vidées, fricassées et servies aux domestiques qui les mangèrent sans dégoût...

Le lendemain, il trouva de même, quatre poules de « quervées ».

Le surlendemain encore !

Le sur-surlendemain toujours !

Et bien entendu, elles subirent toutes le même sort que les premières.

Alors pour enrayer l'épidémie, il fit venir le vétérinaire : celui-ci qui avait fait des études classiques avant d'entrer à Alfort, en perdit son latin et ne sut que lui réclamer trois francs pour prix de sa visite.

« Si c'est pas une maladie, c'est qu'y m'a jeté un sort ! » bougonna le vieux en payant.

Cà dura, comme ça un mois, puis, un soir qu'il se coucha, propriétaire seulement de quatre poules, fatalement ap-pelées à ne pas voir le lever de l'aurore. C'était écrit !... Il ne put clore yeux, de la nuit, gémissant qu'il était sur ses pertes. Pertes, plus grandes, pour que c'en était, de faire manger de la charogne à ses domestiques, au risque de faire naître aussi une épidémie parmi eux.

Enfin, au petit jour il sauta du lit et s'en alla faire un tour dans la vaste cour de sa ferme.

Là, il vit ! trois poules sur le dos, au pied du tas de fumier et, non loin de là, le maître charretier en train d'étouffer la quatrième sous son gilet... Il préparait le repas du lendemain !...

Pierre Printemps

Revue Littéraire et Sténographique du Centre, n°22 , du 5 novembre 1897

POUR LES PETITS

Le vent siffle au travers des trous de la mansarde
Où l'ouvrière coud sous la lampe et regarde
Ses deux petits, couchés dans le même berceau.
Et parfois, écartant un pan du grand rideau
A ramages pâlis, elle porte à sa lèvre,
Une blanche menotte et dit « Dieu, quelle fièvre !...
Heureusement pour eux que mon brave mari
Doit rapporter ce soir la paye du samedi
Et que, dans le quartier, j'irai de mon plus vite
Leur acheter du pain, des remèdes ensuite...
Soudain, des pas pesants font, dans l'escalier noir,
Tout trembler et sauter. Curieuse elle va voir
S'éclairant de la lampe à pétrole qui fume.
« Toi déjà !... Te voilà plus tôt que de coutume
Mon pauvre homme ! viens voir, les petits sont souffrants. »
S'écrie-t-elle, mais lui, reste les bras ballants,
L'air égaré, les yeux rouges comme une braise
Et, aussitôt rentré, tombe sur une chaise.
« Mais voyons ! Mais qu'as-tu ? — Ah ! ne m'en parle pas !
J'ai... J'ai... sale patron ! faut-il que tu sois bas...
Dire que ce sans cœur m'a jeté à la porte
Prétextant poliment que, vu la saison morte
Il ne peut occuper tant d'ouvriers chez lui ;
Il m'a donné mon compte, alors je suis sorti,
Et me voilà, hélas ! sans travail à cette heure
Devant mes deux enfants et ma femme qui pleure,
Dans mon bouge où tout sent la misère et la faim...
Allons vite ! il faut que cela ait une fin,
Et puisqu'il faut mourir, mourons donc tout de suite
Nous ne connaissons point la misère maudite
Et les repas sans pain. » Ce disant il saisit
Un réchaud à charbon et farouche se mit
A calfeutrer les joints de l'unique fenêtre...
La femme regardait son époux et son maître
Travailler à leur perte et, le cœur plein d'effroi,
Songeait aux chérubins qui, sans savoir pourquoi
S'éveilleraient au ciel parmi les anges roses
Et chercheraient en vain les visages moroses
De la mère sans âme et du père assassin.
« Non, arrête dit-elle en bondissant soudain,
Arrête, malheureux !... Grand Dieu qu'allions-nous faire ?
Tuer nos enfants, nous tuer ! J'aime mieux la misère
Moi, et puisqu'il le faut, eh bien je te défends
De mourir... tu te dois à ces chers innocents
Et je veux bien encor que ta vie t'appartienne
Mais la leur, insensé ! Mais la leur et la mienne !
Pourquoi la comptes-tu ? Apaise-toi un peu
Ouvre-nous la fenêtre, éteins vite ton feu
Vis et laisse-les vivre ou sinon je te crache
Au visage ces mots : « Meurs, va, tu n'es qu'un lâche. »
Les enfants assoupis sur le même oreiller
Toussotaient alors comme pour approuver
Ce qu'avait si bien dit leur courageuse mère
Protectrice et sauveur ; ... pendant ce temps le père
Bégayait à mi-voix, la honte sur le front
« Pardonne ! j'étais fou... femme tu as raison ! »

REQUIESCAT IN PACE

Comme s'effeuille une rose
L'amante dolente aux traits
Ravagés par la chlorose
Est morte au soir des regrets
Et sur le bord de sa fosse
Le vieux prêtre au dos cassé
A glapi de sa voix fausse
Requiescat in pace !...

Et maintenant pauvre chère
Elle git loin du soleil
Sous le grand champ en jachère
Où tout est paix et sommeil
Défunts tous les jours d'ivresse
Et les nuits de l'an passé
Défunts comme ma maîtresse
Requiescat in pace !...

Plus n'ai la force de vivre
Et par les tristes hivers
Sertis de larmes de givre
J'erre en sanglotant mes vers
Dans le vent qui les emporte
Mon pauvre cœur trépassé
Dort sur celui de la morte
Requiescat in pace !...

Moulin de Clan, 20 janvier 1898.

Revue Littéraire et Sténographique du Centre, n°40 , du 5 août 1898

LA ROSE DE L'ABSENT

(Légende du Moyen Age)

Le beau chevalier était à la guerre...
Le beau chevalier avait dit adieu
A sa dame aimée, Anne de Beaucaire
Aux yeux plus profonds que le grand ciel bleu.

Le beau chevalier, à genoux près d'elle,
Avait soupiré, lui baisant la main :
« Je suis tout à vous ! soyez-moi fidèle ;
A bientôt !... je vais me mettre en chemin. »

Anne répondit avec un sourire :
« Toujours, sur le Christ ! je vous aimerai,
Emportez mon cœur ! allez, mon beau sire,
Il vous appartient tant que je vivrai. »

Alors, le vaillant, tendant à sa dame
Une rose blanche en gage d'amour,
S'en était allé près de l'oriflamme
De son Suzerain, duc de Rocamour.

Le beau chevalier était à la guerre
Anne, la perfide aux yeux de velours,
Foulant son naïf serment de naguère,
Reniait celui qui l'aimait toujours ;

Et, sa blanche main dans les boucles folles
D'un page mignard, elle murmurait
Doucement, tout bas, de tendres paroles
A l'éphèbe blond qui s'abandonnait.

Mais, soudain, voulant respirer la rose
Du fier paladin oublié depuis,
Elle eut peur et vit perler quelque chose
De brillant avec des tons de rubis.

Cela s'étendait en tache rougeâtre
Sur la fleur soyeuse aux pétales blancs
Comme ceux des lis et comme l'albâtre...
La rose échappa de ses doigts tremblants ;

La rose roula tristement par terre
Une voix alors sortit de son cœur ;
Cette voix était la voix du mystère,
La voix du reproche et de la douleur.

« Il est mort, méchante, il est mort en brave !
Et songeant à toi, le beau chevalier ;
Son âme est au ciel, chez le bon Dieu grave
Et doux, où jamais tu n'iras veiller ;

Où tu n'iras pas, même une seconde,
Car ta lèvre doit éternellement
Souffrir et brûler, par dans l'autre monde,
Au feu des baisers d'un démon méchant... »

Et la voix se tut sous le coup du charme,
La fleur se flétrit, Anne, se baissant
N'aperçut plus rien, plus rien qu'une larme
Avec une goutte épaisse de sang.

Pierre Printemps.

Revue Littéraire et Sténographique du Centre, n°12 , du 5juin 1897

SON DERNIER BOUQUET

(Nouvelle)

Ils s'aimaient !... le gars, nerveux et brun, aux épaules robustes, à la poigne solide, était farinier chez son père, le meunier du village ; la fille, mièvre et blonde, aux lourds cheveux tordus en chignon au-dessus de la nuque, était orpheline et vivait chez sa tante, une vieille lavandière qui l'employait à blanchir le linge au ruisseau.

Ils s'aimaient !... ils se l'étaient juré, un soir, en revenant de la danse, et, depuis ce temps-là, ils n'avaient jamais cessé de se le dire et de se le répéter ; mais comme ils ne pouvaient se voir qu'après journée faite, l'amoureux possédait un poétique moyen de correspondance pour parler au cœur de sa bien-aimée, à chaque instant, en une langue muette mais éloquente.

Souvent, dès l'aube, on le voyait se pencher sur le bord de la rivière et y jeter de petits bouquets de violettes ou d'égantiers, selon la saison ; ces fleurettes s'en allaient au fil de l'eau chantante, sans jamais s'accrocher aux roseaux de la rive et, quand elles arrivaient devant le lavoir communal, la belle fille essuyait, à un coin de son tablier, ses mains blanches où le savon moussait en bulles légères, cassait une branche au saule voisin et les amenait à elle. Puis, les prenant délicatement entre ses doigts fins, elle aspirait avec délices les parfums de jeunesse et d'amour qui s'envolaient de leurs corolles où les gouttelettes d'eau dansaient et roulaient, brillantes comme des perles fines.

Ils s'aimaient !... mais l'hiver approchant, les fleurs devinrent plus rares, les bouquets moins fréquents et leur amour, fragile comme les violettes, éphémère comme les roses, devait comme elles, avoir une fin. La belle s'amouracha d'un beau clerc de notaire, toujours tiré à quatre épingles, beau parleur qui s'empara de son cœur sans qu'elle eut la force de s'en défendre.

Fini le bonheur ! Le cœur du pauvre gâs saigna bien fort, sous ces hardes blanches de farine et on le surprit souvent, lui, le solide gaillard d'autrefois, à pleurer sur son malheur.

« C'est le mai d'amour, on n'en guérit pas ! » chuchotaient autour de lui les commères ; pour cette fois, elles devaient avoir raison.

Une grise après-midi de novembre qu'il errait, morose et rêveur, il vint à passer devant la serre du château où se trouvaient des plantes rares et fragiles ; la porte était ouverte : il entra précipitamment comme un voleur, comme un fou, cueillir une branche d'oranger encore fleurie et s'en courut vers le vieux moulin au tic-tac langoureux. Là, comme les vaguelettes clapotaient doucement sous la roue brune, il se laissa tomber d'un air résigné dans l'onde claire où jouait un dernier rayon de soleil... Pouf !... Puis plus rien ; son corps reparut à la surface un peu plus loin et s'en alla au fil de l'eau chantante, sans s'accrocher aux roseaux de la rive, vers la belle fille, comme les fleurs de jadis...

Et lorsqu'il passa, les yeux fermés et les membres roidis devant celle qui l'avait si traîtreusement renié, il serrait encore, en une étreinte convulsive, la branche d'oranger — bouquet d'union nouvelle avec une nouvelle amante : la Mort !

Gaston Koutay.

SUR LA GRAND'ROUTE

Nous sommes les crève-de-faim
Les va-nu-pieds du grand chemin
Ceux qu'on nomme les sans-patrie
Et qui vont traînant leur boulet
D'infortunes toute la vie,
Ceux dont on médit sans pitié
Et que sans connaître on redoute
Sur la grand'route.

Nous sommes nés on ne sait où
Dans le fossé, un peu partout,
Nous n'avons ni père, ni mère,
Notre seul frère est le chagrin
Notre maîtresse est la misère
Qui, jalouse jusqu'à la fin
Nous suit, nous guette et nous écoute
Sur la grand'route.

Nous ne connaissons point les pleurs
Nos âmes sont vides, nos cœurs
sont secs comme les feuilles mortes.
Nous allons mendier notre pain
C'est dur d'aller (nous refroidir) aux portes.
Mais hélas ! lorsque l'on a faim
Il faut manger, coûte que coûte,
Sur la grand'route.

L'hiver, d'aucuns de nous iront
Dormir dans le fossé profond
Sous la pluie de neige qui tombe.
Ce fossé-là leur servira
D'auberge, de lit et de tombe
Car au jour on les trouvera
Tout bleus de froid et morts sans doute
Sur la grand'route.

LES TROIS CHANSONS DU CARILLON

A M. Bertrand,
pour le remercier de l'accueil tout... évangélique qu'il m'a fait dans ses bureaux du Patriote.

Quand les nouveau-nés, en leurs langes
Dorment sur les bras des marraines
Tels, de doux et blonds petits anges
Tombés des étoiles sereines
Digue digue dig, digue digue don !
Chante aux enfans le grand carillon
Digue digue dig, digue digue don !
Pour qu'on vous baptise
Casquez, casquez donc !...

Quand sous les cieux des épousailles
Où le soleil d'amour scintille,
S'envolent des cœurs, les grisailles
Et s'en va le gars vers la fille.
Digue digue dig, digue digue don !
Chante aux amoureux le grand carillon
Digue digue dig, digue digue don !
Pour qu'on vous marie
Casquez, casquez donc !...

Quand s'éteignent comme des cierges,
Les grands-pères et les grand'mères
Et que gisent, emmi les serges
Des linceuls, leurs corps éphémères.
Digue digue dig, digue digue don !
Chante aux trépassés le grand carillon
Digue digue dig, digue digue don !
Pour qu'on vous enterre
Casquez, casquez donc !...

Orléans, 25 août 1898.
Le Progrès du Loiret, n° 23, du 26 août 1898

LES TROIS QUENOUILLES D'AUDEBERTHE

(Légende Magdunoise)
à Frottier

En ce temps-là vivait, au manoir de Meung, un vieux baron, si vieux que ses cheveux étaient blancs comme la neige ou le duvet des grands cygnes et si triste que, depuis la mort de son épouse, nul n'avait aperçu le moindre sourire sur sa lèvre tremblante.

Il avait auprès de lui sa fille Audeberthe, surnommée « la Pâle » à cause de la carnation de son teint. Elle allait avoir seize ans et, malgré l'affection qu'elle avait pour son père, elle s'ennuyait à mourir dans la solitude maussade qu'il lui faisait partager ; parfois aussi, de vagues et nuageuses bouffées d'amour passaient dans son âme avec les brises d'avril et lui donnaient comme la soif ardente des tendresses inconnues.

Un soir que, du haut d'une tour, elle regardait, sans trop bien comprendre encore, ses bons vilains des deux sexes qui s'en allaient, par couples enlacés, au bord de la Loire, sous la splendeur du soleil couchant, elle s'écria, transportée : « Notre-Dame ! que ces gens-là ont l'air heureux ; tout gueux qu'ils sont, ils me font envier leur sort ! »

Ses paroles furent entendues par un saint charitable et bon enfant qui se hâta d'accourir des profondeurs azurées du Paradis pour lui dire : « Ma fille, ton souhait sera exaucé ; prends ces trois quenouilles ; use des deux premières et fasse le bon Dieu que tu ne te serves jamais de l'autre ! » Audeberthe remercia le saint et s'en fut, ravie...

Le lendemain, comme elle était remontée au haut de la tour, elle aperçut un jeune chevalier qui la regardait d'en bas. « Bonjour, belle dame ! » lui dit-il ; elle répondit : « Salut, noble sire ! »

« Belle dame... » continua le chevalier « vous avez devant vous une pauvre créature en grand péril et que vous pouvez sauver... Mes gens ont été défaits, les ennemis me poursuivent... Je tombe de fatigue, cachez-moi un instant pour que je puisse me reposer afin de mieux combattre ensuite... » Cette fois, Audeberthe ne répondit rien, mais ses grands yeux noirs se fixèrent si étrangement sur ceux du beau chevalier que celui-ci comprit tout de suite qu'il n'avait plus rien à craindre. Alors, naïve, la pauvre fille saisit la première quenouille et se mit à filer le chanvre avec une vitesse qui tenait du vertige ; au bout de quelques instants, un fil d'or souple et soyeux sortit de ses doigts ; elle le noua en forme d'échelle, accrocha d'un des bouts au sommet de la tour et jeta l'autre par terre. Le beau chevalier monta et... Audeberthe connut l'amour.

Quelques mois après, il revint, le courtois seigneur ! il revint pour demander au vieux baron la main de sa fille. Celui-ci l'ayant accordée, on s'occupa des préparatifs des épousailles et Audeberthe prit la seconde quenouille dont elle fila la soie chatoyante qui devait servir à tisser sa robe de fiancée.

Mais avant que le mariage fût célébré, le beau chevalier devait partir encore une fois à la guerre. Il fit ses adieux à sa dame, et après lui avoir posé un dernier baiser sur la bouche, il s'éloigna au grand galop de son destrier de batailles. Il ne revint pas ! et quand Audeberthe apprit la nouvelle de sa mort, elle prit en pleurant la dernière quenouille et fila le lin du linceul dans lequel on devait ensevelir le corps de son amant.

Et Audeberthe, qui avait aimé et souffert pendant l'existence des trois quenouilles, vécut en bienheureuse durant le reste de ses jours, car son cœur avait trop saigné pour pouvoir aimer ou souffrir encore.

Pierre Printemps et Bodey.

Revue Littéraire et Sténographique du Centre, n° 14, du 5 juillet 1897

UN CREPE AU BRAS

L'an dernier, je les vis encor
Le petit frère aimable et rose
Dans sa tunique à boutons d'or
Avec sa sœur que la chlorose

Emportait — oh ! bien doucement
Vers la tombe muette et blanche.
Je les vis en me promenant
Sur le boulevard, le dimanche

Ils s'en allaient à petits pas
Tous les deux, dans l'allée ombreuse,
La fillette appuyant son bras
Maigriot et sa main fiévreuse

Sur le bras droit du garçonnet
Qui, tirant deux sous de sa poche,
Allait lui chercher un bouquet
A la marchande la plus proche.

Et le père aux cheveux tout gris
Fumait tristement son cigare
Sous les grands marronniers fleuris
Ecoutant le concert bizarre

Des petits pierrots batailleurs
Quand la petite était trop lasse
Vite, il prenait un des meilleurs
Bancs pour elle, sur la grand'place

Suivis de leur père, un monsieur
A barbiche, un vieux militaire,
Qui portait la légion d'honneur
En ruban à la boutonnière.

Et pas trop tard, avant la nuit,
Tous regagnaient leur domicile
Sans étalage, ni sans bruit,
Au travers du bruit de la ville.

Maintenant on peut les revoir
Ils sont deux. Dans la tombe blanche
La sœur dort. Un long crêpe noir
Un crêpe est cousu sur la manche

De la tunique à boutons d'or
Du petit frère aimable et rose
Et le père est plus triste encor
Dans sa redingote morose.

Le 12 janvier 1897.

UNE LESSIVE QUI TOMBE UN JOUR DE FETE-DIEU

(Récit de Gaston Couté)

Dans la rue jonchée de pauvres fleurs condamnées, par une coutume bête, à périr sous les pieds de la foule, entre deux rangées de draps qui — ainsi que les ivrognes — seraient mieux à leur place au lit que sur la voie publique, sous le dais de velours grenat, filigrane d'or, le curé s'avancait, gras, lent, majestueux, imposant, orné, chamarré — tel un bœuf gras un jour de Mi-carême.

Les chantres suivaient, coassant, croassant (comment dois-je dire ? leur chant tient à la fois de celui de la grenouille et du corbeau) — enfin par respect pour des supérieurs (en âge) — je préfère écrire : entonnant les cantiques d'usage.

Ensuite venaient les enfants de chœur en surplis blancs, en petites calottes rouges, rouges à faire pâlir un drapeau de la Sociale, puis la marmaille des écoles, dont le nez morveux et l'air agacé de la plupart de ses représentants témoignaient du goût qu'ils avaient pour cette petite promenade où l'on ne pouvait ni remuer, ni causer.

Enfin, à l'arrière-garde se tenait le high-life féminin de notre petite ville dont les belles dames étaient en grand nombre à l'église pour prier, pour élever leur âme vers Dieu, pour l'implorer, pour... etc. (voir la suite de la définition de la prière dans le catéchisme, chap. , page), mais n'oublions pas le principal, elles étaient venues aussi et surtout pour exhiber leurs toilettes neuves. Enfin, bref... après avoir cheminé un certain temps par les rues habitées du monde « comme il faut », la procession s'engagea dans un vilain quartier peuplé d'individus qui se ruinent en frais de lampions au 14 juillet et qui se feraient couper la tête plutôt que de tendre des draps le jour de la Fête-Dieu.

Enfin, heureusement qu'il existe des gens de cœur pour racheter leurs vilenies car à peine arrivé à la moitié de la prière qu'on venait de commencer, que tout le monde tourna la tête (oh ! la distraction...) du côté d'une petite maison basse à la porte de laquelle on apercevait deux draps, une chemise probablement placée là par inadvertance, ainsi que deux paires de chaussettes. Cela constituait un décor assez grotesque, mais bah ! quand l'intention y est !...

Quelque quinze jours après, Monsieur le Curé passait par hasard dans le mauvais quartier dont je viens de parler, il aperçut la locataire de la maison aux draps occupée à balayer le devant de sa porte. Comme cette pauvre vieille avait l'air minable, avec sa robe en loques et ses savates éculées, il s'approcha d'elle et la questionna, bien résolu d'apporter un soulagement à sa misère.

C'était charitable sans doute, mais le brave homme aurait mieux fait de passer son chemin, car aux premières paroles, la vieille se rebiffa :

— « Vous dites, Môssieu le Curé ; vous v'lez nous mettre au bureau de Bienfaisance, nous aut' qu'avons point d'enfants... et ça, du temps qu'y a des malheureux voisins qui crèvent la faim avec leurs ribambelles de gosses... Ça s'rait du prop', ça, par exemple !

— Vos voisins ? grommela le saint homme de prêtre, je sais... Mais ne peuvent-ils pas vous imiter ? Ne peuvent-ils pas tendre des draps comme vous ?

— Mais, sauf vot' respect, j'en avons point tendu non plus, nous, d'draps !

— Comment ?... Mais, enfin, pourtant...

— Ah ! j'y suis. Faites excuse, Môssieu le Curé, mon homme devait aller le lendemain à la noce du cousin Léonard, et comme i'n'avait plus ni bas, ni ch'mises de prop' a fallu que j'y en blanchisse ! Par la même occasion, j'ai lavé les deux draps d'not' lit. Et dame, j'sommes si mal logés ; point d'grenier, point d'eour, j'ai été forcée d'faire sécher ma lessive dans la rue ! »

Moulin de Clan, 15 juillet 1896.

VALSE MYSTIQUE

A mon ami Abel Renault

Le soir, quand paraît la première étoile,
Les cœurs de tous ceux qui sont morts d'amour
Viennent vers la terre et fendent le voile
Qui les cache aux yeux des vivants, le jour.
Alors, dans la nuit brune et fantastique,
Leur sang meurtri pleut et retombe en pleurs
Sur l'herbe, troublant la mélancolique
Chanson de sanglots du vent dans les fleurs.

Et les cœurs en peine, et les pauvres cœurs
Dansent dans les airs la valse mystique !...

Ils accourent tous !... le cœur du poète
Et de son amante aux yeux langoureux,
Le cœur de l'éphèbe à la blonde tête,
Le cœur torturé des vieux amoureux,
Le cœur de la vierge aimante et pudique,
Le cœur de la femme aux baisers trompeurs,
Ils accourent tous !... pris d'un nostalgique
Besoin de revoir le val des douleurs.

Et les cœurs en peine, et les pauvres cœurs
Dansent dans les airs la valse mystique !...

Ils tournent noyés dans des flots d'extase,
Parmi des parfums lourds et capiteux
Tandis que la lune au front de topaze
Etincelle au fond du ciel nébuleux ;
Et leur tourbillon noir et magnétique
Poursuit son chemin, semant des lueurs
D'or en fusion dans la magnifique
Splendeur de l'espace aux vagues pâleurs.

Et les cœurs en peine, et les pauvres cœurs
Dansent dans les airs la valse mystique !...

Mais, sitôt que perce un clair rayon d'aube
Et qu'un chant d'oiseau bruit dans le vallon,
Leur essaim léger au loin se dérobe
Et plus rien !... alors, plaintifs, ils s'en vont,
Pour rentrer, passer sous le grand portique
D'azur diaphane enlacé de fleurs
D'opale où le Dieu calme et pacifique
Dénombre, un par un, le troupeau des cœurs.

Et le lendemain, tous les pauvres cœurs
Reviennent danser la valse mystique.

Pierre Printemps.

VARIATION SUR L'AIR DE MALBROUGH

Au bon temps de naguère
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Au bon temps de naguère
C'était comme aujourd'hui, (bis)

Le duc est à la guerre
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Le duc est à la guerre
Sa dame pense à lui. (bis)

Quand, par une vesprée,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Quand, par une vesprée,
Aux portes du manoir, (bis)

Frappe mine atterrée,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Frappe mine atterrée,
Un page en pourpoint noir, (bis)

Dame ! ma gente dame !
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Dame ! ma gente dame !
Ton seigneur est défunt (bis)

Vois-tu voler son âme
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Vois-tu voler son âme
Sous l'horizon sans fin (bis)

Lui dit-il, tout en larmes,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Lui dit-il, tout en larmes,
Mais comme il est joli (bis)

La duchesse, que charment,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
La duchesse, que charment,
Les yeux de ciel pâli (bis)

Va prendre en sa main blanche,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Va prendre en sa main blanche,
Celle du damoisel. (bis)

Vers sa lèvre se penche,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Vers sa lèvre se penche
Et, douce comme miel : (bis)

« Le duc est mort en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Le duc est mort en guerre,
J'ai trouvé mieux que lui. » (bis)

Au bon temps de naguère,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Au bon temps de naguère
C'était comme aujourd'hui.

Orléans
Le Progrès du Loiret, n°58, du 30 septembre 1898

LE VIEUX TROUVERE

(Chanson)

Dans ce temps-là, je n'avais rien,
Rien du tout dans mon escarcelle,
Et ma lyre était tout mon bien ;
Dans ce temps-là je n'avais rien
Que de grands trous à mon pourpoint
Et le cœur de ma damoiselle.
Dans ce temps-là je n'avais rien,
Rien du tout dans mon escarcelle.

J'allais chanter dans les manoirs
La geste du vieux Charlemagne,
Et, gueux d'argent, riche d'espoirs,
J'allais chanter dans les manoirs
Devant les dames aux yeux noirs
Dont les barons faisaient compagne.
J'allais chanter dans les manoirs
La geste du vieux Charlemagne.

On m'aimait... j'étais adoré
Car j'avais ce qu'il faut pour plaire :
Le regard vif, l'air déluré ;
On m'aimait... j'étais adoré
Et m'étais toujours figuré
Qu'on vivait d'amour et d'eau claire
On m'aimait... j'étais adoré
Car j'avais ce qu'il faut pour plaire.

Je payais souvent un baiser

Pierre Printemps

D'un rondel ou d'une ballade
Lorsqu'on voulait bien me laisser,
Je payais souvent un baiser
Comme ça, sans jamais toucher
A ma bourse toujours malade,
Je payais souvent un baiser
D'un rondel ou d'une ballade.

Quand ma toute belle voulait
Un collier d'or aux lueurs folles
Pour entourer son cou fluet,
Quand ma toute belle voulait !...
Je lui faisais un chapelet
D'éblouissantes lucioles,
Quand ma toute belle voulait
Un collier d'or aux lueurs folles.

L'avenir était devant moi
Comme un jardin couvert de roses
Et, plus riant que pour un roi,
L'avenir était devant moi...
Mais, maintenant, au vieux beffroi
Vont sonner mes heures moroses.
L'avenir était devant moi
Comme un jardin couvert de roses.

Riche et vieux !... las ! m'ont dit adieu
Jeune pastoure et gente dame
Que mes cheveux blancs tentaient peu.
Riche et vieux !... las ! m'ont dit adieu
Car je n'attends qu'un mot de Dieu
Pour voir, vers lui, voler mon âme.
Riche et vieux !... las ! m'ont dit adieu
Jeune pastoure et gente dame !...

VOLUME 4

INTRODUCTION

En juin 1910, le journal antimilitariste La Guerre Sociale annonçait que Gaston COUTE allait publier chaque semaine, dans ses colonnes, une chanson d'actualité. Singulière alliance, à première vue, que celle du poète beauceron et de la virulente feuille hervéiste ; alliance qui se prolongera jusqu'au bout puisque c'est à La Guerre Sociale que revint le triste privilège d'annoncer la nouvelle de l'hospitalisation puis du décès de COUTE.

En 1910, au moment où COUTE rejoignait ses rangs, La Guerre Sociale avait quatre ans. Elle était née à Clairvaux, ancienne abbaye cistercienne reconvertie en maison d'arrêt, de la rencontre d'un certain nombre de détenus, cosignataires d'une affiche antimilitariste dite « affiche rouge », tant pour sa couleur que pour les opinions qu'elle contenait. Malgré une certaine disparité idéologique, ces détenus décidèrent de continuer à s'exprimer dans un journal. Le 14 juillet 1906 avec la traditionnelle amnistie, fit le reste et, le 19 décembre 1906, sortait le premier numéro de La Guerre Sociale. Gustave Hervé, principal animateur de l'hebdomadaire, était né en 1871. Professeur d'histoire, il vint au journalisme politique avec l'affaire Dreyfus. Ses articles antimilitaristes du Travailleur Socialiste de l'Yonne le firent révoquer. D'autres articles plus virulents encore, parus dans Le Pioupiou de l'Yonne le conduisirent plusieurs fois au tribunal et en prison. Hervé bénéficiait alors dans les milieux révolutionnaires d'un grand prestige consécutif à un article antimilitariste intitulé « Le drapeau de Wagram » et connu sous le nom de « Le drapeau dans le fumier » à cause de sa conclusion non ambiguë : « Je voudrais qu'on rassemblât dans la cour principale du quartier, toutes les ordures et tout le fumier de la caserne et que, solennellement, le colonel, en grand plumet, vînt y planter le drapeau du régiment ».

Une telle violence annonçait le ton de La Guerre Sociale qui fut d'abord antimilitariste.

L'hebdomadaire tira jusqu'à 60.000 exemplaires en 1910, arrivant ainsi au deuxième rang des périodiques politiques derrière Les Annales Politiques et Littéraires (170.000 exemplaires) et devant, dans l'ordre : L'Eveil Démocratique (28.000), Les Temps Nouveaux (8.500), La Voix du Peuple (8.500), Le Libertaire (8.000), L'Anarchie (6.500), L'Action Française (4.000), Le Socialiste (3.000), etc. (1).

Gustave Hervé allait « virer » avec la déclaration de guerre. La crosse en l'air devint la fleur au fusil, et le 1^{er} janvier 1916 La Guerre Sociale devint La Victoire, outrageusement nationaliste.

Parmi les principaux collaborateurs de La Guerre Sociale, en 1910, il faut citer Victor Méric, Eugène Merlot (Merle pour les journaux), les dessinateurs Grandjouan et A. Delannoy, Miguel Almereyda. Ce dernier, pour répondre à la police lors des manifestations, avait organisé une « Jeune Garde » chargée de résister aux assauts des « Cosaques ». Les cinéphiles resteront reconnaissants à Almereyda d'avoir engendré celui qui deviendra Jean Vigo.

C'était donc un journal très actif et réputé dans les milieux révolutionnaires que rejoignit COUTE : l'hervéisme, en marge de la S. F. I. O., eut une audience de courte durée, mais profonde. C'est Fernand Després qui fut chargé de solliciter la collaboration de COUTE au journal. COUTE était en effet l'un des rares poètes capable d'écrire des chansons politiques dans le ton des articles et dessins de La Guerre Sociale.

La chanson politique d'actualité avait à l'époque une très grande importance dans la mesure où elle popularisait de manière directe et accessible les opinions d'un journal.

On a trop tendance à juger ces chansons d'actualité en les opposant aux productions antérieures de COUTE. Il ne faut pas perdre de vue que ces chansons étaient non seulement lues, mais aussi apprises et chantées, à l'atelier comme dans la rue ; s'il existe une incontestable différence de forme entre ces chansons et les autres poèmes de COUTE, n'oublions pas que le fond reste le même, empruntant à la même thématique et que l'engagement du poète ne fait que se prolonger tout en s'actualisant. Ces chansons constituent, comme l'a écrit Henry Poulaille, des « chansons de combat », s'insérant dans une époque qui n'est pas toujours « belle », une époque de conflits sociaux, de grèves et de répression. Ce combat, COUTE l'a mené durant plus d'un an, sans rien perdre de sa verve ni de ses indignations. Faut-il voir en lui un naïf Don Quichotte manipulé par l'équipe de La Guerre Sociale et qui condamne son destin de poète au profit de chansonnettes mal fagotées et maladroites, ou simplement un homme engagé dans son temps, plus à l'aise au sein du mouvement ouvrier que dans les cabarets bien parisiens qui, déjà, manifestent quelques velléités de verser dans l'alimentaire et le nationalisme ?

COUTE a dépassé sa condition de « chansonnier engagé » pour devenir un chansonnier militant. Il importe peu de s'interroger sur la valeur littéraire de ses chansons ; il semble plus

pertinent de constater qu'il y a eu chez lui une fidélité à soi-même et une logique indéniable dans la démarche. Le gros, le possédant, le député, le soldat, qui existaient dans l'œuvre de COUTE prennent corps et nom en fonction de l'actualité. Il est intéressant finalement qu'existent les « Stances à Lépine » au même titre que « Mōssieu Imbu ».

*Ne renions pas ces « chansons de la semaine », pas plus que celles parues dans *Le Libertaine* ou *La Barricade*. Indépendamment de leur valeur spécifique (qui est loin d'avoir la nullité qu'on a parfois pu leur accorder), elles témoignent à leur manière en faveur du combat que COUTE a mené toute sa vie, combat bien différent de celui du « révolutionnaire cocardier » Montéhus qui mourut, lui, d'une légion d'honneur en plein cœur.*

Qu'importe, pour l'œuvre de COUTE, que Gustave Hervé devînt ardent belliciste en 1914 ; ce dont on peut témoigner, au vu de son œuvre et de sa vie, c'est que COUTE aurait quitté Hervé dès que celui-ci se serait montré par trop patriotard et revanchard. Il n'aurait pas « pataugé dans la bêtise, la bassesse et la crapulerie » des pousse-au-crime de la guerre.

*Il mourut le 28 juin 1911, huit jours avant d'être poursuivi pour « Hélas ! quelle douleur », une chanson de *La Guerre Sociale*.*

Keméant, juillet-août 1977 ARTEP - Le Vent du Ch'min

*(1) Source : *Histoire générale de la presse française*, tome III, Paris, P.U. F., p. 296. On mesure par ces chiffres le phénomène de la presse périodique de gauche et d'extrême gauche.*

Avertissement

Nous n'avons pu expliciter toutes les références à l'actualité effectuées par COUTE. Nous n'avons apporté quelques précisions que lorsque l'événement traité était important. Pour un complément d'informations, l'on pourra se référer avec profit à son manuel d'histoire favori.

CHANSONS DU LIBERTAIRE

du 15 octobre au 12 novembre 1899

L'AMOUR ANARCHISTE

Le gâs était un tâcheron
N'ayant que ses bras pour fortune,
La fille, celle du patron,
Un gros fermier de la commune
Mais ils ne s'en aimaient que plus...
— L'amour se fiche des écus !

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal
Par les minuits clairs d'assemblées,
Au risque d'un procès-verbal
Ils faisaient de larges roulées
Parmi le blé profond et droit...
— L'amour se fiche de la loi !

Un jour, tous deux furent prier
Elle, son père ! et lui son maître,
De les laisser se marier ;
Mais le vieux les envoya paître ;
Lors, ils prirent la clé des champs...
— L'amour se fiche des parents !

S'en furent dans quelque cité,
Loin des labours et des jachères,
Passèrent ensemble un été
Puis tout soudain, ils se fâchèrent
Et se quittèrent bêtement :
— L'amour se fiche... des amants !

(Du 15 au 21 octobre 1899)

Cette chanson figure dans le premier volume de nos éditions sous le titre : « L'Amour qui s'fout de tout », avec quelques légères variantes. (N. d. E.)

LES TAUREAUX

Bourgeois! nous sommes des taureaux
Captifs en vos arènes rouges,
Aux yeux d'une foule de gouges
De michés et de maquereaux
Bourgeois ! nous sommes des taureaux !

Bourgeois! nous sommes des taureaux
Que l'on torture et que l'on tue,
Et votre bêtise institue
Une gloire pour nos bourreaux
Bourgeois ! nous sommes des taureaux !

Bourgeois! nous sommes des taureaux
Qui démolirons nos barrières
Et ce jour-là dans vos derrières
Nos cornes feront des accrocs
Bourgeois ! nous sommes des taureaux !

(Du 22 au 28 octobre 1899)

CHANSON DE MOISSON

Sous l'aube qui blanchit leurs fronts
Les tâcherons
Aux bras hâlés
Songent, tout en fauchant les blés
De leurs patrons...
Les coquelicots bougent
Parmi la récolte
Comme des drapeaux rouges
Au vent de révolte !

Au souvenir des gueux défunts,
Songent enfin
Qu'on a tous droit
Au pain qu'on fait du blé qui croît
Quand on a faim!
Les coquelicots bougent
Parmi la récolte
Comme des drapeaux rouges
Au vent de révolte !

Réclament leur part du blé d'or
Que leurs efforts
A fait pousser
Et qu'ils ont souvent engraisé
Avec leur mort...
Les coquelicots bougent
Parmi la récolte
Comme des drapeaux rouges
Au vent de révolte !

Et s'ils refusent, leurs patrons !
Les tâcherons
Aux bras hâlés
Plutôt que de faucher les blés
Les brûleront !
Les coquelicots bougent
Parmi la récolte
Comme des drapeaux rouges
Au vent de révolte !

(Du 5 au 12 novembre 1899)

Dans Le Libertaire ont été également publiés : « Le Christ en bois » (voir tome I), « La tête de mort » (voir tome III). (N. d. E.)

LA SEMAINE RIMEE

*Chansons de « La Barricade »
Juillet-août 1910*

LOUPILLON 1910

Puisque, cet an-ci, les coteaux
Ont reçu dans leurs verts manteaux
Les dons coutumiers des comètes,
Bonnes gens, réjouissez-vous
En songeant au prochain vin doux :
Les vignes promettent...

Triste Armand, pour te reposer
Du travail que tu viens d'oser
Et pour en fuir les conséquences,
Va te terrer dans un sillon
De tes vignes du Loupillon
Pendant les vacances :

Là-bas — car, tout de même, il faut
Après ces matins d'échafaud
Une atmosphère qui vous change —
Tu voudras peut-être goûter
L'adorable sérénité
Des soirs de vendange?

Mais le vin, coulant en ces soirs,
Au pied des honnêtes pressoirs,
Aura la couleur de ton crime ;
Et tes yeux se refermeront,
Bourreau qui joue au vigneron
Sur quel rouge abîme ?

Quant à ce vin, jus de raisin
Cueilli par tes mains d'assassin,
Pas de danger que nul y touche?
Si l'on osait en boire un coup
Il pourrait vous laisser un goût
De sang, dans la bouche !

Voilà ton Loupillon foutu :
Car, si tous chantaient sa vertu
Après les vendanges dernières,
Cette fois-ci — par ton nombril ! —
Tu n'en vendras pas un baril,
Non! Moussu Fallières !

Mais, pour qu'il ne soit pas perdu,
Bois-le donc, à la faveur du
Premier gala qui vous rassemble,
Avec Alphonse et Nicolas
Car vous êtes bien faits, hélas !
Pour trinquer ensemble...

Le Subéziot.
(Samedi 9 juillet 1910)

STANCES A LEPINE

*Rappelons qu'à cette époque, Aristide Briand n'était pas encore l'apôtre de la paix et qu'il était combattu violemment par les révolutionnaires. Lépine était alors préfet de police. — M. Lépine a été louange par M. Briand comme jamais il ne l'avait été, même par M. Clemenceau. Le président du Conseil ne se rappelle plus le temps où il traitait sans aucun ménagement « l'honnête homme » et « le bon citoyen ». On sait que M. Briand n'a pas craint de qualifier ainsi le chef suprême des brigands policiers.
L'Humanité.*

Avant de s'être « adapté »
Lorsqu'il nichait du côté
Ingrat de la barricade,
Il ne fut pas toujours chic
Vis-à-vis de toi, Grand Flic !
Poléon de Vachalcade!

Il n'eut pas rien que des mots
Gentils pour les animaux
Attachés à ton service ;
Il parlait d'eux volontiers
En ces termes châtiés :
Les brutes de la Police!

Et même en un de ces jours
Où comme de vrais amours,
Cipaux et sergots besognent,
Il livra de tels assauts
Qu'il mit sa canne en morceaux
Sur la hure de tes cognes !

Mais à présent qu'il est là !
Esclave docile et plat,
Devant ta botte il se penche,
Guettant les moindres regards
Et te bombardant d'égards...
Ah ! tu la tiens ta revanche !

Le Subéziot.
(16 juillet 1910)

Le pauvre ! il a tant besoin
Pour ne pas perdre son coin,
Des poignes de ta flicaille
Qu'il n'est plus fichu d'oser
Un mot pour te refuser...
— Que veux-tu, vaille que vaille ?

Quoi ? De Liabeuf, il te faut
La tête ?... Bien ! l'échafaud
Sera prêt. Donne ton heure !...
Et Rochette ?... Ah oui, pardon
Ça te défrise un peu : Donc
Que cette affaire-là meure !...

Alors, puisqu'il en est ainsi
Tout entier à ta merci,
Ne te gêne pas, bourrique !
Abuse tout à ton gré :
C'est toi, chef des flics, le Vrai
Chef de notre République !

Briand peut aller s'asseoir...
Sinon, nous pourrons le voir
— Pauvre Excellence qui tremble
Tout en jouant les costauds —
Te passer sa langue au dos
Ou... plus bas, si bon te semble ?...

LE DINDON DE LA FARCE

M. Yves Durand osera-t-il nier devant moi que c'est lui qui a pris l'initiative de (aire ajouter à ma plainte le post-scriptum des Manchons Hella ? Osera-i-il nier qu'il savait que je n'en avais pas, et que c'est lui qui a eu l'idée de m'en taire remettre « pour corser » la situation ?

Non, vraiment, j'en ai assez. On est venu me chercher. On m'a jeté dans la bagarre en me disant que je savais l'épargne française. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un misérable sur le dos duquel on voudrait tout mettre.

(Déclaration de Pichereau à un rédacteur de L'Intransigeant.)

Le sympathique directeur
De?... des... «Fantaisies Policières»
Un jour manda son régisseur
Et lui dit sans plus de manières :

— Voilà, mon cher Yves Durand,
— Notre prochaine pièce est prête :
Il ne manque qu'un figurant
Pour monter 1' « Affaire Rochette »

J'ose espérer un gros succès
Car je compte que ça va faire
Un scandale comme au Français.
« Les affaires sont les affaires ! »

Donc, grouillez-vous pour me trouver,
Où vous voudrez, quelque bon diable
Pouvant jouer au pied levé
Un bout de rôle... indispensable ?

— Bon ! fit l'autre et, sans chercher trop,
Il laissa sa dextre s'abattre
Sur l'épaule de Pichereau
Qu'il emmena droit au théâtre.
— Hé, hé ! pas mal !... très bien... Ça va !
Gardez votre petit costume
De vieux mineur de la Nerva,
Portez-le comme de coutume !

Mais, pour les gestes, halte-là !
Fourrez vos deux mains qui vous gênent
Dedans ces trois MANCHONS Hella
Et maintenant, entrez en scène !...

Marchez ! vous travaillez pour l'Art !
Pour la Beauté! Pour la Lumière !
Et je vous prédis, mon gaillard.
Un tabac monstre à la première...

Vient la première !... Tout d'abord
Ça va bien, on trouve ça drôle,
Et puis soudain, le traître sort
Cavalièrement de son rôle.

Alors, le public sans pitié
Réclame, siffle. Un titi pousse
Ce cri du haut du poulailler :
« On dirait que ça sent la Rousse ! »

Voyant les choses se gâter,
Le régisseur de la Police
Disparaît, plein d'agilité,
Au fond d'une obscure coulisse
Et Pichereau seul reste là.
De trouille les fesses enduites,
Agitant ses manchons Hella
Sous la grêle des pommes cuites...

Le Subéziot
(Samedi 23 juillet 1910)

LE PAIN CHER

Tout le fumier des scandales,
Tel celui dont nous voyons
Les ordures qui s'étalent,
N'engraisse pas les sillons ;

Et cette « baugée » intense
Que viennent d'accumuler
Les porcs de la Préfectance
Ne fait pas pousser le blé !

La moisson sera mauvaise...
L'épi rare et languissant
A mûri mal à son aise
Dessous un soleil absent.

Et — conséquence fatale
De ce lamentable été —
Le pain, dans la capitale,
Va, sans doute, être augmenté?

Oui, le pain dont l'âme entière
Est toute pleine d'amour,
Le pain blanc de la prière,
Notre pain de chaque jour !

Le Subéziot.
(Samedi 30 juillet 1910)

Le pain vaudra cher la livre
Cet hiver, annonce-t-on :
On aura du mal à vivre
Avec ce sacré « brichton ».

Dans bien des pauvres ménages
La femme ira (faut manger !)
Mettre les meubles en gage
Pour payer le boulanger.

Les mêmes, dans la cuisine,
A la place du buffet,
Danseront la capucine
A l'heure où l'on doit bouffer.

Mais un jour, le philanthrope
De la Tour Pointue aura
L'heur de piquer sa syncope
Devant un tel embarras :

Il enverra vers le père,
Gréviste ou manifestant,
Tous les flics de son repaire
Pour l'assister à l'instant...

Sur le pauvre, en large averse,
Des pains tomberont alors
Plus lourds que ceux du commerce
Et qui tiennent mieux au corps !

DELICATESSES D'ELEPHANTS

Les éléphants ont souvent des furies
De nègres saouls. On les voit mettre à sac
Plantations et factories
Foulant le corps sanglant de leur cornac.

Et puis après tout un carnage infâme
Ils vont, avec leur trompe, à petits jets
Arroser les fleurs de la dame
Qui vient d'Europe et lit du Paul Bourget.

Les éléphants ont cette humeur bizarre...
Celui qu'on loge à l'Elysée, chez nous,
A, l'autre jour, sans crier gare,
Trouvé moyen de faire un de ces coups,

Après avoir traîné ses grosses pattes
Parmi le sang de Liabeuf, il s'en vient,
Plein d'attentions délicates,
De gracier un ignoble vaurien.

Il ne peut pas voir ces choses affreuses ;
Des soldats faire office de bourreaux.
Que Graby se la coule heureuse
Et que sa peau demeure sans accroc !

Mais que n'a-t-il, notre doux pachyderme,
Même scrupule au moins qu'envers Graby
Envers ceux que torturent ferme
Les vils chaouchs, bourreaux de Biribi ?

S'émeut-il donc, lorsque dans une grève,
Quand ont sonné les sinistres appels,
Retentit la décharge brève
Et froidement enlevée des Leblés?

Et cependant les gens que l'on fusille
Sans jugement, par un arrêt subit,
Malgré qu'ils n'aient dans leur famille
Aucun mouchard, valent-ils pas Graby ?

Non. Tout ce temps, il s'ébroue dans sa mare,
Flairant l'odeur de meurtre qui lui vient
Du sein pourpre de la bagarre
Où les soldats couchent les citoyens.

Les éléphants ont cette humeur bizarre !...

Le Subéziot.
(6 août 1910)

CHANSONS DE LA SEMAINE

*Chansons de "La Guerre Sociale"
22 juin 1910-27 juin 1911*

GASTON COUTE ENTRE A « LA GUERRE SOCIALE »

Chaque semaine nous publierons de lui une chanson satirique d'actualité.

L'auteur des « Conscrits », des « Gourgandines », du « Christ en bois » et de tant d'autres poèmes d'une langue si savoureuse et si forte, vulgarisera à sa façon les idées de révolte et d'émancipation qu'il a toujours défendues.

Tous ceux qui apprécient le talent de Coûté se réjouiront... Se réjouiront aussi tous ceux qui regrettent le temps où la chanson satirique, écrite au jour le jour, constituait un des plus sérieux moyens de propagande révolutionnaire, le temps où les Jules Jouy, les Clovis Hugues, les Louis Marsolleau, les uns morts aujourd'hui, les autres passés de l'autre côté de la barricade, maniaient si bien le fouet de la satire.

La Guerre Sociale est heureuse qu'un poète comme Coûté ait accepté de mener dans ses colonnes le bon combat contre la bêtise des Riches et des maîtres, contre les iniquités de l'Ordre bourgeois.

La Guerre Sociale (Du 22 au 28 juin 1910)

POUR FAIRE PLAISIR AU «COLON»

Air : Le Père Dupanloup

Chanson pour le « concours de chansons de marche » organisé par le Ministre de la Guerre.

Les gâs ! plus de refrains cochons !
Va falloir y mettre un bouchon :
Puisque en march' le Colon nous prie
de ne plus chanter d'salop'ries...
Dig, dig, dig, din don : —
Si qu'on f'rait plaisir au Colon ?

Tout le long d'la route, chantons
Pour dérouiller nos ripatons,
Une chanson qui soit-z-à cheval-e
Dessus l'chapitr' de la morale...
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons comme i'-f'rait bon chez nous,
Comme i'-f'rait bon planter des choux,
ou dormir auprès de sa blonde,
Au lieu d'apprendre à tuer l'monde...
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons qu'i n'faut pas détester
Les gens du pat'lin d'à côté,
Parc' qu'i' s'dis'nt « je t'aime ! » dans un autre
Genre de patois que le nôtre...
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons, nous qui n'possédons rien,
Qu'on a soupe d'être des chiens
Prêts à bondir hors de la niche
Pour défendre le bien des riches...
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons à ceux qui d'mand'nt not' peau
Pour la plus grand' gloir' du drapeau,
Que nous nous foutons comm' d'un' guigne
De la gloire et de ses insignes...
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons pour dire aux ouvriers
Qui font la grèv' sur les chantiers :
« Dans les grèv's nous agirons d'même
Que nos copains du « dix-septième » !
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

Chantons pour eux, chantons pour nous,
(Populo, c'est l'frèr' de Pitou (1) !)
Et comm' chanson d'marche finale
Allons-y d'1'Internationale !
Dig,...
Ça va fair' plaisir au Colon !

(Du 22 au 28 juin 1910)

(1) Pitou : nom populaire donné aux soldats ; il existe aussi comme autres sobriquets : chapuzot et dumanet. (N. d. E.)

L'AFFAIRE CHEVAUX-JACQUELIN

ou : Les affaires sont les affaires !

Air : La combinaise

Après l'premier tour d'scrutin,
Comm' par hasard i's s'rencontrèrent :
Chevaux dit : « ça va, vieux frère ?
— Heu, ça branl' dans l'manch' — fit Jacqu'lin —
— Bah ! r'prit Ch'vaux, amène,
Entre radicaux, il faut qu'on se soutienne :
Ta main dans la mienne !
Et voyons tous deux si l'on ne pourrait pas
Arranger tout ça !
Y-a-p't-être un moyen !...
Causons peu, mais causons bien :

Refrain

Si tu veux faire avec moi la Combiné,
Nibé, lubé,
Pin, pin ! la combinaise, ah !
Tout's mes voix
Sont à toi,
Pour 30.000 ball's j'peux fair' la combiné
Nibé, lubé,
Pin, pin ! la combinaise, ah !
Vlà mon prix
Et c'est un prix d'ami !

« C'est trop cher pour c'que ça vaut !
Tes partisans ne sont tout d'même
Que d'vulgar's poir's du Onzième ?
— De quoi, de quoi, hennit Chevaux,
Pas bonnes mes poires !
Mais tu n'entends rien à ce genre d'histoire
Tiens ! tu peux m'en croire :
En te faisant l'prix que je te fais ici
C'est tout juste si
J'n'y mang' pas d'argent !...
— Bon, dit Jacqu'lin s'engageant :

« Je veux bien faire avec toi la combiné
Nibé, lubé,
Pin, pin ! la combinaise, ah !
Entendu
C'est vendu
Mais r'pass' pour toucher l'prix d'la combiné
Nibé, lubé,
Pin, pin ! la combinaise, ah !
Dans un mois :
J'n'ai qu' 40 sous sur moi ! »

(Du 29 juin au 5 juillet)

Après quoi s'mir'nt à chercher
Un bon coin, pas trop loin pour boire
Un' bouteill' comme à la foire
Afin d'arroser leur marché ;
Puis au bout d'deux s'maines,
Azurés's d'espoirs et de doux rêv's pleines,
Le grand jour s'amène !
Mais alors : adieu veaux, vach', cochons, couvés
Le scrutin ach'vé
C'est comm' qui dirait
La chut' de leur pot au lait !

Vlà comm' tout craque au mitan d'la combiné
Nibé, loupé,
Foutu' la combinaise, ah !
Ces farceurs
D'électeurs
N'ont laissé dans l'urne et pour la combiné
Nibé, loupé,
Foutu' la combiné, ah !
Qu'un lapin
A l'adress' de Jacqu'lin !

Sur ce — « j'march' plus' » dit Jacqu'lin
— Ah ! canaille ! fait Ch'vaux qui s'emballe,
Si tu n'raqu's mes trent' mill' balles
Y a des jug's autr' part qu'à Berlin !... »
Ah ! la bonne histoire :
Des candidats qui r'fus'nt de s'payer... nos poires
C'est à n'y pas croire ?
Et d'entendr' deux lascars comm' ça gueuler :
« — Zut ! je suis roulé. »
Ben, on a beau dir'
Ça fait tout d'même plaisir !...

Car d'ordinaire au fond d'la combiné
Nibé, lubé,
Pin, pin ! d'la combinaise, ah !
Les roulés
Les volés
Ceux qui font les frais de tout's les combinés,
Nibé, lubé,
Pin, pin des combinais's, ah !
Pas d'erreur :
Ce sont les électeurs !...

LA CHANSON DES SILOS

Air : La Chanson du linceul – « Les tisserands »

Sous le soleil qui nous accable,
Sous les injur's et sous les coups,
Nous tombons sur le bord des trous
Qu'on nous fait faire dans le sable.

Creusons des silos, mes garçons :
C'est notr' tombeau que nous creusons !
Creusons des silos, mes garçons :
C'est notr' tombeau (bis)
Que nous creusons !

Des germes de sourde révolte
S'entassent en nos cœurs trop gros
Et les chaouchs, lâches bourreaux,
En feront un jour la récolte.

Creusons des silos, mes garçons
C'est leur tombeau que nous creusons !
C'est leur tombeau (bis)
Que nous creusons !

De sang et de honte flétrie,
— Pour les horreurs que l'on subit
En ton nom, en ton Biribi —
Tu peux crever, vieille Patrie !

Creusons des silos, mes garçons
C'est son tombeau que nous creusons
C'est son tombeau (bis)
Que nous creusons !

(Du 6 au 12 juillet 1910)

*« Tu vois, là-bas, au bout de la cour, ces trois trous à moitié bouchés avec du sable ? C'étaient des silos. J'en ai vu descendre, là-dedans, des malheureux ! [...] On y avait mis un type auquel on a attaché les mains derrière le dos. Il est resté près de quinze jours. »
Georges Darien (Biribi).*

QUE LE SANG RETOMBE SUR VOUS

Air : Le Midi bouge

Voilà que Liabeuf dit
Sous le coup'ret maudit,
— Effort suprême
Pour clamer son honneur
« Non ! Non ! Quand même,
Je n'suis pas un sout'neur ! »

Refrain

— Hou, hou !
La Veuve bouge Tout est rouge !...
Hou, hou !
Que l'sang retomb' sur vous.

MAUGRAS, n'es-tu point là ?
C'est pour toi tout cela
— Ohé, Beau-Gosse !
Pour que tu puiss's mentir,
Menteur atroce
Davantage à l'av'nir !...

LEPINE, en cet instant,
Tu dois être content,
Pèr' des bourriques,
Vois les airs triomphants
Et sympathiques
De tes petits enfants !...

BRIAND, lav' toi les mains
Dedans ce sang humain ; (bis)
La belle affaire !
Qu'on mette un homme à mort
Ton ministère
Aujourd'hui vit encor' !

FALLIERES, pôvre Armand,
Dors bien tranquillement (bis)
— Les person'n's grasses
Ont l'sommeil bienveillant. —
Rêv' de la grâce
D'un prochain Soleilland !

A moins, mon doux agneau,
Que l'ombre de Carnot (bis)
Sur toi ne passe,
Transformant sans égard
Ton rêv' bonasse
En un affreux cauch'mar !...

(Du 29 juin au 5 juillet 1910)

CHANT DE REVOLTE DE CE 14 JUILLET

Air : La Marseillaise

La rude épaule populaire
Jeta l'Ancien Régime à bas
En un jour de juste colère :
Le peuple n'en profita pas ! (bis)
Et, sous notre ère tricolore,
Le règne odieux des bourgeois
A remplacé celui des rois :
Notre servage dure encore !

Refrain
Courage travailleurs ! en un noir bataillon
Marchons, marchons....
Elle viendra notre Révolution!

Ces gens-là viennent, camarades,
Sous notre nez, exécuter
Leurs hypocrites mascarades
En l'honneur de la Liberté (bis)
Mais, tandis que les lampions brillent,
Hervé s'endort à la Santé :
Pour étouffer la Vérité
Ils ont refait d'autres Bastilles !

Ils n'ont que ces mots dans la bouche :
Le Progrès et l'Humanité !
Mais si de sa tombe farouche
Aernoult (1) pouvait ressusciter... (bis)
Car pour refaire la nature
De nos Garçons au front trop fier
A Biribi, lugubre enfer,
Ils ont rétabli la torture

Ils parlent aussi de Justice,
En évoquant quatre-vingt-neuf,
Mais ils ont laissé leur police
Couper la tête à Liabeuf (bis)
Et Briand, valet de nos maîtres,
a pour nous des airs insultants :
Il sait bien qu'on n'est plus au temps
où l'on guillotinaient les traîtres !

Mais ça changera, camarades...
O vaillant peuple du Faubourg,
Qui fit jadis des barricades,
Tu te lèveras un beau jour ! (bis)
Et ce jour nos cœurs seront aises
En vous retrouvant avec nous,
Petits soldats, petits pioupiou :
Dignes fils des gardes françaises.

(Du 13 au 19 juillet 1910)

(1) Aernoult, assassiné le 2 juillet 1909, à Djenan-ed-dar (Algérie) par les chaouchs militaires. Aernoult était un ouvrier couvreur.

En 1905, vers la fin de l'année, éclatait la grève des terrassiers du métro. Il y eut au Château, près de Romainville, des incidents de grève : chasse au renard, chambardement d'un chantier. Aernoult s'était joint à ses camarades de la « Terrasse ». Il était de Romainville. Il fut reconnu et dénoncé à la police. Il gagna rapidement les mines de Courrières.

Par défaut, on le condamnait pour faits de grève à deux mois de prison. Quelques jours avant la catastrophe de Courrières, Aernoult revenait à Romainville. La mort n'avait pas encore voulu de lui. Mais la prison le réclamait. Arrêté, jugé, il fut cette fois condamné à dix mois de prison. A peine âgé de dix-neuf ans, il était enfermé à la Petite Roquette. Un jour il reçut là, la visite d'un « rabatteur » de caserne : « quand, à votre âge on a une condamnation, lui dit ce personnage, le mieux est de s'engager pour se réhabiliter ! ».

Affaibli, désespéré, Aernoult céda ; à sa libération il partit pour l'Afrique, engagé dans les chasseurs d'Afrique.

C'était alors un beau gars, robuste, solide « un peu là », un gars tout blond comme une jeune tille, pas méchant pour un brin, point nerveux, tranquille et de bonne humeur.

Bientôt exténué par des corvées au-dessus de ses forces, roué de coups par le lieutenant Sabotier, les sergents Casanova et Beignier, victime de mille sévices, dans sa cellule, pantelant, saignant, bâillonné puis mis à la crapaudine dans les affres de l'agonie : il mourait à vingt-trois ans, le corps meurtri de coups. Reconnaîtra-t-on qu'il a été frappé à la tête ? demanda un capitaine inquiet, — Non, dit le major, l'on croira qu'il s'est assommé contre les murs de sa cellule !

La Guerre Sociale.

NOS Q. M. EN VACANCES

Air : Quand on a travaillé

Voici les vacanc's ! — Ça pu' dans la Chambre
Grâce à tout l'ling' sal' qu'on y déballa,
Et ce cri joyeux réveill' plus d'un membre
Qui dormait, le nez dans cette odeur-là.
Voici les vacanc's ! Tous bouclent bagage
Et se précipit'nt, pour passer l'été
Vers les frais sommets ou la verte plage
Histoïr' de s'refaire un peu la santé...

Refrain

Quand on a... rien foutu
Pendant six s'main's au plus :
(On n'peut pas s'tuer pourtant
Pour quinz' mill' francs par an !)
Quand on a... rien foutu
Pendant six s'main's au plus,
On a vraiment besoin
De se r'poser trois mois au moins !

D'aucuns vont aller sur quéqu' plag' mondaine
Chercher dans le jeu l'oubli d'ieurs travaux
Auront-ils la guigne, auront-ils la veine
L'soir au casino devant les p'tits ch'vaux ?
Quelle vi' d'enfer ! La roulette apporte
Dans le simple cours de son p'tit trajet
Des émotions autrement plus fortes
Que cell's qu'ils éprouv'nt au vot' du budget !

D'autres, en quelque provinc' retirée
Gout'ront les douceurs de la vi' d'château,
S'essoufflant au bal, toute la soirée
Mangeant d'la poussier' le jour en auto :

(Du 20 au 26 juillet 1910)

En 1910, les députés s'étaient généreusement octroyé une rémunération de 15.000 francs annuels. L'expression Q. M. (quinze mille) devint rapidement, pour les chansonniers notamment, synonyme de député. (N. d. E.)

Il faudra qu'ils soign'nt leur langage où sonne
Souvent plus d'un mot un peu sans façon :
On ne parle pas à Mam' la Baronne
Comme à ses confrèr's du Palais Bourbon.

Quelques-uns, de plus rustique nature
Nemrods bedonnants et joyeux garçons
Iront dans leurs terr's faire l'ouverture
Traçant les guérets, battant les buissons ;
Mais de fusiller les lapins qui s'vautr'nt
Dans le serpolet et le thym en fleurs,
C'est plus fatigant que d'en poser d'autres...
De ceux-là qu'ils pos'nt à leurs électeurs !

Ils seront vit' las de cette existence,
Nos chers députés, nos graves élus,
Rincés par le jeu, vannés par la danse,
Fourbus par la chass' ne se tenant plus ;
Et quand les premiers brouillards de novembre
Sur l'onde et les bois viendront se poser
Nous les verrons tous regagner la Chambre
Pour pouvoir enfin vraiment se r'poser...

Refrain final

Quand on s'est esquiné
Comm' ça tout un été
On n'peut pas s'tuer pourtant
Pour quinz' mill' francs par an !
Quand on s'est esquiné
Comm' ça tout un été
On a vraiment besoin
De n'plus rien foutr' huit mois au moins !

LE DOSSIER DE DAMOCLES

Air : Le petit panier

*M. Lépine est bien tranquille du côté de M. Briand. Il le tient, comme Colly l'a dit en pleine Chambre. Le dossier présidentiel est volumineux ! Et il paraît que M. Lépine le garde dans son cabinet même.
L'Humanité.*

Dans un' ribouldingue
Un roi, paraît-il,
Sur lui, vit un lingue
Pendre au bout d'un fil :
L'roi fit la grimace
Mais plus ne souffla, Pensant : « si l'fil casse
Je suis chocolat !... »

Refrain

A... ristide a la frousse
Que l'chef de la Rousse (bis)
Lui lass' tomber su' l'nez
Son petit dossier ! (bis)

De not's policières
C'dossier est si plein
Qu'la pans' de Fallières
Près d'la sienn' n'est rien,
Et quand on l'dépose
Quéqu' part, un moment :
Ça sent la mêm' chose
Qu'au derrièr' d'Armand !...

Comme un livre rare
Que nul ne connaît
Lépine le gare
Dans son cabinet :
Et, farceur sinistre,
Parfois, il en lit
Un' page au ministre
Qui s'trouble et pâlit !

Briand demand' grâce,
Mais l'autre lui dit,
Remettant en place
Le dossier maudit :
« Y-en a six cents pages
Comm' ça dans l'mêm' goût...
Si tu n'es pas sage
J'les fais voir partout !... »

Aussi, que des « cagnes »
Sur un citoyen
Dégain'nt sans vergogne :
Briand ne dit rien !
Qu' la Police outrage
Sans cess' le public ?...
Aristide est sage :
Il laiss' fair' les flics !...

(Du 27 juillet au 2 août 1910)

LA COMPLAINTE DE GRABY

Air : La Complainte de Géomay (A. Bruant)

Comme il était fils de mouchard,
Dans la « Rousse » i' d'vait fair' plus tard
Sa carrière :
Voyou féroce et sans pitié
Il aurait honoré l'métier
De son père ! (bis)

Il aurait pu de temps en temps
Zigouiller des manifestants
Et descendre
Jusqu'à des p'tits goss's ainsi
Que l'on a vu fair' ces jours-ci
Au pont d'Flandre ! (bis)

Mentant et bavant tout son saoul
Il aurait pu fair' couper 1' cou
D'un pauvr' diable
Aussi bien qu'ce Maugras qu'on a
Vu complic' d'un assassinat
Effroyable, (bis)

Il aurait pu, soirs et matins,
Rassasier tous ses instincts
D'brut' mauvaise :
Dans la mouscaille et l'raisiné
Le bougre aurait pu s'en donner
A son aise ! (bis)

Môssieu Lépine aurait pensé
Par-devant le nombre insensé
D'ses victimes :
« Voilà le serviteur rêvé !... »
Et puis il aurait approuvé
Tous ses crimes ! (bis)

Mais c'est-y-bêt' ! Vlà que l'mouch'ron,
Sans attendr' les ordr's du Patron,
Dans sa hâte
De voir couler le sang humain
Un jour a voulu mettr' la main
A la pâte... (bis)

Qu'il soit puni cet imprudent !
Mais tout doux, tout doux, cependant :
Qu'on s'appelle
Que pour un apprenti mouchard,
Il a simplement péché par
Excès d'zèle !... (bis)

(Du 3 au 9 août 1910)

NOTICE SUR GRABY

Avec la complicité d'un nommé Michel, assassina, à coups de pieds et à coups de poings dans un wagon de chemin de fer de première classe, une dame d'un « certain âge » d'aspect cossu, nommée Madame Gouin. Is la dévalisèrent et jetèrent le cadavre sur la voie.

DERNIERE HEURE

Nous sommes en mesure d'affirmer que le soldat Graby, après avoir été gracié de la peine de mort par le mastodonte élyséen (1), verra un 14 juillet prochain sa peine entièrement effacée.

Graby reviendra donc prochainement parmi nous.

Dans cette attente, la Préfecture de Police lui réserve une des premières places dans une brigade de la Sûreté. Graby sera chargé de veiller spécialement sur les vieilles rentières.

Espérons qu'il saura se montrer à la hauteur de sa mission.

La Guerre Sociale. (Du 27 juillet au 2 août 1910)

(1) Il s'agit de Fallières. (N. d. E.)

LES SOLDATS ONT LA JAUNISSE

Air : Joséphine, elle est malade

« La jaunisse militane est déjà représentée au cimetière du Père Lachaise par les sapeurs du génie ! »

L'Humanité.

« Sur la demande du Maire, vingt-deux ouvriers boulangers militaires ont été réquisitionnés et envoyés à Aubagne pour remplacer les grévistes ».

Les Journaux.

Les soldats ont la jaunisse !
Pour soigner ces pauvres gâs,
Major ! rengain' tes services
Et ton ipéca (bis)
Tu ne peux rien à leur cas !

Si l'ouvrier s'met en grève,
Trouvant son salair' trop bas
Pour faire un' besogn' qui l'crève :
Ces vaillants soldats (bis)
La font pour un bon d'taba' !

Pris d'un courage effroyable,
Quand i' s'agit d'fondr' dessus
Le boulot du pauvre diable
Ils ne savent plus (bis)
C'que c'est que d'tirer au cul !

Ils sont bons à toutes choses,
A tout ils mettent la main :
Si ça continu', j'suppose
Qu'on les verra d'main (bis)
Vider l'pot Faubourg Saint-Germain ?

Ce jour, poudrant leur gueul' jaune
D'la farin' des boulangers,
Font l'pain dans les Bouch's du Rhône
Afin d'empêcher (bis)
Tous les mitrons de manger !

A Paris de quell' manière
Ils prodiguent leurs talents :
Déménageurs de cim'tière
I's vont trimbalant (bis)
Des Macchabé's purulents

Si, dans sa tombe encor neuve
Le cadavr' d'un fusillé
De Draveil ou de Vill'neuve (1)
Allait s'éveiller (bis)
Au nez de son meurtrier?

L'vant son linceul écarlate
Que l'sang a teint dans ses flots,
I' cri'rait « A bas les pattes,
Espèc' de salop (bis)
Et fous-moi l'camp au galop ! »

Ça leur coup'rait la jaunisse
A tous ces malheureux gas,
Major ! mieux que tes services
Et ton ipéca (bis)
Qui ne peuv'nt rien à leur cas !

(Du 4 au 10 août 1910) (2)

(1) *Draveil et Villeneuve : tristes illustrations du rôle de Clemenceau comme briseur de grèves. Des grévistes furent tués par la troupe à Draveil, en mai 1908, et à Villeneuve-Saint-Georges en juillet 1908. (N. d. E.)*

(2) *Ce numéro de La Guerre Sociale comportait une erreur de date ; il faut lire : « du 10 au 16 août 1910 ». (N. d. E.)*

L'OISEAU QUI VIENT DE France

Air : C'est un oiseau qui vient de France

Il paraît qu'un homme-volant
Vient de passer d'une aile altièrè
Dedans un bon petit biplan,
Par-dessus le poteau frontièrè !
L'accueillant en libérateur,
Les gens des provinces perdues
Ont tendu leurs mains éperdues
Vers le vaillant aviateur.

Refrain

Comme dans l'antique romance
Chef-d'œuvre des Cafés-Concerts,
Ils ont soupiré vers les airs : (bis)
« C'est un oiseau qui vient de France »

Après avoir séché les pleurs
De la Lorraine et de l'Alsace
Et déployé les trois couleurs
Il est reparti dans l'espace ;
L'air martial et décidé,
De gloire et de conquête avide,
Il a dans son élan rapide
Franchi le Rhin comme Condé !

Refrain

Mais un bon Teuton de Mayence
S'écria, dès qu'il l'aperçut :
« Sentinelles!... tirez dessus !.. (bis)
C'est un oiseau qui vient de France ! »

(Du 17 au 23 août 1910)

Alors il monta jusqu'aux cieux
Regardant tournoyer les balles,
Dessous son vol audacieux,
Comme en d'impuissantes rafales ;
Puis narguant le gros Zeppelin
Qu'on dépêcha pour le combattre
Devant Berlin il vint s'ébattre...
Victoire !... il rentre dans Berlin !

Refrain

Les cœurs palpitent d'espérance ;
Déroulède est tout embrasé,
Et les bistros vont pavoiser...
C'est un oiseau qui vient de France !

L'ardent émule de Latham
S'en vient maintenant de descendre
Devant les marches de Potsdam
Sommant le Kaiser de se rendre...
C'est fait ! Le Kaiser se rendant
Avec tout un butin énorme
Dont quinze-cents beaux uniformes !
C'est la revanche de Sedan !

Refrain

(Dernière heure)
Mais hélas ! ce fait qu'on avance
Semble de moins en moins certain ;
C'est quelque « Canard » du « Matin » (bis)
C'est un oiseau qui vient de France !

LA SUPPRESSION DES DEMI-PORTIONS

Air : Ah ! mes enfants !

L'autr' jour chez mon bistro, réinstallant pour dîner,
J'commande, en dépliant ma serviett' sous mon nez,
Ma d'mi-portion :

« Monsieur, m'répond alors le patron, d'un air dign'
Nous avons supprimé dans notre grand meeting
Les d'mi-portions !

— L'vin n'est plus abordabi', la viande est hors de prix !
Nous n'pouvons plus donner, puisque tout renchérit
De d'mi-portions ;
C'est l'temps qu'est caus' de ça, les temps sont bien changés :
Ah ! sous l'Empir' Monsieur, on pouvait en manger
Des d'mi-portions ! »

« — Ça va bien ! fais-je alors, pas tant de boniments
Et servez-moi, puisque y-a pas mèche autrement
Toute un' portion ! »
Là-dessus, il s'éclipse et r'vient d'un geste fier
M'apporter cett' portion à qui j'trouve un grand air
De d'mi-portion!

Un minuscul' morceau d'bœuf filandreux et sec
Et (je les ai comptés) seize fayots avec :
Vlà ma portion !
Or, les fayots nombraient des fois jusqu'à dix-neuf
Dans mon assiette autour du même morceau d'bœuf
En d'mi-portion!

Je me dis « Tiens, le bougre a sùr'ment plaisanté...
C'est encore un bateau qu'il a voulu m'monter :
Les d'mi-portions ! »
Mais voici le quart d'heur' de Rab'lais, j'tir' six ronds
Que j'étal' sur la tabl' pour payer au patron
Ma d'mi-portion !

Mais — « Non, Monsieur, dix sous ! rectifi'-t-il, je crois
Avoir prév'nu Monsieur que nul n'avait plus droit
Aux d'mi-portions...
Eh ben! r'prends-je, en saignant d'quat' autr's ronds ma fortune
Vous en avez d'l'astuc', vous ! et sùr'ment plus d'un'
Demi-portion !

Lorsque vous déclarez, sur un air convaincu
Qu'en votre honnêt' gargot' les clients n'trouv'ront plus
De d'mi-portions,
Vous avez un' bizarr' façon d'vous exprimer ?
C'est pas les d'mi portions qu'vous avez supprimée
C'est les portions ! »

(Du 24 au 30 août 1910)

VACHE-QUI-VOLE

Air : Le Curé de Pomponne

— *On vient d'arrêter l'inspecteur Robert qui avait volé 10.000 francs à une folle.
Les Journaux.*

A l'infirmeri' du Dépôt
Une pauvre démente
Répétait le même propos
De façon insistante ;
Elle s'écriait comm' ça :
« Croyez-en ma parole,
J viens d'voir tout à l'heur' — larira ! —
Une vache-qui-vole !... »

— « Très bien » déclarèr'nt les docteurs
Et tout le mond' pensa d'même :
« Les exploits des aviateurs
Lui travaill'nt le système ;
La conquête de l'air y a
Fait perdre la boussole...
Laissons-la tranquill' — larira —
Avec sa vach'-qui-vole !

— Mais, écoutez-donc, nom d'un chien !
Insista la louftingue
« Cett' vach'-là volait si bien...
Qu'ell' m'a fait mon morlingue !
Où donc est l'roussin qui m'fouilla
Parce que j'étais folle ?
Qu'on aill' me le chercher, — larira —
J'veux voir ma vach'-qui-vole »

On am'na l'inspecteur Robert
Le héros de ce drame,
R'connu avoir fauché l'auber
De la malheureus' femme ;
Dix-mill' ball's, ça n'était pas
Pour une simple obole
Qu'avait opéré, — larira ! —
Cette vache-qui-vole !

« C'est, avoua-t-il en pleurant
Afin d'avoir des r'ssources
Pour pouvoir comme Yves Durand
Tripoter à la Bourse
Qu'j'ai mis d'un geste indélicat
La main sur ce Pactole
Et que j'ai joué, — larira ! —
Au jeu de vach'-qui-vole.

Mon coup — si l'on veut raisonner —
Était aussi honnête
Et tout aussi bien combiné
Que l'Affaire « Rochette » :
Pourquoi donc cett' toqué'-là
Que le diabl' patafiole
Est-elle venu' — larira ! —
Parler de vach'-qui-vole ? »

Après les scandales d'hier
Qui demain vont reprendre,
Lépin' savour' ce fait divers
Simple histoire d'attendre !
Car le jour où se réveill'ra
L'enquête qui somnole
T'entendras r'parler — larira ! —
Sans dout' de vach's qui volent !

(Du 31 août au 6 septembre 1910)

LA PLAISANTE PREMIERE COMMUNION

Air : Le bal à l'Hôtel de Ville (Mac-Nab)

L'incapable successeur de Léon XIII vient de décréter que dorénavant les enfants feront leur première communion non pas à l'âge de onze et douze ans, mais à sept ou huit ans !

Pourquoi pas tout de suite au biberon ?

Ce serait encore plus prudent pour sauvegarder la pureté de la foi et préserver les jeunes âmes de la contagion du doute et des embûches du libre arbitre.

Le Rappel.

I' s'en pass' de tout's les couleurs
A la place du Tertre :
L'aut' soir un marchand d'sacrés-cœurs
Et d'souv'nirs de Montmartre,
En rentrant chez lui
Autour de minuit
Trouve — spectacle infâme ! —
Un méchant curé
Qu'avait l'doigt fourré
dans le... nez de sa femme ! (bis)

Voyant s'étaler sous son toit
Des mœurs aussi mauvaises,
Vlà l'pauvr' qui gueul' comme un putois
En bousculant les chaises :
— « Sacré nom de d'là !
Qu'est-ce que tu fous là,
Pourceau de sacristie ? »
L'autr' sans s'déranger,
D'un ton dégagé,
Répond : « j'présent' l'hostie ! » (bis)

Prenant pour un vil calembour
Cett' réplique du prêtre,
L'marchand braill' « tu vas faire un tour
Par-dessus la fenêtre,
Espèc' de Borgia
Au monde il n'y a
Pas d'salaud d'ton calibre ! »
Mais l'autr' fait un sign'
Très noble et très dign'
De sa main resté' libre (bis)

« Là, là, vous allez éclater !
Calmez-vous mon brave homme !
Oyez plutôt la volonté
De notr' Saint-Pèr' de Rome :
Pour qu'Tâme des enfants
Au Mai triomphant
Demeure inaccessible,
Faut qu'nous leur donnions
La Saint' communion
L'plus tôt qu'il est possible ! (bis)

Or, enceint' de quatr' mois au plus
Votre épouse fidèle
S'préoccup' déjà du salut
Du p'tit qu'ell' porte en elle ;
Et, chrétienn' zélé',
Ell' m'a fait app'ler
Pour qu'en sa r'trait' profonde
Je fass' communier
Votr' jeune héritier
Avant qu'i n'vienne au monde ! (bis)

C'est scabreux d'colloquer l'bon Dieu
En pareille occurrence :
Mais la grâc' pass' par ousqu'ell' peut
Mon brave, y-a pas d'offense ! »
— « Non, non ! ...fait l'papa
Qu'en reste baba,
Mais je trouve, mazette !
Que votr' sacrement
N'est... évidemment...
Pas dans une... musette ! » (bis)

Là-dessus, le curé s'en va...
Alors notr' Boubouroche,
Avec des airs de St Thomas
Dit à sa femme : « approche ! »
Et l'oreill' collé'
Su' l'ventre gonflé,
I' s'écri' : « Mélanie,
J'entends — quel succès —
L'salé' qui chant' «c'est
L'plus beau jour de ma vie » (bis)

(Du 7 au 13 septembre 1910)

UBU PRESIDENT

Air : Le Roi Dagobert

« C'est à se demander si cet homme (Fallières) a une conscience ? »

L'Humanité.

Ce grotesque salaud
Nous avait semblé rigolo
Quand de par l'esprit
De ce brav' Jarry,
Nous le connum's roi
D'un lointain endroit,
Mais fini d'rir' maint'nant
MERDRE !... C'est lui notr' Président !

L' « boufre » n'a pas changé
Il met toujours avant d'juger,
Sous son cul pesant
Justice et bon sens.
« Ces chos's Père UBU
On n's'assoit pas d'ssus,
Veuillez l'ver votr' séant!
MERDRE — répond le Président.

« Voyons, hier encor
Vous étiez contr' la peïn' de mort ?
— Oui, mais à présent
J'en suis partisan :
Si quelques chrétiens
Perd'nt leur tête, eh bien !
Moi, j'garde en attendant
MERDRE — ma plac' de Président ! »

Allons, corne de bœuf !
Dites-moi quel est ce Liabeuf ?
— Un pauvr' travailleur,
Un' victim' des « mœurs »
— Ça suffit ainsi :
Qu'on l'passe à la sci'
A dédoubler les gens!
Et MERDRE ! rugit l'Président !

(Du 14 au 20 septembre 1910)

Puis après un répit :
« — Qui ça peut-il êtr' que Graby ?
— un vil assassin,
L'fils d'un argousin....
— C'est asssez... ho là
Que l'on ouvre la
Porte aux grâc's et viv'ment !
MERDRE — pardonne le Président !

« Eh bien !... et Duléry ?
— Il était soldat, comm' Graby —
Mais on ne peut pas Comparer leur cas,
Et c'est excessif
Pour un coup d'canif
D'encourir tel jug'ment...,
MERDRE, MERDRE ! — dit l'Président

« — Son père est policier
Que fabriqu'nt donc ses devanciers?
— C'sont des gens d'honneur,
De brav's travailleurs...
— Bon ! leur fils va voir
Le danger d'avoir
De semblables parents,
MERDRE ! au poteau ! » fait l'Président !

« Père UBU, mon p'tit chou,
Allons voyons quand cess'rez vous
Ces bourdes cruell's
Et présidentielle?
Vraiment on croirait
Qu' vous les fait's exprès :
Le peuple est mécontent
J'l'EMMERDRE... gouaill' le Président !

LIABEUF

L'affaire Liabeuf qui lit un bruit énorme dans toute la France fut — en somme — un ignoble chantage policier.

Arrêté vers la fin juillet 1909 par deux agents en bourgeois qui prétendaient l'avoir vu recevoir de l'argent d'une femme sur la voie publique, le tribunal correctionnel — sur leur témoignage — lui infligea 3 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour. Les agents avaient menti.

Liabeuf jura de se venger.

Après avoir purgé sa peine il revint à Paris et cette infraction lui valut encore 1 mois de prison.

Libéré, il retrouve du travail, d'autant plus que ses patrons avaient de lui une très bonne opinion.

Il était passé maître dans sa profession de cordonnier. De nombreux témoignages concordaient : à savoir que Liabeuf était un bon ouvrier sobre, habile et courageux, qualités singulièrement incompatibles avec l'accusation jadis portée contre lui : d'être un souteneur et un apache.

Dans la crainte d'être encore arrêté, harcelé qu'il était par la police des mœurs, il se confectionna minutieusement à l'aide de cuir et de semences : deux formidables brassards ! Inévitablement il y eut rencontre avec les agents — bagarre terrible et Liabeuf succomba sous le nombre ; malgré son âpre défense il reçut un coup de sabre dans la poitrine après avoir à coups de revolver et de tranchet, abattu l'agent Deray.

Condamnation cette fois à la peine de mort. Un manifeste de recours en grâce adressé à

Fallières malgré l'opinion publique et l'insistance de ceux qui l'avaient signé : Séverine, Rochefort, Anatole France, Jaurès, Léon Bailby, Camille Pelletan, l'Abbé Lemire, Jacques Dhur, Henri Maret, Edouard Drumont, Steinlen, etc.

Liabeuf proclama au moment de son exécution :

« J'affirme que je ne suis pas un souteneur !

— Quand même, je ne suis pas un souteneur ! »

La Guerre Sociale.

LA MORT DE MADAME LIABEUF

L'assassin, c'est Lépine. Madame Liabeuf est morte.

Le prolétariat de Saint-Etienne a lait à cette mère, de solennelles et grandioses funérailles.

Ne pouvant être présents, c'est de tout coeur nous nous sommes associés à cette manifestation nécessaire.

Mais alors que le crime policier vient de faire s'ouvrir une tombe nouvelle, nous nous faisons un devoir de dénoncer encore le responsable.

Tous les grands noms de tous les partis s'étaient associés pour réclamer la grâce de Liabeuf, victime d'une affreuse erreur judiciaire. La France ouvrière s'était par de vastes meetings, associée à cette requête.

Pour couvrir les gredins de son abjecte police des mœurs, le préfet de police opposa son veto à ce recours en grâce. Avec une sauvage ténacité, il exigea la tête de la victime de ses argousins.

Le roi fainéant de l'Elysée la lui jeta lâchement.

Et la vieille mère est morte, tuée de douleur, sans avoir eu la consolation d'être vengée.

La Guerre Sociale.

(Du 12 au 18 avril 1911)

DULERY

Pauvre petit pioupiou exécuté à Biribi « dans les formes légales » pour avoir blessé légèrement d'un coup de canif un ignoble chaouch qui le « passait à tabac ».

A LA FAÇON DE BARBARIE...

Air : A la façon de Barbari mon ami

Depuis le temps que Nicolas,
Ce tapeur plein d'astuce,
Fait chez nous, après chaqu' gala,
Un nouvel emprunt Russe :
A notre tour, allons-nous donc
La faridondaine, la faridondon
Emprunter quelque chos' chez lui
Biribi
En son pays de Barbarie
Mes amis?

« Emprunter » ? après tout, faut pas
Qu'ce mot vous estomaque !
Ce qu'on doit emprunter là-bas
C'est... le knout des cosaques !
Pour mater les apach's — dit-on —
La faridondaine, ...
On veut nous apporter ici,
Biribi
Cette façon de Barbarie
Mes amis !

On n'supprim'rait à c'régim'-là,
Ni l'vic', ni la misère
(Ni la polic' qui rend hélas !
Les apach's nécessaires —)
Mais quand l'Peuple bronche... ai-donc !
La faridondaine, ...
On pourrait le traiter aussi
Biribi
A la façon de Barbarie
Mes amis !

Voyez-vous comm' ça s'rait chic
Pour Lépine et ses « vaches »
D'pouvoir nous m'ner comm' des Moujiks
A grands coups de cravaches?
Pour Briand quell' jubilation
La faridondaine, ...
D'nous voir assaisonnés ainsi
Biribi
A la façon de Barbarie
Mes amis?

I' n'manqu' que c'dernier avatar
Pour que notr' République
A l'Empir' du P'tit Pèr' Fouettard
Soit dev'nue identique :
S'il arriv' nous nous souviendrons
La faridondaine, ...
Que l'on jett' des bomb's en Russie
Biribi
Contr' les façons de Barbarie
Mes amis!

Mais espérons que l'fouet n'plaqu'ra
Ses caresses brutales
Qu'sur l'rable des vieux magistrats,
Dans les maisons spéciales :
Chacun s'amuse à sa façon,
La faridondaine, ...
Mais qu'on n'nous impos' pas aussi
Biribi
Le petit jeu de Barbarie
Mes amis !

(Du 21 au 27 septembre 1910)

LA GREVE DES CHARCUTIERS

Air : Andouill's - Marche (Dranem)

(En avant le bataillon des Andouilles)

Les patrons charcutiers ont fait appel aux ouvriers allemands, mais ceux-ci se sont refusés à remplir le rôle de jaunes.

Les Journaux.

L'autr' jour dans Paris v'là qu'les charcutiers,
Plaquant en cinq sec leur cochon d'métier
Où l'salaire est mince et rud' le boulot !
S'sont mis à chanter cet air rigolo :

Refrain

« Halte là ! ne faisons plus les andouilles
Et qu'les patrons pendant c'temps-là se débrouillent :
S'ils n'veul'nt pas y mettr' le prix
Pour fair' fair' leur cochonn'ri'...
Trou la la la la la la
Les andouill's rest'nt là ! »

Alors les patrons qui voulai'nt manger
— Sous l'affair' Dreyfus — tous les étrangers,
Oubliant soudain leurs ressentiments,
Ont fait l'embauchag' d'ouvriers aU'mands :

Refrain

« Qu' voulez-vous ? pourvu qu'on fass' nos
andouilles
Dans l'commerce i' faut qu'on se débrouille :
Y-a des fois qu'la cochonn'ri'
Fait oublier la Patri'...
Trou la la...
Les andouill's sont là ! »

(Du 28 septembre au 4 octobre 1910)

Mais les ouvriers venus d'Outre-Rhin,
S'rendant compt' des chos's en sautant du train,
S'sont mis à leur tour en d'voir de chanter,
En un bel accès d'solidarité :

Refrain

« Dans ce cas nous ne f'rions pas les andouilles
Et qu'les patrons à leur ais' se débrouillent :
Nous n'ferons par d'cochonn'ri's
A nos frèr's de c'pays-ci...
Trou la la...
Qu'les andouill's rest'nt là »

Maintenant, que vont faire les patrons ?
— Si vous tenez bon, les patrons cèd'ront !
Et cett' grèv' malgré l'dir' des plaisantins
Ne finira pas en... eau de boudin !

Refrain

Charcutiers ! ne fait's pas les andouilles
Et qu'les patrons pendant c'temps se débrouillent
Ceux qui travail'nt en c'moment
Y-a d'quoi leur crier vraiment
Trou la la...
Les andouill's, les v'là !

CHANSON POUR LA CLASSE

Air : La terre (J. Jouy)

Petits conscrits de vingt ans,
Ohé la classe !... en partant
A l'Armée,
Si l'un d'entre vous ne sait
Pas encor ce que c'est
Que l'Armée,
Hâtez-vous donc d'entonner
Avant d'être bâillonnés
Par l'Armée,
Cette petite chanson
Pour tuyauter ce garçon
Sur l'Armée

C'est l'exil du nid chéri
Où tes amours ont fleuri
Que l'Armée !
Adieu les petits mots doux
On va t'en foutre, mon chou
Dans l'Armée :
En entendant résonner
Les jurons des galonnés
De l'Armée
Hélas ! bien souvent ton front
Frémira sous les affronts
De l'Armée...

Morne et docile troupeau
Amassé sous un drapeau :
C'est l'Armée !
Petit bleu, malheur à toi !
Si tu ne marches pas droit
A l'Armée
Car les bagnes algériens
Ne sont pas faits pour les chiens
Dans l'Armée,
Et les horreurs qu'on subit
Au fin fond de Biribi :
C'est l'Armée

La gardienne qui défend
Le Capital triomphant
C'est l'Armée !
Si ton père et tes frangins
Font grève le mois prochain,
Dans l'Armée
Vers l'usine on t'enverra
Sac au dos et l'arme au bras
Toute armée,
Pour tirer sur tes parents (!) :
Voilà pourquoi l'on te prend
A l'Armée !

Ce salaud qui cravacha
Un jour un de ses soldats :
C'est l'Armée !
Duléry mis au poteau
D'autres l'y suivant bientôt :
C'est l'Armée !
Nos rapines de coquins
Parmi les douars marocains !
C'est l'Armée,
Et le souvenir vermeil
De Narbonne et de Draveil
C'est l'Armée

Mais à présent, avant tout,
C'est toi ! mon gâs et c'est nous
Cette Armée !
On verra bien, Nom de Dieu !
Si l'on fait ce que l'on veut
De l'Armée?
Le chemin ouvert déjà
Par le dix-septième est là,
Dans l'Armée !
Conscrit, tu t'en souviendras
Tout le temps que tu seras
A l'Armée!

(Du 5 au 11 octobre 1910)

LA CARMAGNOLE DES CHEMINOTS

Dans toute la société (bis)
Parmi les métiers exploités (bis)
S'il existe un boulot
Qui n'est pas rigolo
Hélas ! c'est bien le nôtre :
Les cheminots (bis)
Hélas ! c'est bien le nôtre :
Les malheureux cheminots !

Au long des lign's entre les rails (bis)
S'il est dur notr' sacré travail (bis)
En revanch' nous gagnons
Des masses de pognon
Pour tous les actionnaires
O cheminots (bis)
Pour tous les actionnaires
O ! malheureux cheminots !

Si ces messieurs par nos efforts
Emplissent leur grand coffre-fort
Nos gosses en ce jour
Peuv'nt battre du tambour
Sur leur 'tit ventre vide
O cheminots (bis)
Sur leur 'tit ventre vide
O ! malheureux cheminots !

On n'veut plus crever su' l'turbin (bis)
Pour nos bambins, nos bambins (bis)
Crever de faim pendant
Qu'un' poigné' de feignants
Entassent des fortunes
O cheminots (bis)
Entassent des fortunes
O ! malheureux cheminots !

Que demand'nt tous les cheminots ?
Chaq' semaine un jour de repos
Et pour les moins payés
Qui soi'nt dans le métier
Ils veul'nt la thune ronde
Les cheminots (bis)
Ils veul'nt la thune ronde
Les malheureux cheminots

Allons-y, marchons tous en chœur (bis)
Et si quéqu'joyeux saboteur (bis)
Pour fair' marcher un brin
La Grève, arrê't les trains
Ils auront le sourire
Les cheminots
Ils auront le sourire
Les malheureux cheminots

Refrain
En avant ! viv' la Grève !
Des cheminots ! (bis)
En avant ! viv' la Grève !
Des malheureux cheminots !

(11 octobre 1910)

CHEMINOTS, QUEL JOLI SABOTAGE !

Air : Ah ! Mesdames voilà du bon fromage

Cheminots, quel joli sabotage !
Voilà du sabotag' parfait
Et Mossieu Lépin' demand' qu'est-c' qui l'a fait ?

Refrain
— Celui qui l'a fait...
Il est de son village !
Cheminots, quel joli sabotage
Voilà du sabotag' parfait
Et Mossieu Lépin' demand' qu'est-c' qui l'a fait ?

On l'appell' Chos' dans son entourage
Mais un' personn' qui le connaît
M'a dit qu'c'était Machin qu'il se nommait !

Refrain
Celui qui l'a fait
Le joli sabotage
On l'appell' Chos', dans son entourage,
Mais un' personn' qui le connaît
M'a dit qu'c'était Machin qu'il se nommait !

Ses cheveux sont noirs comm' le cirage
Dans la nuit, mais il se pourrait
Que l'bougre soit blond lorsque le jour paraît !

Refrain
Celui qui l'a fait
Le joli sabotage
Ses cheveux sont noirs comm' le cirage,
Dans la nuit, mais il se pourrait
Que l'bougre soit blond lorsque le jour paraît !

Il a l'nez au milieu du visage
Et, signalement plus complet,
Il paraît qu'il a du poil... sur les mollets

Refrain
Celui qui l'a fait
Le joli sabotage
Il a l'nez au milieu du visage
Et, signalement plus complet,
Il paraît qu'il a du poil... sur les mollets.

Il demeure on n'sait à quel étage,
A Courbevoie ou Bagnolet :
Pour plus d'enseign'ments d'mandez à son
pip'let !

Refrain
Celui qui l'a fait
Le joli sabotage
Il demeure on n'sait à quel étage,
A Courbevoie ou Bagnolet :
Pour plus d'enseign'ments d'mandez à son
pip'let !

S'il vous plaît d'en savoir davantage
Maintenant, Môssieu le Préfet
Adressez-vous donc à celui qui l'a fait !

Refrain
Celui qui l'a fait
Il est de son village
S'il vous plaît d'en savoir davantage
Maintenant, Môssieu le Préfet
Adressez-vous donc à celui qui l'a fait !

(Du 12 au 18 octobre 1910)

ÇA VA, ÇA VA, LA GREVE MARCHE

Air : Meunier, Meunier, tu es cocu ! (Bruant)

Nous apprenons avec chagrin (bis)
Qu'Brisson n'a pas pu prendr' le train
Ça va, ça va, la Grève marche !
C'qui fait que, de c'tt' affair'-là
L'train n'marchait pas !

Au banquet, Briand n'peut cacher (bis)
Qu'il a chié plus qu'il n'a mangé
(Ça va, ça va, la Grève marche !)
L'appétit du Renégat
Ne marche pas !

On vient d'app'ler sous les drapeaux (bis)
Tous les malheureux cheminots
Ça va, ça va, la Grève marche !
Car i' s'peut qu'ces bougres-là
Ne marchent pas !

L'métro, l'bâtiment en ce jour (bis)
Vont se mettre en grève à leur tour
Ça va, ça va, la Grève marche !
Y-a qu'les affair's des bourgeois
Qui n'marchent pas !

Le « vieux bouc » a mis le grappin (bis)
Sur quelques-uns de nos copains
Ça va, ça va, la Grève marche !
Mais pour l'arrêter... cell'-là
I' n'pourra pas !

(14 octobre 1910)

VIVE LA LIBERTE !

Air : Vive la république - vive la liberté

D'puis que l'Gouvernement pourri
D'Aristid' le Cynique
A déchaîné dessus Paris
Ses troupeaux de bourriques
On entend plus qu'un cri :
Vive la République (? ?)
C'est l'cri d'actualité
Vive la Liberté ! (? ?)

« Ah ! vous trouvez, bons cheminots,
Votr' salair' trop modique !
Moi j'vous appell' sous les drapeaux
— Dit cet homme pratique —
Comme ça pour la peau...
Vive la République, (??)
Vous s'rez forcés d'gratter
Vive la Liberté (? ?)

Vous, à qui j'ai jadis parlé
D'descendre avec des piques
Si j'vous entends seul'ment gueuler
Contre ma politique
Je vous fais tous boucler
Vive la République (? ?)
Hein ! j'en ai-z-un'... Santé ?
Vive la Liberté (? ?)

Mais pondez tant qu'il vous plaira
Des papiers ironiques,
Car j'us' pour qu'ils ne m'atteign'nt pas,
D'un moyen magnifique :
Sur l'marbre, tous en tas
Vive la République (? ?)
Je les fais barboter
Vive la Liberté ! (? ?) »

Allons-nous toujours rester là
En « boulots » pacifiques,
Subissant le mors et le bât
De c'régime horrifique ?
De bon cœur on n'criera
Vive la République !
Qu'quand il aura sauté...
Vive la Liberté !

(15 octobre 1910)

NIB DE CONSPIRATEURS !

Air : Viens Poupoule

Vlà comm' c'est au jour d'aujourd'hui :
On n'peut plus fair' pipi
Sans qu'la Rouss' vienne analyser
Ce que l'on a pissé.
Si quelque bon bougre, en passant,
Lâche un pet innocent,
Immédiat'ment un tas d'mouchards
Vienn'nt lui sentir quéqu' part,
Mais grâce à
C'régim'-là
Quel merveilleux résultat !

Refrain

Aristide, Aristide, vient
D'découvrir un complot
Tout à fait rigolo
Ho!
Aristide, Aristide, bien !
Mais y-a qu'un p'tit malheur !
NIB de conspirateurs

Le Jaune, dans son cabinet
Fait en c'moment l'effet
De c'goss' qui marche dans la nuit
Sans rien voir devant lui :
I' n'pass' personn' sur le chemin
Mais le sacré gamin
N'fait qu'rêver tout en marchant
D'histoires de brigands ;
Et pris d'peur,
Quell' clameur !
Le v'là qu'il gueule : « Au voleur »

C'est aussi le moyen classiqu'
D'sauver la Républiqu'
I ne bourrera jamais trop
Le crâne à Mascuraud !
Mais si c'est encore permis
D'rire un brin à Paris,
Laissez-nous devant ce p'tit jeu
Nous gondoler un peu !
Ah ! ah ! ah !
Nom de d'là !
Elle est vraiment bonn' cell' là

Au refrain

(17 octobre 1910)

BRAVE CHAUSSETTE A CLOUS

Air : Petite brunette aux yeux doux

Quand l'régiment part en campagne
Si la chaussett' russe accompagne
Les pieds nickelés des pioupious
Nous, on a la chaussette à clous !
Bon bougre, par ces temps de grèves
Chaque matin, quand tu te lèves,
Ne va pas oublier surtout
De chausser la chaussette à clous !

La march' victorieus' d'une armée
S'opèr' par ta grâce embaumée
Chaussette russ' ! Mais on s'en fout :
Nous, on a la chaussette à clous !
Oui, pour arranger le derrière
Aux judas d'la classe ouvrière
Qui vendent leurs copains pour trent' sous,
Nous nous avons la chaussette à clous !

EU' ne sort pas, comm' bien l'on pense,
D'chez l'fournisseur des Elégances
Mais elle est pratique comm' tout,
Cette brave chaussette à clous!
Et, pour les servic's qu'on lui d'mande,
C'est la plus large et la plus grande
Qui prime, soit dit entre nous,
En fait de chaussette à clous!

Hal'tants, effarés, mine sombre,
Tous les renards grattant dans l'ombre
Rentrent subito dans leurs trous
Quand ils voi'nt la chaussette à clous !
Dans le trait'ment de la jaunisse,
Les plus incurables guérissent
Quand on les frictionne à grands coups...
A grands coups de chaussette à clous !

Dedans les cas où la machine
A bosseler, sa p'tite frangine,
Fait du boulot un peu trop mou,
Faut lui joindr' la chaussette à clous !
Allons, bon bougre enfile et lace
Tes plus formidables godasses :
Tu port's ta victoire à leur bout...
En avant la chaussette à clous !

(18 octobre 1910)

LE SAUVEUR

Air : Minuit Chrétien, c'est l'heure solennelle

Minuit, bourgeois, c'est la fin de la grève,
Et l'homm'-poisson de la place Beauvau
S'en est venu chasser les mauvais rêves
Qui d'puis qu'équ' temps chahutai'nt vot' cerveau.
Les militants gis'nt au fond de ses geôles,
Sous le collier rentrent les travailleurs,
Allons, bourgeois, remercier le drôle
Briand ! Briand !
Voilà votre Sauveur !

Ancien apôtr' de la grèv' générale :
C'est grâce à lui que vous pourrez encor
Pour quelque temps caresser d'vos mains sales
L'or entassé dedans vos coffres-forts
Allez, bourgeois, saluer votre maître
Et cavalez bien vite à l'Intérieur
Porter l'encens et la myrrhe à ce traître
Briand ! Briand !
C'est lui votre Sauveur !

Allons, bourgeois bégueules et sévères,
Fait's pas d'chichis : il est pour vous grand temps
De pardonner l'histoir' de Saint-Nazaire :
Ouvrez-lui donc la porte à deux battants !
Recevez-le au sein de vos familles
Et, pour lui faire encore plus d'honneur
Mariez-le avec toutes vos filles.
Briand ! Briand !
C'est lui votre Sauveur !

Pourtant, bourgeois, si c'est fini la grève !
Chantez votre triomph' modestement
Car, de cett' lutte où l'exploité se lève
Vous ne voyez que le commencement.
Comme on reçoit' toujours ce que l'on sème
Il se pourrait, ma foi ! que tout à l'heur'
Il n'arriv' pas à se sauver lui-même,
Briand ! Briand !
Il est frais le Sauveur !

(Du 19 au 25 octobre 1910)

CE POLICIER-LA...

*Air : Elle est épatant' cett' petit' femm'-là!
à Hennion -Guichard et Cie*

C'est un policier qu'a vraiment du nez
Rien n'peut s'dérober à sa clairvoyance ;
Chaqu' fois qu'on l'envoi' perquisitionner
Il recueill' des chos's d'un' portée immense !
L'autre jour ayant gravi l'escalier
D'un bougre qui perche au d'ssus du « cintième »
Savez-vous c'qu'il a trouvé dès l'palier ?
Ben, il a trouvé qu' c'était haut, tout d'même !

Refrain

Il est épatant ce policier-là,
On n'a pas idé' de tout l'flair qu'il a,
Il prétend connaîtr' les saboteurs
Du fil à couper l'beurr' ;
Laissons-lui la gloir' de les arrêter ;
Mais un p'tit exploit dont il n'peut s'vanter.
C'est d'avoir inventé ce fil-là !
Dir' qu'ils sont tous comm' ça !

De son œil de lynx, avant d'pénétrer
En l'antr' du dang'reux révolutionnaire,
Il a rapid'ment inspecté l'carré
Sans rien constater d'extraordinaire ;
Mais devant l'W.-C. qu'orn' les cabinets
Ayant pris le temps d'faire un' courte pause
Il a découvert... que c'était d'l'anglais :
Pour l'mettr' sur un' pist' faut vraiment peu d'chose !

(Du 26 octobre au 1^{er} novembre 1910)

Après une entré' fait' d'un pas prudent,
Il a visité les meubles en douce :
Il a dit —« C'est drôl', mon nom n'est pas d'dans ! »
En feuill'tant un vieux dictionnair' d'Larousse ;
Mais r'marquant en têt' de quelques journaux,
Les manchett's de nos éditions spéciales,
Il a présumé d'un p'tit air finaud :
« Ce gaillard doit lir'... la Guerre Sociale ? »

Au porte-manteau, dans chaqu' vêtement,
Plongeant une main à qui rien n'échappe
Il s'est exclamé : « J'tiens l'argent all'mand »
C'était tout bonn'ment un' vieill' pièc' du Pape ;
Mais continuant sa perquisition,
S'il n'a pas trouvé de bomb' meurtrière :
Au laboratoire, avec précaution
Il a fait porter une bonb... onnière !

Puis ayant fouillé, r'fouillé, trifouillé
Il est descendu, la mine ravie,
Oubliant seul'ment ses propres papiers ;
On n'peut pas songer à tout dans la vie :
Mais il n'était pas encore au second
Que l'jugeant tout d'suite en un rud' langage
Le bon bougre s'est écrié « quel c... »
Il a dû « saisir » le reste au passage

IL AVAIT UN TIRE-BOUCHON !

Air : Elle avait un' jambe en bois

*On a traduit en correctionnelle à Paris, un homme, sous l'inculpation de port d'arme prohibée — on l'avait trouvé porteur d'un tire-bouchon.
Les Journaux.*

D'puis quéqu's jours la Police
Se dépensait en vain.
Mais grâce à sa malice,
Ell' triomphe à la fin ;
Ell' vient de mettr' la patte
Sur un individu
Dont la noirceur éclate
D'façon inattendu'
Car au moment
D'son « emball'ment » :

Il avait un tir'-bouchon
Dans la poch' de son veston ;
On s'demande où s'arrê't'ra
L'audace des scélérats ?
Ah!

Il avait un tir'-bouchon...
Afin d'tirer les bouchons
Lorsqu'il voulait déboucher
Des bouteill's trop bien bouché's...
L'co-chon !
Il avait un tir'-bouchon !

« Ah ! lui dit l'commissaire
D'un p'tit air connaisseur,
Du crim' de la Glacière
Seriez-vous l'auteur ?
Car enfin, sapristoche !
Je ne crois pas m'tromper,
Vous avez dans votr' poche
Une arme prohibé' !
Et l'garnement
R'prit cyniqu'ment :

—Ça ?... mais c'est un tir'-bouchon
Que j'porte dans mon veston!
(On s'demande où s'arrê't'ra
L'audace des scélérats ?)
Ah!

—Ça ?... mais... c'est un tir'-bouchon
C'est pour tirer les bouchons
Lorsque j'ai-z-à déboucher
Des bouteill's trop bien bouché's »
L'co-chon
Il avait un tir'-bouchon

(Du 2 au 8 novembre 1910)

— « N'êt's-vous point — lui dit l'juge —
C saboteur endurci
Qu'a fait tant de grabuge
Durant tous ces temps-ci ?
Car si de sabotage
Vous n'vous mêliez null'ment,
A quel sinistre usage
Vous servait c't'instrument ?
Et le bandit
Lui répondit :

—Ben quoi ?... C'est un tir'-bouchon
Que j'porte dans mon veston
(On s'demande où s'arrê't'ra
L'audace des scélérats?)
Ah!
—Ben quoi ?... C'est un tir'-bouchon...
C'est pour tirer les bouchons
Lorsque j'ai-z-à déboucher
Des bouteill's trop bien bouché's »
L'co-chon
Il avait un tir'-bouchon !

« Vous avez — dit Lépine —
Conspiré ! Sans cela
Ce chos'... cette machine...
Ké qu' ça viendrait foutr' là ?
Non, ça n'est pas la peine
De m'creuser l'ciboulot
Car je tiens (quelle veine !)
Un' pièc' du complot »
L'conspirateur
Fit « Et ta sœur ! »

Dans l'troubl' de leur âme
Les juges épatés
D'voir un êtr' si infâme
L'ont tout d'suite acquitté,
Se disant « Pas possible
D'condamner c'gredin-là
Son crime est trop terrible...
Fallièr's le graciera ! »
Rapport à ça
Il s'en tira !

L'HONNÊTE HOMME

*Air : Héloïse et Abailard (Aï aï ma mère, aï ai papa) (Xanro)
« Je suis un honnête homme ! »
(Discours de Briand.)*

Bons bougr's, il est de par le monde
Des chos's que l'on n'se figur' pas,
Mêm' l'espac' d'un' pauvre seconde,
Eh oui ! ma mère ! eh oui ! papa !
Et vous allez tous rester comme
Deux ronds d'flan en apprenant ça :
Aristide est un « honnête homme »
Aïaï ma mère, aïaï papa !

Que Puech apais' la cru' d'la Seine,
Qu'Rostand soit modeste et qu'Sarah
N'ait guèr' dépassé la trentaine,
Mon dieu ! ma mèr', mon dieu ! papa !
Qu'un Loyson ne soit pas un' bête,
A la rigueur on peut croire' ça,
Mais qu'Aristide soit honnête !...
Aïaï ma mère, aïaï papa !

Si Briand est un honnête homme,
Les crapul's et les renégats
Comment faudra-t-il qu'on les nomme ?
Dis-donc ma mèr', dis donc papa ?
Dans ce cas sans aucun' réplique,
Nous d'vons admettre que Judas
Était un gaillard sympathique...
Aïaï ma mère, aïaï papa !

Après les sal'tés qu'il a faites
Comment vous expliquez-vous ça ?
Aristide est encore honnête !
Allons, ma mèr', allons papa,
Criez « Miracl' » sur son passage !
S'il reste honnête, c'est comm' la
Saint' Vierge a gardé son puc'lage
Aïaï ma mère, aïaï papa !

Aristide est un honnête homme !
Qu'est-c' qui fait courir ce bruit-là ?
Ça s'rait bon à savoir, en somme :
Est-c' toi ma mère, est-c' toi papa ?
Personn' n'ayant l'culot suprême
D'aventurer un' chos' comm' ça :
C'est Briand qui l'a dit lui-même...
Aïaï ma mère, aïaï papa !

(Du 16 au 22 novembre 1910)

DISCOURS D'ARISTIDE

*Devant le monument de Jules Ferry
Air : Les deux gendarmes (Nadaud)*

Messieurs, au nom d'la République,
Si, par-devant ce monument
D'allure vraiment artistique
Je prends la parole un moment,
C'n'est pas pour autre chose, en somme,
Qu'pour fair' l'élog' de Jul's Ferry...
Jul's Ferry c'était un bonhomme
Tout à fait dans l'genr' de Bibi !

Parfait'ment, messieurs, moi j'estime
Qu'en politiqu' la Trahison
Est une chose légitime
Et que les traîtres ont raison :
J'ai fait litièr' de mes principes
Et j'ai retourné mon habit...
Jul's Ferry, tiens ! c'était un type
Tout à fait dans l'genr' de Bibi

Ah ! je sais que lorsqu'on ajuste
Une épithète au bout d'mon nom,
Ce n'est pas pour m'app'ler « Le Juste »
Non, Messieurs, non, mille fois non !
Quels fâcheux surnoms l'on m'applique
Et combien en ai-je subi ?
Jul's Ferry fut un sympathique
Tout à fait dans l'genr' de Bibi

Mais, si vil que puisse apparaître
Aristide le Dégoûtant
Le Vendu, le Jaune, le Traître,
Messieurs, le mépris n'a qu'un temps !
Et vous fait's mon apothéose
En inaugurant ce... fourbi...
Jul's Ferry n'était pas autr' chose
Qu'un gaillard dans l'genr' de Bibi

Messieurs, vous allez dir' peut-être
Avec un semblant d'vérité,
Qu'à ma boutonnièr' je viens d'mettre
Les fleurs que j'venais lui porter ?
Mais bah ! c'est la mêm' chos' en somme
Parler de moi, c'est parler d'iui !
Jul's Ferry était un grand homme
Tout à fait dans l'genr' de Bibi

(Du 23 au 29 novembre 1910)

LES LOUPS

Air : Les Gueux (Béranger)

*« La classe bourgeoise nous traquant comme des fauves va nous obliger à nous défendre
comme des loups. »
(Delpech, après le verdict de Rouen.)*

Parce qu'on n'veut plus être
Des moutons humbles et doux
Qui s'laiss'nt tondre par leur maître,
On nous trait' comme des loups...

Les loups, les loups !
Allons, tous debout
Et défendons-nous
Comme des loups !

Pris d'une rage incongrue,
Briand, le Grand Louvetier
Vient d'ordonner la battue :
On nous traque sans pitié !...

Notre sang rougit la terre :
Liabeuf, Aernoult, Duléry
Et bien d'autres prolétaires,
Dessous leurs coups ont péri !

Des ch'minots qui se soul'vèrent
Dans la grèv' de l'autre mois,
Et nos copains de la « Guerre »
Sont dans les griff's des bourgeois !

L'horreur de tous ces supplices
Ne leur suffit pas encor :
Voilà que les chiens d'justice
Condamnent Durand à mort !

Leur meut' s'acharne à nos trousses
Aboyant sur le chemin,
De rag' de honte et de frousse...
Qui de nous tomb'ra demain ?...

Les loups, les loups !
Les loups, malgré tout,
Ne tomb'ront pas tous
Vivent les loups !

Si parmi la meute sombre
Qui vacarme derrièr' nous,
Un grand loup sortait de l'ombre
Pour venger les autres loups ?...

Les loups, les loups !
Les loups sont à bout :
Craignez leur courroux,
Oui, gare aux loups.

(Du 30 novembre au 6 décembre 1910)

AU LIEU D'UN PAUV PETIT POMPON

(Chanson de route)

Air : Tu n'manieras pas mes tétons

« Voici que le pompon disparaît par ordre du Ministre de la guerre. On parle de le remplacer par le plumet »

Les Journaux.

C'est ben l'cas d' dir' nom d'un pompon!
Que l'Minisse i-songe au troufion,
Puisque grâce à sa décision :
Je port'rai, tu port'ras
Nous port'rons un plumet haut d'ça,
Au lieu d'un pauvr' petit pompon
tontaine
Au lieu d'un pauvr' petit pompon
ton-ton !

Ça n'empêch'ra pas l'adjudant,
D'nous engueuler, d'nous foutr' dedans
Mais c'est égal en attendant
Je port'rai, etc.

Ben sûr que ça n'nous mettra pas
Deux liards de graiss' dans notr' rata,
Mais pour se r'fair' des mauvais r'pas :
Je port'rai, etc..

Si d'aucuns tournent d'l'œil encor
Par la vacheri' du Major,
Pour se consoler de leur mort :
Je port'rai, etc..

Ça n'nous sauv'ra pas certain'ment
D'tous les sal's vic's du Régiment,
Mais quand nous s'rons saouls maintenant :
Je port'rai, etc..

Si les rich's s'engueul'nt, Nom de Dieu
Faudra qu'on s'batt', nous, entre gueux
Mais quel plaisir de s'battr' pour eux :
Je port'rai, etc...

En guerr' la mitraille balai' tout,
Les pompons, les plumets itou,
Et puis les gueul's qui sont d'ssous !...
Je port'rai, etc..

Aussi malgré c'tt'innovation,
Rien n'est changé pour le troufion,
C'est toujours la mêm' position :
Je port'rai, etc..

(Du 7 au 13 décembre 1910)

LES JOYEUSES DE LA GREVE PERLEE

Air : La bonne aventure au gué

*« Tel commerçant ayant commandé un wagon de café, reçoit un wagon de charbon ! »
Les Journaux,*

En cett' grève qui ce jour,
Est loin d'être finie,
L'sabotag' se teint' d'humour
Et de fantaisie ;
Bons bougres pour rigoler
Chantons de la Grèv' perlé' :
Les bonn's aventur's ô gué!
Les bonn's aventures !

Attendant un pardessus
D'carrure spacieuse,
Moussu Fallier's a reçu
Un maillot d'danseuse :
Un maillot mignon, rosé,
Pour l'éléphant d'l'Elysé !
La bonne... etc..

D'Rostand, le sacré fiston,
Ayant fait commande
D'un' gross' caiss', d'un mirliton
Sa surpris' fut grande :
C'est chez c'pauvr' Brisson qu'on a
Trimballé ces objets-là!...
La bonne... etc..

Coûtant, victim' de c'gâchis,
R'cevant l'autr' semaine
Cent bouteill's d'eau de Vichy,
Était bien en peine :

Afin de les employer
S'en sert pour s'débarbouiller !
La bonne... etc..

Lépine qu'affol' ce sa-
botage ironique,
Si ça n'était fait déjà
Tourn'rait en bourrique...
Il a r'çu hier matin
Six bell's vach's... du Cotentin !
La bonne... etc..

Depuis qu'd'un cam'lot du roy
Il a pris la beigne,
Aristid' goûte, ma foi !
Très peu les châtaignes,
Aussi pour lui quel affront !
D'rec'voir un sac de marrons !
La bonne... etc..

Enfin, presque tous les jours
Chez nous l'on déballe
Des chos's qui n'étaient pas pour
La « guerre sociale »
Entre autres certains dossiers
Plein d'documents policiers !...
La bonne aventure ô gué
La bonne aventure !

(Du 14 au 20 décembre 1910)

NOEL

Air : Noël des Gueux (Richepin)

Noël ! Noël ! Voici la nuit
Où naquit autrefois Celui
Qui devait délivrer les hommes :
Noël ! Noël ! des hommes sont
A cette heure même en prison,
Noël ! à l'époque où nous sommes !

Noël ! Noël ! Sous les cieux blancs
Descendit voilà deux mille ans
Le blond enfançon de Judée,
Sous le règne du Renégat (1)
Noël ! Noël ! des gens sont là
Pour avoir émis une idée !

Noël ! Noël ! Les carillons
Dégringolent en tourbillons
Du haut des vieux clochers qui vibrent ;
Noël ! Noël ! Cloches sonnez :
Nos amis sont emprisonnés,
Et nous, sommes-nous bien plus libres ?

Noël ! Noël ! Parmi la nuit,
Sonnez les cloches d'aujourd'hui
Pour étouffer le bruit des crimes,
Et sonnez encore une fois
Pour qu'on n'entende pas les voix
De tous ceux-là que l'on opprime !

Noël ! Noël ! Les travailleurs
Ne comptent plus sur ce Sauveur
Qui descendit sous les cieux blêmes ;
Noël ! le peuple exaspéré
Las de souffrir et d'espérer :
Songe à se délivrer soi-même !

(Du 21 au 27 décembre 1910)

(1) Il s'agit d'Aristide Briand. (N. d. E.)

GLOIRE A ROUSSET

Musique d'A. Mario

Pour saluer la mise en accusation des assassins d'Aernoult, les Bons Bougres aimeront à chanter le poème vengeur de Gaston Couté. Plus que jamais : « vive Rousset... libre ! »

Aujourd'hui la Patrie a semé trop de crimes
Parmi les sables de là-bas
Et le peuple est lassé de pleurer les victimes
Qui sont ses frères et ses gas.
Dans le pays de longs murmures
Ont fait place aux muets sanglots :
Assez d'odieuses tortures !
Il faut combler tous les silos !

Refrain

Vive Rousset ! que ce cri vibre,
Hideux chaouchs pour vous flétrir !
Vive Rousset, et qu'il soit libre
C'est Biribi qui doit mourir.

Le sang du pauvre Aernoult étoilait sa cellule :
Mais l'ombre cernait les barreaux.
Et déjà le silence, avec le crépuscule,
Couvrait le forfait des bourreaux,
Quand, de Rousset l'appel tragique
Vint retentir comme un tocsin
Dans l'enfer des bagnes d'Afrique :
A l'assassin ! A l'assassin !

Au refrain

(Du 28 décembre 1910 au 3 janvier 1911)

ROUSSET

Son acte est vraiment admirable.

Témoin de l'assassinat d'Aernoult, il n'hésita pas à dénoncer le crime commis, à nommer les coupables et à se déclarer prêt à en témoigner devant n'importe qui.

Alors que la plupart du temps, les disciplinaires témoins des actes de sauvageries à Biribi, se taisaient par peur des représailles terribles des chaouchs, Rousset n'hésita pas. Il savait ce que cela devait lui coûter : le cachot, les menaces, les tortures, le conseil de guerre, la condamnation. Cet homme, un héros celui-là, n'a pas tremblé un seul moment, il a crié ce qu'il avait vu, ce qu'il savait.

Il paye actuellement dans un de ces bagnes abominables qui sont la honte de l'humanité son acte courageux et son geste héroïque. Et cet homme est un de ceux que l'opinion publique, trompée par les journaux bourgeois, appelle des « Apaches », c'est un hors-la-loi ! C'est un malhonnête homme ! Il est à Biribi.

La Guerre Sociale

(Du 23 février au 1er mars 1910)

Rousset, après avoir rempli son noble rôle,
Sur ses épaules de martyr,
Sentit les quatre murs de son horrible geôle
Plus sourdement s'appesantir.
Mais, rengainez la griffe immonde
Que sur sa chair vous abaissiez,
Pour renifler le vent qui gronde...
O vils et lâches carnassiers !

Héros de Biribi, nous saluons ta gloire !
Rousset, tes lauriers sont plus beaux
Que les lauriers fleuris au sein de la Victoire
Et moissonnés sur des tombeaux.
Et vous ! crevez dans votre honte
Comme en un linceul empesté,
En entendant ce cri qui monte
Du plein cœur de l'Humanité :

LA CHANSON DES FILS

Air : La Chanson du fil (X. Privas)

Saboteur des plus habiles,
Sous tes cisailles agiles (1)
Quand les fils tombent avec
Un malin petit bruit sec,
Une sourde mélodie
De tes lèvres échappée
Tandis que tu te défil's
Chante ce destin des fils...
Pour qu'en haut lieu l'on en tire
Matière à sage leçon,
Bon bougre, nous allons dire
Ta chanson !

Fils de couleur sombre,
Sur tous les réseaux
Manquent un grand nombre
De bons cheminots
Dans la nuit confuse
C'est vous qui paierez
Pour ceux qu'on refuse
De réintégrer;
Vengeance bénie :
Sautez et dinguez,
Fils des Compagnies,
Pour les révoqués !

En cette heure brève,
Pour Ceux-là qui sont
Depuis notre Grève
Au fond des prisons,
O fils que j'honore
De mes ciseaux noirs,
Il faut choir encore
Une fois ce soir!
Si demain nos frères
Ne sont parmi nous
Et justice entière
Accordée à tous,
Les longs fils sonores,
Les fils sous la main
Tomberont encore
Demain !

(Du 4 au 10 janvier 1911)

(1) Rappelons que La Guerre Sociale avait coutume d'invoquer dans ses pages « Mam'zelle Cisaille » (le sabotage), ainsi que « le citoyen Browning » (l'arme à feu). (N. d. E.)

PITOU LIT LA GUERRE SOCIALE

Air : L'anatomie du conscrit

Aussi vrai que j'm'appell' Pitou
Je n'm'en r'sens pas pour les lectures
Et j'lisais trois fois rien du tout
Avant qu'arriv' c'tt'aventure :
Gesticulant, grinçant les dents
L'autr' jour v'là l'colon qui s'emballe
Et qui pari' comm' ça d'foutr' dedans
Les ceuss's qu'auraient la « Guerr' Sociale »

La « Guerr' Social'?» — que j'réfléchis —
Ké qu' c'est qu'ce fourbi délétère ?...
J'saisis 'cor pas tous les chichis
De c'sacré métier militaire !
J'fourr' le doigt d'la perplexité
Au plus creux de mes foss's nasales,
Sans pouvoir me représenter
C'que pouvait êtr' « la guerr' sociale » !

De cett' gymnastiqu' ne gardant
Qu'un' migraine carabinée,
Le lendemain, j'vois l'adjudant
Qui rapplique dans la chambrée :
Là ! v'là-t-y pas c'bougr' de cochon
Qui fait prendr' l'air à notr' ling' sale
Et qui chahut' nos polochons
Afin d'trouver la « Guerr' Sociale »

(Du 11 au 17 janvier 1911)

« Au fait — que j'ui dis, timid'ment —
Mon adjudant, voulez-vous m'faire
La grâce d'un p'tit renseign'ment :
Ké qu' c'est donc enfin qu'cett' affaire?
— Foutez-d'moi ? L'drapeau dans l'fumier !
S'pèc' d'andouille !... Internationale !...
Comprenez pas ! Bêt' comm' vos pieds —
Nom de dieu ! quoi ! la Guerr' Sociale !

Cett' lumineuse explication,
En mon entend'ment difficile,
N'apporta pas un' solution,
Mais l'dimanch' promenant en ville,
Chez le marchand d'journaux du coin
J'vois un p'tit canard qui s'étale,
J'l'achète et je l'zieut', sans témoin...
Tiens, tiens... C'est ça la « Guerr' Sociale » !

« Foi d'Pitou ! y a d'la vérité !
Et cett' machin'-là m'intéresse — » :
Depuis j'trouv' moyen d'dégoter
Tous les numéros qui paraissent ;
Je m'imbib' comm' ça, tout du long
D'tout's les idé's qui s'en exhalent...
Dir' que c'est la faut' du colon
Si j'Hs maint'nant « la Guerr' Sociale ».

L'ELECTION DU PRESIDENT DE LA CHAMBRE

Air : Le joueur de luth

Les « quinz' mill' » pleins d'émotion (bis)
Caus'nt encor de l'Election (bis)
Mais les bons bougr's en c'tt'affaire
N'voient rien d'extraordinaire :
Un fauteuil de président
N'est pardieu ! pas fait pour rester vide,
Un fauteuil de président
C'est fait pour mettre un cul d'dans !

Qu'on hisse le vieux Brisson (bis)
Ou Popaul le beau garçon (bis)
Dessus le siège suprême
Au fond l'résultat est l'même :
Un fauteuil, etc..

Brisson triste et solennel (bis)
N'a sans dout' pas d'Deschanel (bis)
Le physiqu' plein d'élégance,
Mais ça n'a pas d'importance
Un fauteuil de président
N'est pas fait pour poser la figure,
Un fauteuil de président
C'est fait pour mettre un cul d'dans !

L'malheur c'est qu'ce cul nous r'vient (bis)
A nous, braves citoyens (bis)
Qu'les p'tits calculs intéressent
A trente mill' francs la fesse !
Un fauteuil de président
A c'compt'-là n'restera jamais vide,
Un fauteuil de président
Y aura toujours un cul d'dans !

Le cul d'Paul ou l'cul d'Henri (bis)
Y a pas d'différenc' de prix (bis)
Et pour nous, ces bons apôtres
N'en feront pas plus l'un qu'l'autre :
Le fauteuil de président !
Qu'voulez-vous franch'ment qu'ça nous foute?
Le fauteuil du président,
Qu'un cul ou l'autr' soit d'dans ?

Brisson est élu ! C'est bon ? (bis)
L'« vieil homme » au Foli's Bourbon (bis)
Triumph' comme à la R'naissance
Rapport à cett' circonstance :
Un fauteuil de président
N'est pardieu ! pas fait pour rester vide ;
Un fauteuil de président
C'est fait pour mettre un cul d'dans !

(Du 18 au 24 janvier 1911)

LE BEAU GESTE DU SOUS-PREFET

Air : Ça vous fait tout d'mêm' quelque chose

« A Épernay, M. Nepoty, sous-préfet, a pris l'initiative de faire placarder dans les communes viticoles le discours de M. Briand ! »

Tandis que les riches fraudeurs
Qui n'connaiss'nt pas d'anné's mauvaises
Se livrent tous avec ardeur
A leurs petites combinaises,
En Champagn' les pauvres vign'rons
D'puis les vendang's se serr'nt la panse,
Et pourtant r'connaissons qu'ils ont
— Dans leur malheur — un' sacré' chance !

Si les braves gens d'Epernay
N'ont plus rien dans leurs cav's moroses
Ils ont 'core un bon sous-préfet
Et ça... c'est tout d'mêm' quelque chose !

Les cloch's s'étant mis's à clamer
De désespoir, au sein de l'ombre,
Et les paysans affamés
A circuler en troupes sombres ;
Devant ces manifestations
De la misère champenoise,
Un' grand' poussé' de compassion
Remua son âme bourgeoise

« Il serait tout à fait urgent
Avec les moyens dont j'dispose
De fair' quéqu' chos' pour ces brav's gens.
Y a pas, il faut fair' quelque chose !

Se mettant en quatr' pour tirer
De cette détresse infinie
Ses malheureux administrés,
Il eut un éclair de génie :
Moyen superbe et... radical
Pour apaiser les ventres vides
L' vient d'leur offrir le régal...
Du dernier discours d'Aristide

l'r'gar' pas à la quantité
Des grand's affich's que l'on appose !
Quand y a vraiment nécessité
M'sieu Nepoty fait bien les choses !

La manne du bon sous-préfet
Pleut sur les plus humbles campagnes...
Ce Nepoty ! hein, quel succès !
C'est le sauveur de la Champagne ;
Pendant c'temps les malheureux gas
A qui l'on présente en pâture
Les boniments du Renégat
Continu'nt à s'mettr' la ceinture-

Refrain
Hélas ! pauvres vign'rons sans vin
Rincez-vous l'œil avec cett' prose.
Mais si vous n'voulez crever d'faim
L' s'ra prudent d'trouver autr' chose.

(Du 25 au 31 janvier 1911)

CANTIQUE A L'USAGE DES VIGNERONS CHAMPENOIS

Air : Esprit saint, descendez en nous /

*« En Champagne, à Vandières, des vigneron ont résolu, en raison des poursuites exercées pour la perception des impôts, de ne laisser pénétrer aucun huissier sur le territoire de la commune et de ne rentrer dans la légalité qu'après avoir reçu les satisfactions qu'ils réclament. »
Havas.*

Depuis l'temps qu'vous vous foutez d'nous,
C'est bien notre tour après tout,
De nous foutre un petit peu
— Oui messieurs —
De nous foutre un p'tit peu de vous !

Le percepteur passe chez nous :
— « Bonn's gens, faut abouler vos sous !
— Ah ! Mossieu le percepteur
Et voir' sœur ?
A-t-elle autant d'barb' que vous ?

Le percepteur adress' chez nous
Maintenant des p'tits billets doux
De toutes les couleurs
Tous en... chœur —
Les gâs, les gâs, torchez-vous !

Voilà l'huissier qui vient chez nous :
— Vilain oiseau, que voulez-vous ?
— Je venais à propos
D'vos impôts
Je venais pour saisir tout !

— Eh ! bien ! alors, rentrez chez nous
Si ces chos's-là sont dans vos goûts
Vous aurez le plaisir
D'y saisir
Un coup d'pied... vous savez où ?

(Du 1er au 7 février 1911)

AU 22e

(Chanson de route)

Air : Au près de ma blonde

La 2e Batterie du 22 e Régiment d'Artillerie, casernée au quartier Noailles, a refusé de monter à cheval en disant que la nourriture était insuffisante et que l'« ordinaire » faisait des économies exagérées au préjudice des hommes.

L'Intransigeant.

Quand j'étais chez mon père (bis)
Avant d'venir ici, (bis)
Ma pauvre mère était fière
De mon bel appétit...

Refrain

C'est au vingt-deuxième
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon...
C'est au vingt-deuxième
Qu'on m'a fait servir !

Il n'y a pas en France (bis)
D'régiment mieux choisi (bis)
Pour les gâs qu'ont la chance
D'ê't' dans l'même cas qu'Bibi (au refrain)

Les vieux m'ont dit d'apprendre (bis)
C'que c'est qu'l'économie : (bis)
C'est aux dépens d'mon ventre
Qu'on me l'apprend ici !

Si comme nourriture (bis)
Tu n'aim's pas l'sing' pourri (bis)
T'as qu'à t'mettr' la ceinture,
Comme on dit à Paris !

Pour la façon charmante (bis)
Dont je me trouv' nourri (bis)
Vlà mes boyaux qui chantent..
La gloir' de la Patri' !

Mais chos' pas ordinaire (bis)
Dont je reste ébahi (bis)
Si je n'y mange guère
J'me fais bien chier ici !

(Du 8 au 14 février 1911)

BERCEUSE DU « DORMANT »

Air : Le p'tit quinquin

Dans toute la région du Nord, les mamans pauvres ont l'habitude de confier leurs bébés à une soigneuse. Puis elles s'en vont gagner leur vie à la fabrique, à l'usine, dans les tissages.

La soigneuse a beaucoup d'enfants à garder. Pour ne pas être dérangée elle leur fait boire le « dormant » qui est une décoction de tête de pavot ! Le petit bébé gorgé d'opium... s'endort

Marcel Sembat (Les Hommes du Jour).

Voyant pour l'usin' partir sa mère,
Le pauvr' 'tit « quinquin » abandonné,
Dans ses langes gris de la Misère
S'débat en gueulant comme un damné !
Alors la vieille « soigneuse »,
En manière de berceuse
Grogn' tout en faisant
Téter sa drogue à c't'innocent !

Refrain

Tiens, vlà du « dormant »
Ch'tit garnement
Qui gueul' tout l'temps...
Tu ne gueul'ras plus
Lorsque tu l'auras bu !

Voyant les richess's qui sont sur terre,
L'« gosse au dormant » ayant grandi,
Devant l'injustic' de sa misère
Commence à r'sauter comme un maudit :
Alors, arrive le Prêtre
Qui sert au malheureux être
Une décoction
De tous les pavots d'la R'ligion...

A vingt ans, n'ayant rien su' la terre,
Qu'est-c'qu'il irait faire au régiment ?
Se battr' contr' des frèr's de misère :
Ça ne lui sourit aucunement !
Mais on l'saoûl' comme un' bourrique
De sottis's patriotiques !
Nom de dieu, qu'c'est beau
La gloire et l'honneur du drapeau !

Plus tard, sombre esclav', noir prolétaire,
Sentant en son cœur l'orag' monter,
A bout d'injustice, à bout d'misère,
Il est sur le point de s'révolter ;
Pour le fair' tenir tranquille
Son député, brave « quinz'-mille »
A coups d'boniments
Vient lui foutre encor du « dormant »

(Du 15 au 21 février 1911)

MOUCHARDS AMATEURS

Air : L'expulsion des princes

Aujourd'hui le « Matin » offre une prime de 1.000 francs à celui qui découvrira l'auto mystérieuse !

(18 février 1911)

L'« Matin » pour activer l'élan
Vers l'azur et vers la lumière
Des biplans et des monoplans
Fit l'circuit d'Est, l'année dernière ;
Depuis il a trouvé plus fort :
Et maintenant il encourage
Un tout autre genre de sport
Que l'on appell' le mouchardage !

Vraiment nous n'avions pas assez,
Pour empester notre existence,
De tous les mouchards engraisés
Au râtelier d'la Préfectance ?
Grâce à cette annonc' dont l'horreur
En première page s'étale,
Des tas de mouchards amateurs,
Vont surgir dans la Capitale !

— Mill' ball's — Allons, vite au turbin,
Vous qui suivît's les aventures
D'Sherlock Holmes, d'Arsèn' Lupin,
Tirez profit de vos lectures :
Manœuvrez si subtilement
Qu'à votre flair rien ne résiste,
Allons ! bonn's gens, c'est le moment,
Qui n'a pas sa petite piste ?

Allons, en route mes bonn's gens,
Et que nos vœux vous accompagnent ;
Parmi vous, les plus diligents
Se sont déjà mis en campagne :
C'matin j'ai trouvé mon pip'let
Qui de sa dextre aventureuse,
Fouillait dans mes lettr's, il cherchait
Des trac's de l'auto mystérieuse !

S'fourrant partout, à tout instant,
On connaissait une certaine
« Mouche du coche » dans le temps,
Au temps du Père La Fontaine
Comme elle, vous fourrant partout,
Bonn's gens, qu'exit' ce billet d'mille,
Aujourd'hui, nous aurons en vous
Les mouchards de l'automobile !

(Du 22 au 28 février 1911)

ADIEUX A ARISTIDE

Air : Tu t'en vas et tu nous quittes !

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas ;
Tu peux t'trotter au plus vite
Aristide... on n'te r'tient pas.
Tout l'mond' te dit ici
Au revoir... et merci !

En souvenir de ton passage
Plac' Beauvau, charmant séjour,
Emporte, dans tes bagages,
La girofle' de Lacour :
Tu peux y joindre tes
Seiz' voix d'majorité !

Emporte ce surnom sinistre
Qui vint se plaquer un jour
Sur ta gueule de ministre
Et qu'tu garderas toujours :
Briand le renégat !
Emport' ce surnom-là !

Emporte toute la haine
Des malheureux cheminots :
Ceux dont tu doublas la chaîne
Ceux qui sont dans les cachots ;
T'auras, en vérité,
Un' rud' charge à porter !

Ce règn' d'horreur et de honte
Dont enfin voici le bout,
Ton règne, Aristide, compte
Un heureux jour malgré tout :
Et c'est — comm' par hasard —
Le jour de ton départ !

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas ;
Disparais parmi la suite
Du cortèg' de Mardi Gras :
Sal' pantin, c'est l'moment
Allons, ouste !... Fous l'camp !

(Du 1^{er} au 7 mars 1911)

COMPLAINTE DES TERR' NEUVAS

Air : Les marins de Groix

Y faut qu'tout l'mond' mange ici-bas : (bis)
C'est-y pas vrai, les Terr' Neuvas ?
Ma traderi tra la la
Ma traderi tra la lère !

Nous autr's si l'on part su' l'batteau : (bis)
C'est pour qu'i's mang'nt, tous nos petiots
Ma traderi, etc..

Des fois l'un d'nous, tomb' dans la « mé » : (bis)
Comm' dans un' grand' gueule affamé'
Ma traderi, etc..

Tant pis pour lui le pauvr' garçon : (bis)
Faut qu'i's mang'nt aussi les poissons !
Ma traderi, etc..

Les ceuss's qui restent après ça (bis)
S'mett'nt à pêcher ces poissons-là..
Ma traderi, etc..

S'mett'nt à pêcher avec ardeur : (bis)
C'est pour engraisser l'armateur !
Ma traderi, etc..

l' faut qu'tout l'mond' mange ici bas : (bis)
Ya qu' nos petiots qui ne mang'nt pas...
Ma traderi, etc..

Puisque l'on n'gagn' pas su' l'batteau (bis)
De quoi fair' manger nos petiots !
Ma traderi, etc..

Alors qué qu'on va fout' là-bas ?... (bis)
C'est-y pas vrai les Terr' Neuvas
Ma traderi tra la la
Ma traderi tra la 1ère.

(Du 8 au 14 mars 1911)

LES PIECES SOCIALES DE M. PAUL BOURGET

Air : Le rondibé du radada !

On joue en ce moment « Le Tribun » au Vaudeville !

J'adore me fair' saboter
Au five o'clock, en prenant l'thé :
Pourvu qu'mon flirt se trouve là ?
Mon mari est au syndicat
Qui joue au baccarat.
Ah! ah!
Nom de dieu, marquise,
Cette toilette est d'un goût !
Et de vous voir tout simplement exquise
C'est un plaisir bien doux !

Les socialist's et les grévist's
Tous ces gens sont des anarchist's
I's peuv'nt aller à la Santé
Mais laissez-moi vous demander
Où pass'rez-vous l'été ?
Ah ! ah !
Moi ça m'est égal,
N'import' quell' plag' je m'en fous !
Mais sur les bords de la... Grèv' générale
On dit qu'il fait si doux !

L'Prolétariat, le Patronat,
La mazurka et caetera...
Viendrez-vous à mon prochain bal ?
Cotillon et question social'
J'n'entrav' que pouic et dall'
Ah ! ah !
Ça n'fait rien marquise
Bien qu'on n'y pige rien du tout
Les pièc's social's de Bourget, quoi qu'on dise,
C'est un plaisir bien doux !

(Du 22 au 28 mars 2011)

ON LES EMM... !

Air : Le Midi bouge

Vlà les Patriotards
Qui r'font du pétard :
Ils recommencent
A gueuler d'menaçants
« Vive la France ! »
Au nez d'tous les passants...
Un' deux !
On les emmerde (bis)
Un' deux !
Nous nous foutons bien d'eux !

M'sieu Bunau-Varilla
Réclame avec éclat
— Au nom d'la France —
Qu'on n'vend' plus su' l'boul'vard
Qu'les bourd's intenses
De son sacré canard
Un' deux, etc..

L'dramaturge Téry
Veut régner sur Paris
Sans concurrence :
Il exig' qu'on n'jou' plus
— Au nom d'la France —
Que ses pièc's de cocu...
Un' deux, etc..

D'avant la Colonn', Gohier

(Du 29 mars au 3 avril 1911)

N'peut passer sans crier :
— Au nom d'la France ! —
Je fais essoriller
L'premier qui pense
Qu'c'est pas moi qui l'ai chié...
Un' deux, etc..

Tous les fils à papa
Font d'la charpi' déjà
— Au nom d'la France ! —
I's veul'nt ces chers petits
A l'ambulance
Panser nos abattis
Un' deux, etc..

Malgré tout le boucan
Qu'ils font en invoquant
Le nom d'la France,
Légers biplans, flotez
Dans l'ciel immense
Au nom d'l'Humanité

Refrain
Un' deux!
On les emmerde (bis)
Un' deux !
Nous nous foutons bien d'eux !

SERENADE A M. VAUTOUR

Air : La sérénade du pavé

L'union syndicale des locataires avait invité ses adhérents à se joindre à la manifestation des familles nombreuses afin de protester contre l'augmentation des loyers.

Si nous chantons sous ta fenêtre,
O sinistre Mossieu Vautour,
Notre chanson ne va pas être
Une douce chanson d'amour ;
Nous connaissons ton cœur de pierre
Tous les cœurs des proprios sont
Taillés dans la même matière
Que les murs gris de leur maison !

Refrain

Sérénade des locataires
Dont on augmente le loyer
Vole pour les propriétaires
En train de roupiller...
Sérénade des locataires
Va-t-en saboter sans pitié
Le sommeil (bis) des propriétaires!

Si nous chantons sous ta fenêtre,
Toi qui dors près d'un coffre fort
Où la misère d'un tas d'êtres
Se condense en quelques sacs d'or ;
C'est pour te dire, ô vieux rapace
Si ton coffre n'est plein encor,
Nos cœurs où la fureur s'amasse
Aujourd'hui sont pleins jusqu'au bord

Si nous chantons sous ta fenêtre
Avec ces accents enragés,
C'est pour te dire, ô notre maître,
Que les temps vont bientôt changer :
Il approche le grand Orage
Dont l'aile viendra balayer
Ton gros immeuble à six étages
Niche à pauvres, mine à loyers !

Si nous chantons sous ta fenêtre
A pleines gueules : « ça ira !
A la lanterne il faut les mettre
Les Proprios on les pendra ! »
C'est pour te donner une idée
De l'affreux terme qu'un beau jour
Aux mains d'une foule excédée
Tu devras payer à ton tour !...

Si maintenant, sous ta fenêtre
Notre chant vengeur retentit
Proprio qui nous as fait mettre
A la porte avec nos petits,
C'est pour qu'en ta chambre bien close
Il vienne à pénétrer, changeant
En cauchemars tes songes roses...
Qui sont pour toi rêves d'Argent.

(Du 12 au 18 avril 1911)

CES CHOSES-LA

Au Vigneron champenois

Air : Ce qu'une femme n'oublie pas.

Lorsque t'entendais parler au village,
Brave homme à la têt' dur' comm' ton sabot,
De l'Action directe et du Sabotage,
Tu restais vitré comme un escargot ;
Calme paysan des coteaux tranquilles,
Au fond d'ta jugeot' tu pensais comm' ça :
« C'est des inventions des gâs de la ville
Et, moi, je n'peux pas comprendre' ces chos's-là ! »

Si les exploiteurs qui pressur'nt tes frères,
Pauvres ouvriers, pauvres citadins,
Font l'geste d'abattr' leurs griff's sur ta terre
Ta vieill' « comprenoïr » se réveill' soudain :
Paysan, t'es pas si bêt' qu'on suppose
Ni qu'tu veux l'faire croire', sacré nom de d'la !
Si ton intérêt se trouv' mis en cause
T'as rud'ment vit' fait d'comprendre' ces chos's-là !

Aujourd'hui, voilà c'qui s'pass' dans la Marne
D'après les dernier's nouveïl's des journaux :
Au sac des celliers la foule s'acharne
Brisant les bouteill's, crevant les tonneaux ;
Les ruisseaux débord'nt de flots de champagne
Et les vign's avec leurs grands échalas
Sont comm' des bûchers au coeur des campagnes...
Foutre ! t'as grand'ment compris ces chos's-là !

Esclav' des usin's, esclav' de la terre,
Les voeux de nos cœurs sont les mêmes vœux :
Tous deux nous souffrons de la mê'm' misère.
Nous avons le même ennemi tous deux !
Paysan, mon vieux, allons, que t'en semble ?
Pour la grande lutt' qui bientôt viendra,
Donnons-nous la main et marchons ensemble
A présent que t'as compris ces chos's-là !

(Du 12 au 18 avril 1911)

NOUVEAU CREDO DU PAYSAN

Air : Le Credo du Paysan

— Nous ne voyons de salut qu'en la Révolution ! — disent les vigneron.

Les Journaux.

Bon paysan dont la sueur féconde
Les sillons clairs où se forment le vin
Et le pain blanc qui doit nourrir le monde,
En travaillant, je dois crever de faim ;
Le doux soleil, de son or salutaire,
Gonfle la grappe et les épis tremblants ;
Par devant tous les trésors de la terre,
Je dois crever de faim en travaillant !

Refrain

Je ne crois plus, dans mon âpre misère,
A tous les dieux en qui j'avais placé ma foi,
Révolution! déesse au cœur sincère,
Justicière au bras fort, je ne crois plus qu'en toi ! (bis)

Dans mes guérets, au temps de la couvraille,
Les gros corbeaux au sinistre vol brun
Ne pillent pas tous les grains des semailles :
Leur bec vorace en laisse quelques-uns !
Malgré l'assaut d'insectes parasites,
Mes ceps sont beaux quand la vendange vient :
Les exploiters tombent dessus bien vite
Et cette fois, il ne me reste rien !

Au dieu du ciel, aux maîtres de la terre,
J'ai réclamé le pain de chaque jour :
J'ai vu bientôt se perdre ma prière
Dans le désert des deux vides et sourds ;
Les dirigeants de notre République
Ont étalé des lois sur mon chemin,
D'aucuns m'ont fait des discours magnifiques,
Personne, hélas ! ne m'a donné de pain !

Levant le front et redressant le torse,
Las d'implorer et de n'obtenir rien,
Je ne veux plus compter que sur ma force
Pour me défendre et reprendre mon bien.
Entendez-vous là-bas le chant des Jacques
Qui retentit derrière le coteau,
Couvrant le son des carillons de Pâques :
C'est mon Credo, c'est mon rouge Credo !

(Du 19 au 25 avril 1911)

COMPLAINTE DE L'ESTROPIE

Air : Le vieux mendiant

*Un soldat du 35e d'Artillerie à Vannes, François Thépaut, fut blessé à la jambe par une ruade de cheval. Soigné à l'hôpital, il demeure infirme et doit se servir de béquilles pour marcher. Avant hier un ordre du Ministère ordonne de renvoyer Thépaut dans sa famille et lui alloue la somme dérisoire de 200 francs à titre d'indemnité. Thépaut refuse et pleurant à chaudes larmes, dit « qu'il ne partirait pas ». On parvint à le déshabiller et à le revêtir d'effets usagés ; puis quatre hommes, commandés par un maréchal des logis, l'expulsèrent du quartier et le remirent entre les mains de gendarmes qui l'attendaient à la grille et le conduisirent à ta gare !
Paris - Journal.*

J'étais un gaillard bien bâti
Et l'Major ne trouvant pas d'vices
Dans l'fonctionn'ment d'mes abattis,
M'a dit : « t'es bon pour le service !
Un bougre comm' toi, mon fiston,
Ça doit servir dans l'artill'rie ! »
— Merci m'sieu l'Major !... Et chantons
Les louanges de la Patrie !

Là-bas on m'fourre un canasson
Qu'avait l'cul comme un' petit' folle ;
Un jour, i' m'colle un coup d'chausson
Vlan, au travers des deux guibolles :
A l'hôpital, portez-moi donc
Comme un paquet de chair meurtrie...
Et chantons, les copains, chantons
Les louanges de la Patrie !

Maint'nant, c'gâs, dont l'Major avait
Palpé les abattis solides,
O régiment, qu'en as-tu fait ?
— « Je ne suis plus qu'un invalide ! —
En m'en retournant au canton
Que r'trouv'ra ma pays' chérie «
— Un pauvr' béquillard ! — Et chantons
Les louanges de la Patrie !

De quoi ? Tu t'mets à rouspéter
Tu chial's et tu fais des grimaces,
Tu t'obstin's espèc' de moch'té,
A n'pas vouloir vider la place ?
Allons ! à la porte illico,
Qu'on l'empoign'... sans cérémonie
Et chantons ! — Ah ! les saligauds ! —
Les louanges de la Patrie !

Chez nous les gens viv'nt en piochant,
Du mois d'janvier au mois d'décembre :
Pour arracher son pain d'son champ
On a pas trop de tous ses membres !
J'peux plus poser mes ripatons :
Comment fair' pour gagner ma vie ?
— Tiens, voilà deux sous ! — Et chantons
Les louanges de la Patrie !

C'est pour ça que vous me trouvez,
Clochetant et portant besace,
Sur le chemin que vous suivez
Entendez-vous conscrits d'la classe ?
A présent que j'vous ai conté
L'histor' de mes patt's démolies,
J'pens' que vous allez tous chanter
Les louanges de la Patrie !

(Du 26 avril au 2 mai 1911)

PREMIER MAI

Air : Le temps des cerises (J.-B. Clément)

C'est le Premier Mai.
Debout, camarades ! Pour les travailleurs, pour les ouvriers,
C'est un jour de fête !
Et tous, aujourd'hui, relevant la tête,
Désertent l'enfer de leurs ateliers...
C'est le Premier Mai. Marchons, camarades !
Sous le libre azur des cieux printaniers !

C'est le Premier Mai. Debout, camarades !
Esclaves courbés sur les durs travaux
Des grandes usines,
Un peu de fierté monte en nos poitrines
Avec le parfum des lilas nouveaux...
C'est le Premier Mai. Marchons camarades !
Un grand souffle ardent passe en nos cerveaux !

C'est le Premier Mai. Debout, camarades !
Au milieu du ciel, le soleil vainqueur
Luit pour tout le monde :
Hélas ! notre part de sa clarté blonde
Sert à fabriquer l'or de l'Exploiteur...
C'est le Premier Mai. Marchons camarades !
Nous avons aussi des droits au bonheur !

C'est le Premier Mai. Debout, camarades !
Par la ville allons, la main dans la main
Et crions justice.
Il est temps qu'un peu d'équité fleurisse
Entends-tu, bourgeois au cœur inhumain ?
C'est le Premier Mai. Marchons camarades !
Et clamons nos droits sur notre chemin !

C'est le Premier Mai. Debout, camarades !
Déjà l'Avenir se laisse entrevoir :
Ayons confiance !
Après l'âpre hiver, le Printemps s'avance,
Chassant les corbeaux au triste vol noir...
C'est le Premier Mai. Marchons, camarades !
Les jeunes rameaux sont couleur d'espoir !

(Du 26 avril au 2 mai 1911)

HELAS! QUELLE DOULEUR

Air du cantique

Hélas ! quelle douleur
Emplit mon cœur
Et de moi s'empare ;
Hélas ! quelle douleur
Emplit mon cœur
Devant tant d'malheurs !
J'ai perdu (mon cas n'est pas rare !)
Mon mouchoir parmi la bagarre...
Hélas ! plus de mouchoir
Pour pleurer c'soir
Les « victim's du d'voir »

O brav' Faralicq (1),
L'plus doux des flics
Et tellement bête !
O brav' Faralicq,
Toi le 'plus chic
Des cogn's et des flics !
On a voulu voir si ta tête
Etait d'bois, comme on le répète...
Mais j'n'ai plus d'mouchoir
Pour pleurer c'soir
Les « victim's » du d'voir !

Guillaume' (1) t'as pris tantôt
Un coup d'couteau
Entre les épaules
Guillaum' t'as pris tantôt
Un coup d'couteau :
Ça fait froid dans l'dos !
En songeant à ton sort pas drôle
Y a de quoi pleurer comme un saule
Mais j'n'ai plus d'mouchoir
etc...

Ah ! mon Dieu ! te voilà
Dans quel état :
Pauvre Portenseigne (1)
Ah ! mon Dieu, te voilà
Dans quel état ?
Presque chocolat !
T'es couvert de blessur's qui saignent :
Attends un peu que je te plaigne
Je n'ai plus d'mouchoir etc...

Sinistres policiers
Vous qui cogniez
Sur nous sans relâche
Sinistres policiers
Vous qui cogniez
Sur nous sans pitié,
Vous pouvez crever, tas de vaches,
On n'pleur' pas les brut's et les lâches !
Je n'ai plus d'mouchoir
Pour pleurer c'soir,
Les « victim's » du d'voir !

(Du 3 au 9 mai 1911)

(1) Faralicq, Guillaume, Portenseigne : policiers présents lors du 1^{er} mai 1911.

Faralicq, officier de paix, reçut de la part d'un manifestant un coup de matraque qui lui valut... une otite.

Guillaume, officier de paix, fut blessé d'un coup de couteau.

Portenseigne, agent cycliste, «dans la peau duquel un styilet fut oublié le 1^{er} mai » (La Guerre Sociale du 17 mai). (N. d. E.)

ÇA SENT LA ROUSSE

Air : Petronille tu sens la vanille (Dranem)

Bourgeois ! vous d'vez un' fier' chandelle
A notre Dam' d'la Tour pointu'
Car vous l'avez échappé belle :
Trois gredins avaient résolu
D'fair' sauter Paris en cinq sec
Et la moitié d'Asnièr's avec !

Refrain

Non Lépine, ça sent la Rousse,
Ça sent vraiment trop la Rousse !
Dans cette affaire on r'connait l'art
Du plus balourd de tes mouchards
Xavier, Xavier, Xavier... Guichard (1) !

Pour discuter sans trop de risques
Les apprêts de leur mauvais coup
Dans l'intérieur de l'Obélisque
La nuit ils avaient rendez-vous !
S'croyaient là-d'dans bien à l'abri
Mais le concierg' les a surpris !

La polie' prév'nue au plus vite
Trouva dans ce monument
Trent' cinq p'tits paquets d'dynamite

(Du 10 au 16 mai 1911)

Numérotés bien proprement :
Sur le paquet numéro six
On lisait « paquet pour Monis »

Les criminels songeaient à faire
Sauter aussi l'exécutif,
Mais pour fair' sauter l'pèr' Fallières
Avaient-ils assez d'explosifs ?
C'est qu'il doit en falloir un stock
Pour déplacer un pareil bloc !

La ferme, avec tes balivernes !
Non, Lépin' tu ne nous f'ras pas
Prendr' des vessi's pour des lanternes
Quoique t'imagin's pour cela,
Le coup du complot on l'connait
L'autr' jour tu nous l'as déjà fait

A la fin si tu continues
A faire assommer l'populo,
Par tout' ta racaill', dans la rue,
Tu pourras voir un vrai complot,
Un chic, un bath, un réussi
Mais ne parlons pas d'celui-ci !

(1) Après les événements du 1er mai fut agité par la Préfecture l'épouvantail d'un complot justifié par la découverte (après coup) de quelques pétards. Coûté y voit là une manœuvre de Guichard, autre policier, qui deviendra plus tard directeur de la P. J., à peu près le temps de l'affaire Stavisky. (N. d. E.)

LA MARSEILLAISE DES REQUINS

Air : La Marseillaise

Le conseil des Ministres décide que « nous irons à Fez ! »

Les Journaux.

Allez ! petits soldats de France
Le jour des poir's est arrivé.
Pour servir la Haute Finance
Allez vous en là-bas crever ! (bis)
Tandis qu'au coeur de la fournaise
Vous tomb'rez, une balle au front,
De nos combin's nous causerons
En fredonnant la « Marseillaise » !

Refrain

Aux Armes, les enfants ! formez vos bataillons,
Marchez ! marchez ! nous récolt'rons
Dans le sang, des sillons !

Allez ! guerriers pleins de courage,
Petits fils de la liberté,
Allez réduire en esclavage
De pauvr's Arbis épouvantés ! (bis)
Dans leurs douars, que le canon tonne
Plus fort que le tonnerr' d'Allah :
Nous alignions pendant c'temps-là,
Des chiffres en longues colonnes !

Allez-y ! qu' les cadavr's s'entassent
Par centaines et par milliers,
Que la plaine où les balles passent
N'soit plus qu'un immense charnier! (bis)
D'avant l'récit de tout's ces misères,
En ouvrant le journal de d'main,
Nous song'rons, nous frottant les mains :
« Ça n'biche pas trop mal, les affaires ! »

Allez ! si les autres voraces,
Si tous les requins d'Outre-Rhin,
Font en c'moment un' sal' grimace
Ça n'nous défris' pas l'moindre brin (bis)
Un' nouvell' guerre ? on s'en fout, puisque
C'est vous qui marcheriez encor
Pour défendre nos coffres-forts
Alors ! franch'ment, NOUS qu'est-c-qu'on risque

Nous entrerons dedans la place
Après que vous n'y serez plus :
Nous y trouverons vos carcasses
Près des carcasses des vaincus ! (bis)
Et sur les tombes toutes proches,
Se r'joignant à deux pieds dans l'sol
Avec l'or du meurtre et du vol
Nous emplirons froid'ment nos poches !

(Du 17 au 23 mai 1911)

SA DERNIERE...

Air : Cadet Roussel

l' n'peut plus passer aujourd'hui (bis)
Un' semain' sans fair' parler d'ui, (bis)
Et d'façon tragique ou badine,
Faut toujours qu'on caus' de Lépine...
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
C'sacré Lépine est épatant !

S'il s'intéresse avec passion (bis)
Aux choses de l'aviation (bis)
C'n'est pas pour fonder une école,
Pour préparer des « vach's-qui-volent » !
Ah ! ah ! ah ! non vraiment,
Y en a déjà trop pour l'instant

D'ailleurs pour son compt' personnel (bis)
Sans s'élancer au fait du ciel (bis)
Par un moyen plus... terre à terre
l' s'tient constamment dans l'Ether-e
Ah !, etc...

Mais il trouve, autour de ce sport (bis)
Des occasions de faire encor (bis)
Charger la foule pacifique
Par l'armée de la République !
Ah !, etc...
C'est le sport le plus épatant

Dimanch' dernier on vit ainsi (bis)
Le champ d'aviation d'Issy (bis)
Transformé soudain par son œuvre,
En véritable champ d'manœuvre
Ah !, etc...

Pourquoi donc tous ces cuirassiers (bis)
Dont les chevaux march'nt sur les pieds ? (bis)
Tous ces cuirassiers, pauvres cuistres,
C'est pour veiller sur les ministres !
Ah !, etc...
Mais fallait veiller autrement

Grâce à tout's ces précautions-là, (bis)
L'monoplan qui dégringola
S'en vint dans sa chute sinistre
Casser la gueule aux dits Ministres !
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
C'sacré Lépine est épatant

Aussi, comme cette fois-ci (bis)
C'n'est pas l'populo qu'est occis (bis)
Nos maîtres jugeant d'autre sorte,
Vont peut-être le foutre à la porte
Ah !, etc...
Nous autres on trouve qu'il serait temps.

(Du 24 au 30 mai 1911)

LE CLAIRON

Air : Le clairon (P. Déroulède)

Le capitaine Cayaba du 40e d'Infanterie, commande à son trompette d'artillerie de faire les sommations. Le soldat se met à pleurer et ne peut souffler qu'une fois.

(Les grèves agricoles du Gard.)

L'Humanité.

Les tâcherons sont en grève,
Un rouge soleil se lève
Sur les sillons de là-bas ;
Mais pour défendre la terre
Des riches propriétaires,
En avant petits soldats
(Tarata, tarata, tarata, tatatata !)

Un long frisson de révolte
Passe parmi les récoltes :
Il faut marcher à l'instant
Sur cette foule hagarde,
Sinon, soldats, prenez garde ;
C'est Gafsa qui vous attend
Tarata, etc..

Qu'après vos charges farouches
Le sang inonde les souches
Dans les vignes des patrons,
Pour faire sabrer tes frères
Dont tu vécus la misère,
En avant ! sonne clairon !
Tarata, etc..

L'ordre est donné, l'heure est grave
Mais le clairon est un brave,
Est un brave petit gâs ;
A peine a-t-il fait un geste
Que tout son être proteste ;
Le clairon ne sonne pas !

Bravo ! mais que dans le cuivre,
Pour l'appel qui nous délivre
De nos communs exploiters,
Demain ton souffle résonne,
Petit clairon sonne, sonne
A pleins poumons, à plein cœur ! Tarata, etc..

(Du 30 mai au 6 juin 1911)

AH ! AH ! MOI J'M'EN...

Air : Le petit homme gris (Béranger)

AU BANC D'INFAMIE...

*...De nouvelles poursuites sont, paraît-il, intentées à la Guerre Sociale ! Gaston Coûté, Auroy et un « sans patrie » (Hervé) seraient poursuivis pour » apologie de faits qualifiés « crimes » à raison de leur article et chanson (Hélas ! plus de mouchoirs...) de notre numéro du 1er mai. C'est avec joie que la Guerre Sociale fera, en grand, devant la Cour d'Assises, le procès des cosaques de la République française et de leur chef le fou dangereux : Lépine !
La Guerre Sociale.*

(Du 7 au 13 juin 1911)

Idé' vraiment sublime,
Le Parquet, aujourd'hui
Me poursuit :
Oui j'ai commis un crime
Dont tout le mond' frémit
Mes amis !
Ah ! ah ! moi j'm'en... (bis)
Ah ! ah ! moi j'm'en ris.
Ah ! qu'il est gai (bis)
Le Parquet de Paris !

J'suis un êtr' hors nature ;
En apprenant que l'Hic
Faralicq
Avait pris sur la hure
J'n'ai pas pu verser d'pleurs,
Quelle horreur ! Ah !, etc..

Vite, qu'on m'embastille,
Qu'on m'appliqu' sans tarder
Ni compter,
Le brod'quin et les ch'villes,
Qu'on me clou' sur la croix
D'têt'-de-bois ! Ah !, etc..

Ça n'est pas là, je gage
Qu'je r'trouvrai « mon mouchoir
De l'autr' soir » :
Quand un merle est en cage,
C'est là qu'il chant' le mieux,
Nom de dieu !
Ah ! ah ! moi j'm'en (bis)
Ah ! ah ! moi j'm'en ris
Ah ! qu'il est gai (bis)
Le Parquet de Paris

(Du 7 au 13 juin 1911)

MOUCHARDS !

*Air : Les laquais (X. Privas)
dédié à MM. Foumy et Bled*

Rampez — ainsi que des vipères
Dans les chemins creux de l'été —
Parmi la boue et les ornières
De la vieille Société ;
Allez répandre par le monde
Votre venin, de toute part :
Vous êtes des bêtes immondes,
Mouchards !

Tâcherons de l'ignominie,
Trimez dur, descendez bien bas,
Pour pouvoir toucher en la vie
Votre salaire de Judas :
Il est menu comme l'aumône
Qu'un bourgeois accorde aux déchards ;
Vous êtes les plus laids des jaunes,
Mouchards !

Allons, salauds, tous à l'ouvrage !
Glissez-vous parmi les bons gâs :
Souillez tout sur votre passage,
Semez du doute à chaque pas ;
Mais le masque qui vous déguise
S'en vient à tomber tôt ou tard :
Nous bénissons votre sottise :
Mouchards !

Ce jour-là, que les gens qui passent,
Tous ! les grands comme les petits,
Viennent vous jeter à la face
L'ultime geste du mépris ;
Et sur votre sale trombine
Si vous récoltez des mollards,
Portez-les tout chauds à Lépine
MOUCHARDS !

(Du 14 au 20 juin 1911)

LA PETITE FLEUR BLEUE..

Air : Ça fait toujours plaisir!

Dimanche, dans tous les quartiers de Paris, on vit des dames mûres, des dames élégantes et des petites jeunes filles insister auprès de chacun pour lui vendre une Fleur bleue montée en épingle — « Pour nos soldats du Maroc — disaient-elles — et pour les agents victimes du devoir ! »

Les Journaux.

Les deux mains dans mes poches,
Me prom'nant dimanch' soir,
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Me prom'nant dimanch' soir,
Un' dam' de moi s'approche
Tout au coin du trottoir,
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Tout au coin du trottoir ;
En voyant sa figure,
Je fus forcé d'conv'nir
Que la dame était mûre...
Ça fait toujours plaisir
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! .
Ça fait toujours plaisir !

Heureus'ment mes alarmes
Ne durèr'nt qu'un moment,
Ah !...
Ne durèr'nt qu'un moment,
Ça n'était pas ses charmes
Qu'elle offrait présent'ment,
Ah !...
Qu'elle offrait présent'ment.
Non ! cette femme honnête
Vint simplement fleurir
Le r'vers de ma jaquette...
Ça fait toujours plaisir
Ah !, etc.

— Pour le Maroc — dit-elle
Après c't'acte élégant
Ah !...
Après c't'acte élégant,
Brandissant avec zèle
Une boîte en fer blanc
Ah !...
Une boîte en fer blanc ;
Alors, natur' benoîte,
Je pus voir s'engloutir
Mes deux ronds dans sa boîte...
Ça fait toujours plaisir
Ah !, etc.

Maint'nant que va-t-on faire
De mes pauvres deux ronds ?
Ah !...
De mes pauvres deux ronds ?
La « casse » de la guerre,
C'est eux qui la paieront !
Ah !...
C'est eux qui la paieront
Par ricochet, je pense
Qu'ils vont ainsi servir
Aux Requins d'La Finance...
Ça fait toujours plaisir !
Ah !, etc.

A d'autr's usages encore
Servira mon billon :
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Servira mon billon
Les doux flics que j'adore
En auront un' portion !
Ah !...
En auront un' portion !
Ayant r'çu des châtaignes
Lorsque l'on peut se dir' :
« Ça, c'est pour Portenseigne »
Ça fait toujours plaisir
Ah !, etc.

Depuis lors, en des termes
Pris au langag' des fleurs,
Ah !...
Pris au langag' des fleurs,
La fleur bleu' qu'un' main ferme
Piqua près de mon cœur,
Ah !...
Piqua près de mon cœur,
M'dit d'façon péremptoire
Et m'répète à loisir :
« Mon vieux, tu n'est qu'un' poire ! »
Ça fait toujours plaisir !
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Ça fait toujours plaisir !

(Du 21 au 27 juin 1911)

ALMANACH DE LA GUERRE SOCIALE 1910 1911

REVISION

Je suis à poil et cependant
Je ne suis pas chez ma voisine ;
Sur moi la toise en descendant
A fait un bruit de guillotine,
Et voici mossieu le Major,
Etre doux comme le tonnerre,
Qui me palpe et me palpe encor,
D'un geste de vétérinaire.

Alors sans bouger le sourcil,
Je chante pendant ce temps-là :
Si tu n'as pas vu mon cul, le voici,
Si tu n'as pas vu mon cul, le voilà !

Devant moi, le nombril caché
Sous le tricolore bandage,
Les maires, témoins du marché,
S'intéressent au marchandage :
Œil sournois, œil terne et chassieux,
Regard de veau, regard de fouine,
Tous les regards de tous ces yeux
Courent sur moi comme vermine.

Alors sans bouger...

— Le gaillard n'est pas trop mal fait !
Il a même une bonne tête... »
Comme au Comice, le Préfet
Admire aussi la belle bête ;
Et j'entends ce sacré major
Louanger ensuite à son aise
Un tout autre endroit de mon corps
Objet de gaïté bien française...

Alors sans bouger...

De la chair jeune de vingt ans
Qu'étalera fièvre ou bataille,
Savez-vous que c'est épatant
Quand on la drogue ou qu'on la taille !
Et le morticole abruti
Portant du velours sur la manche
Numérote mes abatis
Pour les lendemains de revanches...

Alors sans bouger...

C'est la croix au dos du mouton
Il a dit « Bon pour le service » ;
Un sergent vague écrit mon nom
Sur la liste des sacrifices...
Hé ! l'homme aux manches de velours,
Même quand on est militaire,
Faut pas vendre la peau de l'ours
Avant qu'on ne l'ait mis par terre !

Dernier Refrain

Si tu viens pour la mienne ici,
Je chante en m'en allant par là :
Si tu n'as pas vu mon cul, le voici !
Si tu n'as pas vu mon cul, le voilà !

PRINTEMPS

Le printemps va bientôt naître. Les hirondelles
Pour que l'azur s'en vienne égayer son berceau
Fendent le crêpe du brouillard à grands coups d'ailes,
Prestes et nets ainsi que des coups de ciseaux.

Des rustres stupides et des corbeaux voraces
Qui s'engraissaient parmi les horreurs de l'hiver
En voyant les oiseaux d'espoir traverser l'air
Se liguent aussitôt pour leur donner la chasse.

Les hirondelles agonisent en des cages,
Leur aile saigne sous la serre des corbeaux,
Mais parmi l'azur qui crève enfin les nuages
Voici l'Avril ! Voici le printemps jeune et beau.

O gouvernants bourgeois à la poigne cruelle
Emprisonnez les gens, faites en des martyrs,
Tuez si ça vous plaît toutes les hirondelles,
Vous n'empêcherez pas le printemps de venir.

ETE

Pour emblaver ces champs, quelques gas ont suffi
Ils n'ont jeté que quelques poignées de semence
Mais le miracle blond de l'Eté s'accomplit
Cent faucheurs sont penchés sur la moisson immense.

De chaque grain tombé dans la nuit du sillon
Un bel épi s'est élancé vers la lumière
Et nul ne peut, sous le vol bleu des faucillons
Compter tous les épis de la récolte entière.

O vous, plus isolés encor que les semeurs
Qui sont passés dans la plaine au temps des emblaves,
En la nuit des cerveaux et l'intensité des cœurs
Jetez votre bon grain sur le champ des Esclaves.

Fiers semeurs de l'Idée, jetez votre bon grain.
Il dormira comme le blé dort dans la terre.
Mais innombrable, aux beaux jours de l'Eté prochain,
Votre moisson resplendira dans la lumière !

AUTOMNE

Comme un monde qui meurt écrasé sous son Or,
La Forêt automnale en son faste agonise
Et ses feuilles, comme les pièces d'un trésor,
S'amoncellent sous le râteau fou de la bise.

Parmi la langueur des sous-bois, on sent flotter
La même odeur de lente mort et de luxure
Qui vous accable au cœur des trop riches cités :
Tout l'Or de la Forêt s'exhale en pourriture !

Mais nous savons que de l'amas de ce fumier
Doit fleurir, en l'élan de la sève prochaine,
La gaieté des coucous, la grâce des aubiers,
La douceur de la mousse et la beauté des chênes.

Notre Société ressemble à la Forêt,
Nous sommes en Novembre, et l'Automne est en elle.
O fumier d'aujourd'hui ! plus ton lit est épais !
Plus l'Avril sera vert dans la Forêt nouvelle !

HIVER

Tristes, mornes, muets, voûtés comme une échine
De malheureux tâcheron, les vieux monts ont l'air
D'un peuple d'ouvriers sur un chemin d'usine,
Et leur long défilé semble entrer dans l'Hiver.
En un effeuillement lent de pétales sombres
La neige tombe comme tombe la Douleur
Et la Misère sur le dos des travailleurs.
La neige tombe sur les monts. La neige tombe.
Emprisonnant leur flanc, écrasant leur sommet,
Sous un suaire dont la froideur s'accumule
Encor ! Toujours ! plus fort ! la neige tombe. Mais
Au simple bruit d'un pas heurtant le crépuscule,
Les vieux monts impassibles travaillent soudain
Et leur révolte gronde en avalanche blanche
Qui renverse et qui brise tout sur son chemin...
Sur notre monde un jour, quelle horrible avalanche !

VOLUME 5

ALLUMETTES DE CONTREBANDE

Allumettes de contrebande...
Vous en faut-y d'mes p'quits bouts d'boués ?
J'en ai cor vingt paquets su' moué
Qui m'font grouis vent' sous ma houpp'lande
Mes allumett's à moué, sont pas
Comm' les allumett's de l'Etat,
Vous savez, cell's qui veul'nt pas prendre
Quand qu'i' s'agit d'allumer l'four
Pour cuire à tertous du pain tende...
Moué j'suis pas l'épicier du bourg
Moué nom deguieu !
J'vends des allumett's qui prenn'nt feu

Allumettes de contrebande
Au coin du ch'min Pandor m'a dit
Comme ed coutume en vein' d'esprit
« T'as l'air enceinte à vouer ton vent'e ?
Y a eun hospic' pas loin d'icite
Oùsque tu pourras fair' tes couches... »
Et me v'la-z-au trou encore un coup.
Quoué nom deguieu ?
J'vends des allumett's qui prenn'nt feu !

Allumettes de contrebande...
A la fin j'finis par comprend'e,
Ça n'est pas pus malaisé qu'ça :
Des foués j'les gê'n' ceux qu'est d'l'Etat
Messieurs du Pab', Messieurs du Sac,
Messieurs du Cod', du Goupillon...
Voici, pour allumer l'bout d'bougie
Qui fait baisser les z-œils, pleurs d'nuit
Su' l'sang d'leu's crouéx, d'leu's galons
Su' tous les crim's de leu's meyions
Su' l'injustice ed' leu' justice
Su' la bêtis' de leu' r'ligion
Voui, nom deguieu !
J'vends des allumett's qui prenn'nt feu

Allumettes de contrebande...
Faurait pas trop pousser à bout
Hé les sieurs qui tienn'nt la gouverne
Ou putôt si... C'est ça qu'je d'mande
Queuqu' bieu souer oùsque l'vent s'rait fort
Usine, églis', prison, caserne...
Gar', nom deguieu !
J'vends des allumett's qui prenn'nt feu !

N. d. E. — Le manuscrit que nous avons retrouvé n'est pas de la main de Couté. Il porte cette indication : « Donner à l'impression le manuscrit écrit par moi car celui-ci est plein de mots mal orthographiés et puis il y a des lignes qui manquent ».

APRES LA LETTRE

Hier, j'étais bien près, ma brune,
J'étais bien près de t'adorer
Quand tu m'as dit : « Je t'écirai ! »
Je suis parti, chantant fortune.
Et ce matin, à mon lever,
Ta lettre vient de m'arriver

Ta lettre est d'un banal insigne
Avec son griffonnage étroit
Et son pauvre style est d'un froid
A patiner entre les lignes :
Après tout ce que j'en ai lu
Je sens que je ne t'aime plus !

Ton esprit est nul, ton cœur vide !
Et devant ta lettre je vois
Que tu ne portes rien en toi,
Rien hormis ta beauté stupide ;
Et moi qui voulais t'adorer
J'en reste colère et navré.

Lors, de sur ma table j'enlève
Et je déchire à grands coups secs,
Puis j'allume ma pipe avec
Ce billet de deuil de mon rêve...
Et maintenant, de toi je ris !...
Aussi, pourquoi m'avoir écrit !

L'AUTRE FAISEUR DE MIRACLES

ou

GALILEEN TES MIRACLES D'UN JOUR

Malgré toutes les eaux de Lourdes
Et les simples des rebouteux,
La pauvrete était toujours sourde
Et la nuit emmurait ses yeux ;
Maintenant, elle attrape l'âge
Où l'on danse avec les garçons,
Et l'on cause par le village
D'une soudaine guérison.

Refrain

Galiléen, tes miracles d'un jour
L'Amour
Les fait toujours.
Les aveugles voient, l'ouïe revient aux sourds
Devant l'Amour.

Un jour qu'elle allait, la pauvrete !
Sans entendre l'oiseau chantant,
Sans voir fleurir la pâquerette
Un gâs passait dans le Printemps ;
Et comme elle pouvait encore,
Malgré tout, plaire aux amoureux,
Lui mit un long baiser sonore
Sur les oreilles et les yeux.

Rien qu'un baiser ! Pas de prières !
Non plus d'herbes de la Saint Jean !
Et le gâs à l'étreinte claire
Partit plus loin dans le Printemps ;
Mais, là-dessus, la pauvre fille
Disait : « Je suis guérie, je vois
Dans mon cœur un soleil qui brille
Et j'entends en mon cœur des voix... »

musique de : Marcel LEGAY

LA CHANSON DU LABOUREUR

Un jour en retournant la terre
D'un coin de champ sis où jadis
Se trouvait l'ancien cimetière
Qui reçut les vieux du pays,
En retournant la terre nue,
Au creux d'un sillon noir et d'or,
Soudain, une tête de mort
Buta dans mon soc de charrue.

Lors, prenant dans ma main calleuse,
Afin de mieux l'examiner
La tête à grimace hideuse,
Sans lèvres, sans yeux et sans nez,
J'ai rêvé de fille jolie,
Aux lèvres donneuses d'amour,
Aux yeux clairs comme un rais de jour
Pour qui j'aurais fait des folies.

Voyant son crâne à l'ossature
Toute blanche et dont le cerveau
Avait dû servir de pâture
Aux vers qui vivent des tombeaux,
J'ai rêvé de bourgeois très riche
Gros de ventre et fort d'appétit
Dont j'aurais servi comme outil
A faire le Boire et la Miche.

Et lançant à travers la plaine,
Selon mon désir, n'importe où !
Cette chose qui fut humaine
Comme on jetterait un caillou,
J'ai rêvé de grand capitaine
Qui m'aurait envoyé mourir
Ou faire mourir pour servir
Son œuvre de Gloire et de Haine.

Mais après, en voyant la tête
Reposer en l'herbe du pré
Où s'en vont reposer mes bêtes
Lorsque mon champ est labouré,
J'ai rêvé de travailleur blême,
De pauvre bougre comme moi,
Mort comme je mourrai moi-même !

N. d. E. — Variante de « La tête de mort », poème reproduit dans le tome III, page 48.

LA DEBAUCHEUSE

On ne voit plus sa rouge cotte.
Oùsqu'est la garce, encore un coup ?
Dedans un chaumier qui gigotte
Avec un galant à son cou !
C'est comme ça, depuis l'aurore :
Elle a pris et veut prendre encore
Tous les beaux tâcherons d'août.

Ah saprée garce, saprée garce !...
La moisson qu'est encore éparsé !

Sûr qu'il a passé moins de gerbes
Depuis l'aurore, entre ses bras
Et contre ses tétons superbes,
Qu'il a passé, passé de gâs !
Elle fait sa moisson de mâles :
Sur son corps s'entassent les râles
Mais le blé ne s'entasse pas !

Ah saprée garce, saprée garce !...
La moisson qu'est encore éparsé !

Après son étreinte endiablée,
Les moissonneurs s'en vont, fourbus
Et saouls comme au soir d'assemblée
Du trop de baisers qu'ils ont bus ;
Et les gaillards à forte pogne
S'en retournent à la besogne,
Mais c'est pour se coucher dessus !

Ah saprée garce, saprée garce !...
La moisson qu'est encore éparsé !

Maintenant la coiffe en détresse,
Elle revient parmi les gens
Chercher un bailleur de caresses
Mais, le ciel se brouille, aux couchants,
Et malfaisante ! Et furibonde !
Comme son amour sur le monde,
La grêle tombe sur les champs...

Ah saprée garce, saprée garce !
La moisson qu'est encore éparsé !...

LE FACHEUX MADRIGAL

Belle aux beaux yeux cette nuit-là,
Après danser, on s'en alla
Par les prés où le muguet pousse ;
On ne voyait, dans l'ombre douce,
Que vers luisants, à chaque pied
De houx, de fusain et d'aubier.

(Pardon belle, de ma sottise :
Un lourdaud qui madrigalise
Se double souvent d'un fâcheux !)
Je comparai vos jolis yeux
A ces vers luisants qui brillaient
Dans le feuillage noir des haies !

Cette nuit-là, belle aux beaux yeux,
Sous le buisson noir des cheveux
Moi, je voulais que vos prunelles
Soient deux lucioles jumelles
Et j'étais fier ainsi, d'avoir
Causé galamment pour un soir

(Pardon, belle de ma sottise :
Un lourdaud qui madrigalise
Se double souvent d'un fâcheux !)
Je comparai vos jolis yeux
A ces vers luisants qui brillaient
Dans le feuillage noir des haies !

Aux premiers souffles du matin
Les vers luisants étaient éteints ;
Vous prîtes une luciole
— Ah ! la dégoûtante bestiole !
— Ah vos beaux yeux, belle aux yeux d'or
Après qu'aura soufflé la Mort !

(Pardon, belle de ma sottise :
Un lourdaud qui madrigalise
Se double souvent d'un fâcheux !)
J'avais comparé vos beaux yeux
A ces vers luisants qui brillaient
Dans le feuillage noir des haies.

musique de : Marcel LEGAY

LES FAUCHEUX DE COULMIERS

(incomplet)

A Coulmiers avant la guerre
Les pères de ces gâs-là
Fauchaient comme leurs grands-pères,
Fauchaient, fauchaient à pleins bras
Et ceux dont les gestes augustes
Faisaient du pain pour tertous
Arrivaient à vivre juste
Assez pour souffrir beaucoup !

Refrain
Les blés sont mûrs à Coulmiers
Les gâs des fermiers fauchent dans les champs
Fauchent en songeant.

musique de : Léo DANIDERFF

LES FOINS

Il a passé des vols de faux,
Dans les foins drus dans les foins hauts
Les foins qui sèchent
Sous les brûlures des midis
Et sous les souffles attiédés
De la nuit fraîche.

Leur parfum, vers les cieux d'espoir,
Monte comme d'un encensoir
Du cœur des glèbes,
Troublant les vierges aux yeux clairs
Et mettant du feu dans la chair
Des blonds éphèbes.

Leur tapis, sur les foins dormants,
Vibre le soir au froissement
Du pas des couples
Et leur lit, sous les lunes d'or,
Trésaille du frisson des corps
Jeunes et souples.

Et leur linceul, où sont gisants
Les cadavres des fleurs des champs
De toutes sortes
Qu'ont semé les faux des faucheurs,
Reçoit encor la pâle fleur
Des pudeurs mortes !...

LE JOLI JOLI BOUQUET

Colin chante dans le bois
Après avoir fait cueillette au bois
D'un bouquet de violettes
Qu'il a promis à Colette ;
Par tous les fourrés du bois
Colin qui songe à Colette
Chante à pleine voix :

Ah ! Ah ! Il est pour ma mie, ô gué !
Le joli joli bouquet.

Rencontre en un coin de bois
Jeannette qui va seulette
Au bois.
— Donne-moi des violettes ?
— Mais comme il est pour Colette
Mon joli bouquet des bois
N'en prends qu'une violette
Lui dit-il à demi-voix

Il est pour ma mie, ô gué !
Le joli joli bouquet !

En revenant sous le bois
Trouva cinq ou six Jeannettes
Au bois
— Donne-moi des violettes !
Colin oublia Colette

Garde pour ta mie, ô gué
Ton joli, joli bouquet. »

Et tout son bouquet des bois
S'en fut aux mains des Jeannettes
Lors, dit en baissant la voix

Que dira ma mie, ô gué !
Du joli joli bouquet

Puis il s'en alla du bois
Laisant toutes les Jeannettes
Au bois.
Arriva devant Colette
Sans bouquet de violettes
Puisqu'il resta dans le bois
Epars aux mains des Jeannettes
Et dit à piteuse voix

J'ai perdu ma mie, ô gué !
Le joli, joli bouquet.

— Retourne bien vite au bois !
Fait comme ordonnait Colette
Au bois,
Pour refaire une cueillette
De fleurettes pour Colette
Mais ne trouva plus au bois
Un seul brin de violette
Lors, se dit : « Une autre fois

musique de : Alcib MARIO

MES AGNEAUX... (1)

A peine est-il né le terrible enfant
Que vivement le supplice du carcan,
Déjà depuis si longtemps supprimé,
A son égard on veut le restaurer.

Quoique très jeune, il est bien populaire
Et bien connu de tous les prolétaires,
Cinglant le fort, défendant l'ouvrier,
Il est pour eux un robuste bouclier.

Intervenant dans les louches histoires,
Il cherche toujours et veut tout savoir.
Puis, au grand jour, il clame la vérité
Bien qu'en disent les exploiters Cassoret.

Dans la police, son œil fait le déclic ;
Aussi est-il haï de tous les flics.
Un béguin il n'a pas de l'idiot place
Qui suce autre chose que de la glace !

Et toi, malheureux prophète Lebas,
Garde-toi bien quand tu voyageras
D'annoncer la mort du pauvre petit
Qui te prouve aujourd'hui sa bonne vie.

Un con...seiller, le fameux Michonneau,
L'aime beaucoup, voire plus que sa peau,
Y tient bien plus qu'à ses derniers cheveux,
Sans oublier ses deux énormes yeux.

Malgré ce fumier, il pousse et grandit,
Epate tout le monde tellement il fortifie
Envers, contre tous ces crocodiliens
Rien n'arrêtera le Réveil Artésien.

LE SUBEZIOT

(1) In Le Réveil Artésien, n°27, 11 septembre 1910 et L'Action Syndicale, même date.

N. d. E. — Ce poème signé « Le Subeziot » est, selon toute vraisemblance, l'œuvre de Gaston Couté, « Le Subeziot » étant son surnom habituel en langage beauceron. Le Réveil Artésien et L'Action Syndicale, deux journaux révolutionnaires du Pas-de-Calais, ont publié en juillet et août 1910 deux autres textes parus dans La Guerre Sociale.

MON COCHON DE BLAIR

Voici l'roman d'un pauv' jeune homme
D'un jeune homm' qui n'est aut' que moi
Personn' ne sait comment j'me nomme
Et pourtant je me nomme Eloi.
Je n'sors jamais, je bois à peine,
Je suis sobre comme un chameau,
Mais par suit' de quel phénomène ? —
J'ai l'nez roug' comme un coqu'licot.

Refrain

Ah mon cochon d'blair !... qui m'a fait tant d'tort
Mais que j'support'rai tout' mon existence,
Ah mon cochon d'blair !... tu m'dégout's quand j'pense
Que toi, tu m'plaqu'ras un' fois que j's'rai mort.

V'nu d'chez moi dans l'but d'fair' des lettres,
En entrant dans l'mond' parisien
J'allais me présenter pour être
S'crétair' d'un académicien :
D'avant mon nez roug' comm' sa rosette
Le digne immortel s'écria :
« Oh la la !... c'tte gueul' !... c'tte binette !... »
Et poliment, me renvoya.

Dans les cabarets artistiques,
Au public, j'allais représenter,
Avec, sur mes lèvres ironiques,
Des chansons d'actualité ;
Mais m'voyez-vous ? les mains aux poches
Et mon nez au-d'ssus du piano,
Comm' j'étais frais pour fair' le r'proche
Au princ' de Gall's d'être un poivrot.

Dans un théâtre populaire,
Pour y jouer les amoureux,
On m'engagea. Quand j'disais « Chère...
J'brûl !... » J'avais l'nez roug' comm' du feu
Et des voyous en bras d'chemise
Du haut du poulailler m'gueulai'nt :
« Bravo pour l'amant d'la marquise
Qu'a pas r'culé d'avant les Anglais ! »

Bref, d'un sal' métier à un aut'e
J'ai gaspillé mes bell's anné's
Et tout ça rien que par la faute
D'mon nez, d'mon nez, d'mon fichu nez ;
Il m'a causé bien des déboires
Mais, en ce moment-ci, j'm'en sers
Et j'fais, moi qu'ai jamais pu boire,
Les poivrots, au Café-Concert.

NOEL DE LA PAUVRE FEMME

(chanson vécue)

Dedans la boîte du clocher,
Voici les carillons qui sonnent ;
Et moi sur le point d'accoucher,
En mon giron ça carillonne ;

NOËL ! NOËL ! C'est aujourd'hui que Jésus naquit dans l'étable,
NOËL ! Il naîtra cette nuit, un drôle encore plus misérable...

O toi, qui vient dans mon sabot
Me descendre avec un petiot,
De la misère et de la peine,
Noël ! Mon Roi ! Noël ! Mon Dieu !
Fais un miracle, attends un peu...
Attends jusqu'à l'année prochaine.

musique de : Jeanne WILLEME

LA PAIX

Des gâteaux qu'on dit immortels,
Des louffingues en redingote
L'adorent au pied des autels
De leur ligue de patriotes :
Des écrivassiers de mon cul
En touchants mélos d'ambigu
Ou romances pour maisons closes
Nous chantent cette horrible chose : La Guerre !

Refrain

Oui mais, si nous avons la guerre,
Devant le feu, qui donc filerait comme un pet ?
Voyons les cabots de la guerre,
Foutez-nous la Paix !

Notre faux n'abat plus moisson
Sous nos marteaux plus rien ne vibre
Et nos cœurs gardent la chanson
Que lance au vent tout homme libre
Car nos mains dociles ont pris
Les divers outils de carnage
Pour au même plus bas prix
Même sale et stupide ouvrage

Refrain

Un sou par jour !
Ohé ! Sur tout le chantier de la guerre
C'est pour un sou que l'on tuerait son frère
Un sou par jour !...
En grève, en grève !... en grève et pour toujours.

*Autres titres : « Chanson pour les conscrits » et c Grève »
musique de : Léo DANIDERFF*

SOUTANE

ou

CHACUN DOIT AIMER

Il a bien vingt ans mais pas plus !
Il est encor frais émoulu
Du séminaire
Et s'en vient de prêchi, prêcher
Contre la chair et ses péchés
Petit vicaire !

Refrain
Au mois de mai
Tous les rosiers ont des roses !
Au mois de mai
Tout un chacun doit s'aimer !

Après la messe, il est allé
En égrenant son chapelet
Vers le bois proche :
Et maintenant le vieux bedeau
Sonne les vêpres sur le dos
Des grosses cloches

Tiens l'abbé n'est pas encor là ?
Qu'arrive-t-il ?... Enfin voilà
Que chacun prie,
En l'attendant, devant son banc !
Mais toujours rien, au soir tombant,
Que signifie ?

Je crois, dit enfin le sonneur
Qu'il est arrivé du malheur,
Dans le bois proche
Y a deux voleurs à chaque bout,
Y a des vipères, des grands loups
Des hautes roches !

On a tout fouillé, tout levé
Et c'est tout ce qu'on a trouvé
Du beau vicaire :
Après d'un moulin qui tournait
Sa soutane avec le bonnet
D'une rosière...

musique de : Marcel LEGAY (non retrouvée)

LE TEMPS D'AMOUR

Ma mi' joli' qu'j'aim' ben à c't'heure
Ma mi' joli' pourquoué qu'tu pleures
Ta p'tit' têt' triste ent'er mes bras ?
Tu m'demand's si j't'aim' pour la vie
Pens' pas à ça ma mi' jolie
Nout' amour dur'ra c'qu'i' dur'ra !

La vie est court' ma mi' jolie,
Mais l'amour est moins long qu'la vie,
Un jour s'en vient, l'lend'main s'en va ;
J'avons laissé fleuri les roses,
All's mourront, j'en s'rons-t-y la cause ?
Nout' amour dur'ra c'qu'i' dur'ra !

Qu'i' dur' jusqu'à trois années pleines
Qu'i' dur' trois mois, qu'i' dur' trois s'maines
Quoué qu'ça peut faire pisqu'i' mourra
Mais avant qu'i' meur ma mignonne
Gaspillons pas l'temps qu'nous donne
Nout' amour dur'ra c'qu'i' dur'ra !

Ma mi' joli', ta bouch' m'aguiche
Ta gorg' m'affol', viens que j'les biche
Su' les foins qui nous tend'nt leu's draps
Et ne compt' pas l'temps par année
Mais par caress' qu'on s's'ra donnée
Nout' amour dur'ra c'qu'i' dur'ra !

musique, de : Alcib MARIO

LE TESTAMENT D'UN SALE PIERROT

J'ai vingt ans et j'peux en viv' cent
Si je vis autant qu'mon grand-père,
Mon nez d'un vif étourdissant
Dénote une santé prospère ;
C'est vrai qu'j'ai bon tempérament,
Mais, faut qu'un coup pour qu'on s'défile :
Y'a tant d'cochers par la grand' ville !...
En tout cas, v'là mon testament.

Refrain

Mes vieux copains, quand je mourrai,
Ne plantez pas d'saule au cim'tière :
Ça pourrait faire tomber l'tonnerre
Su' la tombe oùsque j'roupill'rai !

Quand vous m'verrez prés d'tourner d'l'œil
Montez vite à ma piaule,
Laissez vot' curé sur le seuil
Et tâchez seul'ment d'êt' drôles
Pour qu'on rigole encore un brin :
Au lieu d'vous rapp'ler vos prières
Entonnez un' chanson dernière
Que j'essaierai de r'prendre au r'frain.

Tout autour de mon pieu, gueulez !
Dansez la gigue avec vos belles !
Fait's du chahut pour que l'pip'let
De ma crevaision se rappelle :
Et, si jamais vous dégottez
Quelque peu d'galett', s'il en reste
Dans les doublur's de mes vieill's vestes,
Allez-les boire à ma santé !

Et toi, cher', garde tes deux sous !
C'est entendu : tu m'aim's, je t'aime !...
Mais des symbol's, moi, je m'en fous !
Garde tes deux sous d'chrysanthème,
T'as cor beaux nichons et beaux yeux,
D'amour tu n'es pas encor lasse,
Va, choisis, pour qu'il me remplace
C'lui d'mes amis qui t'plaira l'mieux !

Et toi qu'elle aura remarqué,
Que tu sois Jean, que tu sois Jacques,
Ne fais pas de ce vieux chiqué
Aussi vieux que les œufs de Pâques :
— « Non !... c'est trop frais !... Attends quèqu's jours.
Quand tu m'verras raid' su' ma couche,
Dis-lui, tout en prenant sa bouche,
« Ton amant est mort !... Viv' l'Amour !... »

LE TRISTE INDIVIDU !

Il allait à l'école
Mais c'était un fléau,
De mêm' que la rougeole,
Pour les pauvres marmots
Comme une épidémie
On craignait ses plaisant'ries.
Quand il apparaissait
Tout's les fill's se débinaient.

Refrain

C'est le triste individu
Qui vient nous montrer son... œil
Quand arrive le printemps
Y s'fait app'ler Soleilland
Il est la terreur des squares
Des cinémas et des gares
Il oblige les enfants
A rester chez leurs parents.

Il eut par injustice
Et puis par protection,
D'son cousin le minisse
A quinze ans, l'prix Montyon
Sur tout's les plac's publiques
Il venait s'mer la panique
Comme un diable en enfer
Avec un' grand' queue... par derrière

Avec un air infâme
On le voit dans l'Métro
Terroriser les dames
Et les plus comme il faut
Sous sa p'lisser en fourrures
Il se croit en plein' nature ;
Sans craindr' les courants d'air
Il se montre nu comme un ver.

Il eut toutes les veines
Et devint député.
Avec un tel sans gêne
Ça n'pouvait pas rater
Mais ce fut bien aut' chose
Quand vint la saison des roses,
L'ignoble polisson
Viola la constitution.

C'est un triste individu,
Heureus'ment qu'on en fait plus
Quand arrivait le printemps
Ça dev'nait inquiétant.
On peut retourner au square
Sans craint' de voir ce jaguar...e
Attenter à la pudeur
Comm' s'il était sénateur.

*N. d. E. — Soleilland viola une petite fille d'une famille nantaise et la tua par peur d'être dénoncé.
Toute la presse de l'époque parla de l'affaire et les parents d'évoquer aussitôt le triste
personnage pour faire obéir les enfants, lequel remplaça ainsi le Père Fouettard.*

LE VIN DE NOS VIGNES ET DE NOTRE AMOUR

(incomplet)

Sous les étoiles de septembre
La cour close a l'air d'une chambre
Et le pressoir d'un lit ancien ;
Grisé par l'odeur des vendanges,
Je suis pris d'un désir étrange
Né du souvenir des païens.

Refrain

Couchons ce soir tous les deux sur le pressoir
Dis, faisons cette folie
Couchons ce soir tous les deux sur le pressoir
Margot, Margot, ma jolie !

musique de : Léo DANIDERFF

LES VIOLETTES

J'ai pris « chaud et froid » en faisant
Danser d'autres filles
Et, dans ma poitrine à présent
Grince un violon malfaisant
Et piétinent d'affreux quadrilles :
Ma mie est là qui tend vers moi
— Ma mie est si bonne ! —
Un bol de tisane des bois
Et ses yeux bleus chargés d'émoi
Dont chaque regard me pardonne.

Refrain

„Ah ! comme je tousse !...
(La tisane est douce,
La tisane aux violettes !)
...La mauvaise toux !...
(Ah ! Les chers yeux doux,
Les chers yeux de violettes !)

Au bol blanc, moins blanc que sa main,
Je bois deux gorgées
Et des violettes soudain,
Fleurissent comme en un jardin
Dans ma poitrine ravagée ;
Tandis que ses grands yeux, couleur
Des fleurs qui parfument
La tisane de leur douceur
Versent du printemps dans mon cœur
Plein de remords et plein de brume.

Je vais guérir, grâce au pardon
De ces violettes
Ecrasées sous mes rigodons
Aux jours de folle trahison
Où j'ai laissé ma mie seulette !
Je vais renaître par l'Amour
De ces yeux fidèles
A qui j'ai fait ces mêmes jours
Verser des pleurs cuisants et lourds
Par mes légèretés cruelles.

TEXTES RETROUVES

LA CHANSON DES FUSILS

Nous étions fiers d'avoir vingt ans
Pour offrir aux glèbes augustes
La foi de nos cœurs éclatants
Et l'ardeur de nos bras robustes;
Mais voilà qu'on nous fait quitter
Notre clair sillon de bonté
Pour nous mettre en ces enclos ternes
Que l'on appelle des "casernes":

En nos mains de semeurs de blé
Dont on voyait hier voler
Les gestes d'amour sur la plaine,
En nos mains de semeurs de blé
On a mis des outils de haine...
O fusils qu'on nous mit en mains,
Fusils, qui tuerez-vous demain?

Notre front qui ne s'est baissé
Encor que par devant la terre
Bouge, en sentant, sur lui peser
La discipline militaire;
Mais s'il bouge trop, notre front!
Combien d'entre nous tomberont
Par un matin de fusillade
Sous les balles des camarades?

Nos yeux regardent sans courroux
Les gâs dont les tendresses neuves
S'essaiment en gais rendez-vous
Là-bas, sur l'autre bord du fleuve;
Mais un jour de soleil sanglant
Ah! combien de pauvres galants
Ayant un cœur pareil au nôtre
Coucherons-nous dans les épeautres?...

Nous trinquons dans les vieux faubourgs
Avec nos frères des usines:
Mais si la grève éclate un jour
Il faudra qu'on les assassine!
Hélas! combien les travailleurs
Auront-ils à compter des leurs
Sur les pavés rougis des villes
Après nos charges imbéciles?...

Mais, en nos âmes de vingt ans,
Gronde une révolte unanime:
Nous ne voulons pas plus longtemps
Être des tâcherons du crime!
Pourtant, s'il faut encore avant
De jeter nos armes au vent
Lâcher leur décharge terrible,

Nous avons fait choix de nos cibles:
En nos mains de semeurs de blé
Dont on voyait hier voler
Les gestes d'amour sur la plaine,
En nos mains de semeurs de blé
Puisqu'on vous tient, fusils de haine!...
Tuez! s'il faut tuer demain,
Ceux qui vous ont mis en nos mains!...

REDEMPTION

(Poème légendaire)

Les cloches, dans le clair matin,
Jettent leur appel argentin
Et, par les sentes de la lande
Qui dort au bas du ciel serein
Passent des filles de marins,
Allant à la messe par bandes.

La jouvencelle aux airs fluets
Qui porte en ses yeux de bluets
L'insondable infini des rêves
Va prier pour son fiancé
Qui, par un jour de l'an passé,
S'est embarqué sur cette grève.

Elle court, parmi les genêts,
Plus vive et plus preste que n'est
Un oiseau d'avril dans les branches,
Elle court et ses longs cheveux
Où le soleil a mis le feu
Déferlent sous sa coiffe blanche.

Elle arrive, courant toujours
En échangeant de gais « bonjour ! »
Au bas des marches de l'église
Où le vieux facteur du hameau
Vient lui remettre « un petit mot »
Du « bon ami »... Douce surprise !

L'heure de la messe approchant,
Les cloches au-dessus des champs
Font tomber leurs notes massives,
Lors, elle rentre en regrettant
De n'avoir plus un seul instant
Pour pouvoir lire sa missive.

Dans le chœur, elle va s'asseoir
Parmi les vapeurs d'encensoir
Qui bleuissent les vitraux roses ;
Elle ouvre son livre et se met
A chanter dévotement, mais
Son cœur fol rêve d'autre chose.

Puis le Malin qui sait toujours
Perdre les femmes par l'amour
Vient lui susurrer dans l'oreille :
« Sais-tu ce que te dit ton amant
Qui vogue parmi les tourments
De la mer au fauve pareille ?...

...Tu ne sais pas ? Tu peux savoir !
Prends sa lettre, regarde voir... »
Et laissant entrer dans son âme
L'Esprit adroit, l'Esprit subtil
La belle dit « Ainsi soit-il ! »
Puis se cachant comme une infâme

Derrière un vieux pilier tremblant
Elle parvient faisant semblant
De lire son livre de messe,
A déchiffrer enfin le court
Et profane billet d'amour
Plein de serments et de promesses.

Mais, relevant soudain les yeux,
Sachant avoir offensé Dieu
Dans le sein de l'austère église,
Elle voit, le cœur plein d'effroi,
Le long des murs ternes et froids
Tous les saints qui se scandalisent.

L'archange Michel terrassant
Le serpent du Mal menaçant
Semble crier : « au sacrilège ! »
Le bon évêque Nicolas
Drapé dans sa chape lilas
Gronde dans sa barbe de neige.

La Vierge, d'un air irrité,
Etend le bras pour lui jeter
En pleine face l'anathème
Et le petit enfant Jésus
Rougit comme s'il avait su
Lire sous sa lettre : « Je t'aime ! »

Alors, la messe prenant fin,
Elle fuit toute seule, afin
De pleurer en paix sur sa faute ;
Elle erre parmi les genêts,
Plus sombre et plus triste que n'est
Un oiseau de nuit de la côte.

Car des vols de blancs goélands
Semblent clamer en la frôlant :
« Tu vas salir nos pures ailes
Démone ! Démone ! Va-t-en
De là l'empire de Satan
Où le feu d'enfer étincelle.

Et la pauvre se dit : « C'est vrai !
Las ! c'est là que je m'en irai,
Damnée... oui, je serai damnée !...
Seigneur !.. ayez pitié de moi
Je ferai pénitence un mois !
Deux mois !.. six mois !.. toute l'année.

Mais Dieu dont le glorieux fils
Est mort pour racheter jadis
Les péchés de la Magdeleine
Veut qu'un autre homme meurt encor
Et donne l'âme de son corps
Pour en purifier la sienne.

Il déchaîne les éléments...
La mer furieuse et bramant
Dans le crépuscule qui tombe
Des profondeurs du firmament
Va devenir pour son amant
Le drap mortuaire et la tombe.

Et peut-être ce pauvre amant

Moulin de Clan, octobre 1897

Qu'emportera le flot dormant
Ira s'échouer sur la grève
Où celle qu'il vient d'exaucer
L'attendait pour se fiancer
Pourra voir de ses yeux de rêves

Un cadavre livide de froid
Etendu les deux bras en croix
Sous l'orbe du soleil sévère
Comme Celui-là qui fut pour
Effacer les fautes d'amour
Crucifié sur le Calvaire.

LETTRE OUVERTE A M. LE CURE DE MEUNG, EMPECHEUR DE DANSER EN ROND.

M. le curé :

J'ai été, hier, au bal public, offert par la municipalité à la jeunesse de Meung, en l'honneur de la fête des Cordeliers et je vous le confesse, je n'ai pu, ainsi que beaucoup de jeunes gens, trouver la moindre demoiselle pour danser la moindre petite polka.

Toutes les demandes que j'ai faites ont été suivies de cette réponse :

- Monsieur, je ne demanderais pas mieux que de danser, mais j'ai peur que M. le curé me renvoie du catéchisme de persévérance, comme il a fait à la Mi-carême pour certaines de mes camarades.

Et j'ai ainsi appris, Monsieur le curé, qu'au bal de la Mi-carême, vous avez envoyé votre bedeau et vos chantres, en les chargeant de remarquer les demoiselles qui dansaient sans songer à mal, sous l'œil de leurs mamans ; et on m'a dit aussi que, le dimanche suivant, vous avez chassé, de votre catéchisme de persévérance, toutes celles qui en faisaient partie.

J'admets, M. le curé, que vous n'avez pas, sur la façon d'élever la jeunesse, les mêmes opinions que Rabelais...un de vos défunts collègues pourtant ! mais de là à vouloir imposer aux jeunes filles la tenue rigide du confessionnal, il y a loin, bigre !

Et puis – pardonnez mon indiscrétion, monsieur le curé – pourquoi n'interdisez-vous pas votre catéchisme aux petites demoiselles qui dansent pourtant avec des garçons lorsque leurs parents donnent des soirées. Il est vrai que ces garçons sont des messieurs du monde tandis que nous sommes des fils d'ouvriers !

J'espère, Monsieur le curé, puisque que tout dépend un peu de vous dans la commune, que, désormais, vous ne serez pas assez cruel – vous, ministre du Dieu de bonté, – pour empêcher les gars et les filles de se livrer au plaisir innocent de la danse...

Veuillez agréer, Monsieur le curé, etc.

Gaston Couté